



(Sur)vivre la ville : étude des dynamiques sociales et spatiales des femmes sans-abri

Marie Lucet

► To cite this version:

Marie Lucet. (Sur)vivre la ville : étude des dynamiques sociales et spatiales des femmes sans-abri. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03676647

HAL Id: dumas-03676647

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03676647>

Submitted on 24 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

(SUR)VIVRE LA VILLE

étude des dynamiques
sociales et spatiales
des femmes sans-abri

Marie Lucet



Remerciements

Je remercie en premier lieu les femmes ayant accepté de me témoigner de leurs expériences passées ou toujours actuelles du sans-abrisme. Les rencontres étaient touchantes et ce sont elles qui m'ont permis de rentrer plus en profondeur dans ma réflexion.

En second lieu, je tiens à remercier les membres d'associations sans qui je n'aurais pu rencontrer ces femmes.

Enfin, un grand merci à Elise Roy pour son accompagnement tout au long de l'élaboration de ce mémoire, Anne Bossé pour ses conseils avisés lors des réunions en groupe et Yaëlle ainsi que Thomas pour leur soutien et leur aide.

(Sur)vivre la ville

étude des dynamiques sociales et spatiales des femmes sans-abri

Les personnes sans domicile fixe, je les croisais dans la rue sans jamais me poser plus de questions, sans vraiment compatir non plus pour être tout à fait honnête. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle mon questionnement se situait à des années-lumière de ce sujet sociétal, du moins au début. En effet, quand ma réflexion a changé de cap pour s'attarder sur les publics fragiles de la nuit urbaine et plus particulièrement les femmes sans-abri, mon esprit s'est mis à penser différemment. Certes, au départ j'étais réticente car, justement, je ne me sentais pas du tout à l'aise à l'idée de traiter de la précarité ne me sentant pas légitime. Mais peu à peu, j'ai réussi à mettre de côté les quelques idées préconçues et images dénigrantes que j'avais en tête pour ouvrir les yeux et me rendre compte que j'étais très loin d'imaginer ce que pouvaient vivre les personnes sans domicile fixe. De fait, ce saut dans l'inconnu m'a permis de comprendre davantage leur quotidien et tout ce qui se perd quand on se retrouve à la rue.

« People are not where they live, where they sleep or what their life situation is at any given time. »

Becky Blanton dans le TED Talk intitulé

« The year I was homeless » (2009)

Les personnes ne sont pas définies par l'endroit où elles vivent, où elles dorment ou la situation dans laquelle elles se trouvent à n'importe quel moment.

Préface

	Introduction	8
16 - 59	À la découverte d'une ville parallèle à l'abri des regards	Ne plus avoir d'autres choix que la rue. 20 Des circuits journaliers qui dessinent une autre ville. 28 Gérer un temps imposé par d'autres. 44
60 - 107	Vivre dehors, les sombres côtés de la ville	Un physique et un esprit qui se dégradent. 64 Un rapport aux autres parfois conflictuel. 76 Des stratégies qui se mettent en place. 92
108 - 147	La quasi impossible (re)construction d'un « chez-soi »	Tentative de qualification de la notion de « chez-soi » pour les personnes sans logement. 112 Habiter sans jamais être « chez-soi ». 120 Un retour difficile à un mode d'habiter plus normé. 134
	Conclusion	148
	Postface	154
	Bibliographie	156

Introduction

Douze millions. C'est le nombre de personnes vivant sous le seuil de pauvreté en France¹ en 2021 d'après le Conseil National des politiques de Lutte contre la pauvreté et l'Exclusion sociale (CNLE)². Évidemment, ce chiffre est haut en partie à cause de la pandémie enracinée depuis le début de l'année 2020 dans le pays. Bien sûr toutes les personnes vivant en dessous du seuil de pauvreté ne sont pas sans domicile fixe. En revanche, cette partie de la population est difficile à décompter du fait de l'errance constante dans laquelle elle se trouve. D'après la Fondation l'Abbé Pierre³, il y avait au moins 300,000 personnes sans logement pérenne en 2020. Mais ce nombre est sûrement en deçà de la réalité. Parmi ces personnes, deux sur cinq sont des femmes, soit presque la moitié. Pourtant, les personnes que l'on croise dans la rue sont majoritairement des hommes et le stéréotype attaché à la personne sans domicile fixe est également masculin. Les femmes sont invisibles, soit logées chez un tiers ou dans des hébergements d'urgence, soit bien cachées dans les interstices de la ville. Mais ce n'est pas parce que nous ne les voyons pas qu'elles n'existent pas.

¹Une personne vivant sous le seuil de pauvreté en France a des revenus mensuels inférieurs à 918 euros ou à 1 102 euros, selon que l'on utilise le seuil de pauvreté fixé à 50 % ou 60 % du niveau de vie médian (Insee, données 2019).

²« Seuil de pauvreté : Qu'est-ce que c'est ? Comment le calculer ? » (Capital, 2021).

³Association fondée en 1987 dont le but premier est d'agir pour permettre à toutes personnes défavorisées d'accéder à un logement décent et une vie digne.

Si je prends donc en constat le nombre de personnes vivant sous le seuil de pauvreté c'est pour alerter car il est probable qu'un bon nombre d'entre elles soient en train de lutter pour éviter de se retrouver à la rue. Être sans domicile fixe fait peur et pour cause, il s'agit là d'une expérience inédite dans la plupart des cas. Un risque qu'on ne mesure jamais car la possession d'un logement paraît innée. Mais aussi car on ne pense en aucun cas qu'on tombera un jour aussi bas et pourtant. Se retrouver à la rue ce n'est pas réservé qu'aux autres, cela peut arriver n'importe quand et à n'importe qui. Simplement, on préfère garder les yeux clos car « quelles que soient les raisons qui les ont amenés sur les trottoirs, les habitants de la rue dérangent. La précarité gagne du terrain, elle fait peur. Elle nous montre une facette de notre société que nous refusons de voir. Alors on la rejette. Loin des centres, loin des yeux. Ce qui est invisible ne dérange pas. » (Mireille Darc dans le documentaire *Les femmes dans la précarité*, 2016). En effet, la précarité englobe de plus en plus de foyers et davantage depuis la crise sanitaire. En plus de cela, la France fait face à une crise du logement surtout en ce qui concerne le parc social. Trop peu de logements sociaux sont disponibles par rapport à la demande. Les délais sont longs et la paperasse compliquée. Mais là n'est pas le thème du mémoire. En effet, il ne cherche pas des solutions pour remédier à ce problème de mal logement ou manque de logement car cela serait bien plus complexe et demanderait davantage de temps d'enquête et de recherche.

Dans ce mémoire, je vais surtout m'attacher aux vécus des personnes en situation de rue et à comment elles habitent les espaces qu'elles traversent et non pas à l'aspect politique de ce sujet sociétal. Le développement écrit a pour but de mettre en parallèle les difficultés rencontrées par les personnes sans domicile fixe avec le manque de logement auquel elles font face. En effet, il est nécessaire de montrer ce qui se perd à ce moment-là en plus de son habitat. Cela permet également de mettre en avant tous les bénéfices qu'un logement apporte et desquels on ne se rend même pas

compte car nous y sommes habitués. Je ne parle pas que du logement comme un outil pour subvenir à ses besoins mais aussi de lui comme un élément très important dans la relation à soi et aux autres.

Vous pourrez lire plusieurs termes employés dans ce mémoire pour désigner les personnes dépourvues d'un logement dans lequel elles vivent régulièrement tels que : personnes sans domicile fixe, personnes sans-abri ou encore personnes en situation de rue. Si en réalité, ces termes correspondent à différentes situations, ils seront utilisés dans le même but. En effet, le manque de logement peut être vécu de diverses manières. Certaines vont dormir dehors (les personnes sans-abri) et d'autres seront logées dans des hébergements d'urgence, chez un tiers ou via d'autres organismes (les personnes hébergées). Mais ces différentes situations ne sont que temporaires. Par conséquent, l'emploi de ces termes dans le mémoire représente les mêmes personnes, celles qui n'ont pas de « chez-elles ». Le mot « personnes » précédera toujours ces termes car il est important pour moi de souligner qu'on ne désigne pas les personnes seulement par ce qui les différencie des autres.

Comme vous avez pu le lire dans la préface, mon questionnement vis-à-vis de ce thème a mis du temps à émerger. Mais une fois que mon sujet était fixe, une avalanche de questions m'a submergée. De fait, n'ayant jamais été réellement confrontée à ce genre de situation, tout ce que j'allais apprendre serait nouveau. Je me suis d'abord concentrée sur le temps nocturne qui englobe des problématiques très intéressantes, pour beaucoup liées au sommeil et aux lieux plus propices au repos. Malheureusement, je me suis rendu compte que ce

serait assez limité pour écrire un mémoire entier et surtout en rapport avec l'architecture. J'ai donc ouvert mes questionnements au temps diurne également. À partir de là, je me suis demandé quels étaient les parcours de différentes personnes qui vivent sans domicile fixe, à quoi ressemblent leurs quotidiens, quelles difficultés elles peuvent rencontrer, quels sont leurs souhaits pour l'avenir, que font-elles dans le but de s'en sortir. Il me tenait aussi à cœur de déconstruire les clichés établis par rapport à des préjugés et des stéréotypes infondés. Enfin, il ne fallait pas oublier le domaine de mes études, c'est-à-dire l'architecture et non les sciences sociales. En effet, il est facile de se laisser embarquer par les histoires et ne plus porter d'intérêt à l'espace alors que pourtant il est au cœur de tout. Nombreuses sont les contraintes liées à l'espace et notamment la cohabitation entre les personnes sans domicile fixe et les passants dans la rue, pour ne citer qu'un exemple. Si je devais résumer en quelques mots le but de ce travail ce serait de mettre en lumière des enjeux sociaux à travers des problématiques spatiales.

Malheureusement, au début de mes recherches, je me suis rendu compte que beaucoup d'ouvrages et de films prenaient Paris en toile de fond ce qui ne me permettait pas d'appréhender le phénomène du sans-abrisme à l'échelle nantaise. J'ai donc commencé à l'agrandir à celle du pays en mentionnant quelques lieux à Nantes pour ancrer l'étude dans un lieu précis. Il en est de même pour le genre car si ma problématique porte sur les femmes et toute personne se considérant comme telle, de nombreuses parties de ce mémoire s'adressent à tous les genres, je prends simplement le cas des femmes à part parfois car elles font face à des difficultés supplémentaires de par leurs attributs féminins, leur apparence ou tout simplement leur constitution physiologique. Ce qui m'a amenée à formuler ma problématique de la façon suivante : en quoi le «sans-abrisme» constitue l'épreuve ultime de l'habiter pour les femmes ?

Dans le but d'avoir des réponses à mes questions et d'en savoir plus sur le sans-abrisme et surtout ce que c'était de le vivre au quotidien, j'ai cherché des articles ou des ouvrages abordant ce sujet, regardé des vidéos, des films mais aussi des émissions et enfin, le plus important, j'ai contacté des associations venant en aide aux personnes dans cette situation.

Par ce biais, j'ai pu m'entretenir avec deux membres de deux associations différentes, Maxime de l'association *La Cloche* et Anne-Laure de l'association *Toit à moi*. Si j'ai rencontré Anne-Laure un peu tôt par rapport au développement de mon questionnaire, elle m'a permis d'aborder ma phase d'entretien sereinement. Même si mes questions à ce moment-là étaient encore davantage tournées vers le temps nocturne, elle ne semblait pas connaître beaucoup le passé des personnes qu'elle accompagne en tant que travailleuse sociale. Maxime, de son côté, m'a présenté son association et m'a invitée à plusieurs de leurs réunions où j'ai pu rencontrer Irène⁴. Il m'a expliqué le fonctionnement du 115 c'est-à-dire le numéro à appeler pour obtenir une place en hébergement d'urgence mais aussi le quotidien des personnes en situation de rue et, notamment, dans la ville de Nantes en mentionnant plusieurs lieux-ressources. Une bénévole de l'association des *Restos du cœur des femmes* m'a aussi recontactée en me proposant de passer dans leur lieu d'accueil pour que je puisse discuter avec les femmes. C'est par ce biais que j'ai rencontré Jeanne⁴ et Gisèle⁴ avec qui j'ai pu m'entretenir par la suite, à l'extérieur de l'accueil de jour. Elles sont toujours à la rue, Jeanne passant d'un hébergement d'urgence à un autre et Gisèle vivant dans sa voiture. Toutes deux très ouvertes à la discussion m'ont parlé de comment elles étaient arrivées à la rue, de leur quotidien, des différents lieux où elles avaient vécu en étant sans domicile fixe mais aussi de leurs

⁴Les prénoms ont été modifiés à des fins d'anonymat.

rapports aux institutions, au système assistanciel et aux autres en général. Un peu plus tard, Victor de l'association *Lazare* m'a rappelée et donné le contact de plusieurs personnes qu'il accompagne dans leurs réinsertions. C'est grâce à lui que j'ai connu Béatrice⁴ et Julie⁴ qui ont vécu à la rue pendant plusieurs années chacune et s'en sont sorties grâce à cette association qui les loge en contrepartie d'un loyer un peu en dessous des prix du marché. Elles m'ont également témoigné de leurs expériences de la rue avec les difficultés qu'elles avaient rencontré mais aussi comment elles s'organisaient chaque jour pour se nourrir et dormir par exemple.

En visionnant les films, les émissions et les vidéos courtes, je cherchais davantage de témoignages. Il s'agissait pour la plupart de femmes sans-abri de Paris et son agglomération mais, pour autant, tous étaient enrichissants car ils corroboraient les propos des femmes que j'avais rencontrées. Plusieurs discours m'ont particulièrement touchée et émue car ils rendaient compte de la détresse dans laquelle peuvent être ces femmes. Beaucoup d'entre elles ont raconté comment elles s'étaient retrouvées à la rue ce qui permettait de repérer quelques points communs entre chacune. Enfin, sur les plateaux des émissions télévisées, il y avait souvent un psychologue invité et cela était très intéressant d'avoir son point de vue et de mieux comprendre ce qui se passe concrètement dans l'esprit quand notre quotidien c'est la rue.

Les articles et le mémoire que j'ai lu m'ont apporté beaucoup de connaissances sur divers thèmes allant de la définition du « chez-soi » pour des personnes sans logement aux stratégies des femmes sans-abri pour éviter tout risque inhérent à la nuit urbaine en passant par le 115 ou encore les centres d'hébergements d'urgence. C'est d'ailleurs grâce à l'un de ses articles que j'ai trouvé la problématique qui allait guider mon mémoire. En effet, dans l'article *Qu'est-ce qu'habiter ? Les enjeux de l'habiter pour*

la réinsertion écrit par Nadège Leroux et publié en 2008, l'auteure nous explique que « L'homme exclu, ou la condition de la personne sans abri, est l'épreuve ultime de l'habiter qui doit trouver à se réaliser dans l'espace public, ou dans les lieux du système assistanciel ». J'ai donc voulu revenir sur tous les faits qui font qu'être sans domicile fixe est l'épreuve ultime de l'habiter et davantage encore pour les femmes.

Pour tenter de répondre à cette question, nous nous intéresserons successivement à l'arrivée à la rue, la vie au jour le jour et enfin la sortie. Chacune de ces phases abordera différents thèmes comme la place dans la société, le rapport aux autres, à soi et à son corps, l'errance, la place occupée dans la ville, dans l'espace public et la notion de « chez-soi ». De plus, chaque chapitre essaiera de donner une réponse aux questionnements évoqués dans les différentes parties le composant.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À la découverte d'une ville parallèle,
à l'abri des regards

Ce premier chapitre vous emmène à la rencontre d'une autre ville, un Nantes différent de celui que vous arpentez tous les jours. Un visage dissemblable de la cité des Ducs dont il faut avoir connaissance et conscience de l'existence. Une face immergée qu'on ne voit que très rarement ou qu'on ne veut pas regarder parce que la réalité est trop dure à accepter. C'est plus facile, effectivement, de ne pas se plonger dans les maux de notre société contemporaine car à partir du moment où l'on effleure un sujet sensible tel que celui du « sans-abrisme » on se rend compte de l'ampleur des éléments qu'il faudrait changer, de tout un système qu'il faudrait revoir.

Prenez un temps, quelques minutes, pour imaginer que demain vous n'avez plus d'endroit où dormir, vous ne pouvez plus rentrer chez vous parce que, tout simplement, vous n'avez plus de « chez-vous ». Vous êtes dehors avec toutes les affaires qui vous sont nécessaires dans la vie de tous les jours. Je parle ici de vêtements, quelques produits d'hygiène, vos papiers et un peu d'argent. Tout cela dans un sac qui pèse lourd une fois que tout est à l'intérieur. Et maintenant ? Où aller ? Que faire ? Que dire ?

En effet, c'est une situation des plus déroutantes que de se retrouver, dans la plupart des cas, du jour au lendemain, sans toit. Souvent, c'est une situation inédite et peu importe le genre, l'âge, le milieu socio-économique, c'est impactant. Néanmoins, les personnes à qui cela arrive doivent assez vite rebondir pour éviter de sombrer. C'est à partir de ce moment qu'elles commencent à développer comme une « nouvelle »

connaissance de la métropole. La découverte d'une ville cachée, dissimulée, à l'abri des regards des autres résidents. Nous verrons donc, dans ce premier chapitre, quelles sont les logiques que les femmes sans-abri développent afin de s'adapter à leur nouvelle situation, la vie à la rue.

Pour cela, nous aborderons successivement le moment où elles arrivent à la rue en se demandant pour quelles raisons elles s'y retrouvent et s'il y a des facteurs redondants dans les discours des personnes en situation de rue. Ensuite, nous verrons ce que peut être le quotidien d'une personne sans domicile fixe et, plus particulièrement, les femmes. Nous nous attarderons sur la vie de tous les jours qui consiste, en grande partie, à répondre à des besoins vitaux en s'intéressant aux déplacements des personnes à la rue qui dessinent, en creux, une dualité forte entre le temps diurne et nocturne. Enfin, en troisième et dernière partie de ce chapitre, nous étudierons plus en profondeur le rapport au temps des personnes sans domicile fixe.

NE PLUS AVOIR D'AUTRES CHOIX QUE LA RUE.

« On ne naît pas SDF, on le devient face à des obstacles qu'on n'arrive pas à surmonter. »

Sadia Alami dans le TED Talk intitulé
« La bagagerie pour SDF » (2018)

Arriver à la rue est sûrement l'un des moments les plus difficiles pour les personnes qui l'ont vécu car c'est à cet instant que l'on se rend compte que tout s'effondre. Il faut alors se faire à sa nouvelle situation et essayer de tout reconstruire pour retrouver la vie qu'on avait avant ou construire sa propre vie si l'on a connu la rue à un jeune âge. Dans cette première partie, nous tenterons de comprendre comment les personnes arrivent à la rue, pour quelles raisons elles se sont retrouvées dans cette situation mais nous essaierons également de voir s'il existe des facteurs prépondérants qui entraînent la chute des personnes en situation de rue ou qui sont passées par là.

À la rue, les personnes que l'on peut croiser ont toutes des parcours différents et les obstacles qu'elles n'ont pu surmonter et à cause desquels elles se retrouvent dans cette situation ne sont pas les mêmes. On imagine souvent qu'il y a des prédispositions, des éléments qui font que certains individus sont plus susceptibles que d'autres de basculer mais il n'en est rien. Peu importe la classe sociale à laquelle vous appartenez ou les origines que vous avez, la rue n'échappe à personne. À tort, on peut croire que c'est un choix, qu'elles ont les moyens de s'en sortir et qu'elles manquent juste de volonté mais, encore une fois, on fait fausse route. Rester à la rue est peut-être un choix pour certains mais cela ne concernerait vraiment que très peu de personnes contrairement à la majorité qui essaie tous les jours de s'en sortir. Chacune a vécu des choses dans sa vie qui ne sont souhaitables à personne.

En premier lieu, je me concentrerai sur l'immigration car une grande partie des personnes rencontrées lors des maraudes ou des déjeuners aux restos du cœur venait de pays étrangers. L'une des femmes avec qui j'ai pu m'entretenir m'a fait part des raisons pour lesquelles elle avait dû quitter son pays, le Gabon. En effet, menacée de mort car elle était opposante au régime gouvernemental, Jeanne a préféré laisser sa famille et ses amis et venir en France pour se sentir en sécurité dans « un pays de droit ». Elle me raconte que là-bas la police est corrompue et donc que porter plainte ne sert à rien car cela n'aboutit presque jamais. Les raisons pour lesquelles certaines personnes décident de quitter leurs pays sont aussi très diversifiées allant de problèmes de santé qui ne peuvent être traités là-bas à une envie d'aller de l'avant et de se détacher de la précarité omniprésente dans leurs pays d'origine. Fuir son pays à cause de menaces fait partie de ces raisons qui semblent indéniables et l'acte de partir peut se décider à contrecœur. C'est notamment l'histoire de Negzzia que l'on peut retrouver sur la chaîne *YouTube* de *Brut*. Condamnée à plus d'une centaine de coups de fouet par son pays à cause de ses activités dans le mannequinat, elle a dû le fuir et s'est retrouvée en France sans argent, sans logement, sans rien.

Une autre cause pouvant conduire à la rue est une importante perte d'argent souvent dû à la perte d'un travail que ce soit à la suite d'un licenciement ou d'un burn-out. Effectivement, cela

peut arriver à tout le monde d'être renvoyé sans arriver à trouver un nouvel emploi rapidement. Malheureusement, si vous n'avez pas mis suffisamment d'argent de côté pour survivre quelque temps, cela risque de devenir de plus en plus compliqué. Qui plus est, si vous menez un train de vie plutôt aisé il sera alors d'autant plus difficile de changer ses habitudes de consommation pour les adapter à ses nouveaux moyens. Anna, que l'on peut voir dans le documentaire intitulé *Les femmes dans la précarité*, travaillait comme conseillère dans l'investissement immobilier mais ne supportant plus la pression du métier, elle a fait une dépression. Cette dépression a entraîné son licenciement et la perte de son niveau de vie bourgeois. Malgré le fait qu'elle ne puisse plus vivre comme avant, elle veut faire comme si de rien n'était et ne souhaite absolument pas que les gens se rendent compte que quelque chose à changer. Malheureusement, elle est menacée d'être expulsée depuis plusieurs mois et vit un cauchemar au quotidien de peur de se retrouver à la rue. En effet, une perte conséquente d'argent ou de revenus peut facilement entraîner des difficultés à payer des factures et notamment le loyer de son logement, par exemple, et si rien ne s'arrange, on finit par perdre sa maison ou son appartement. Un manque de moyens soudain peut également venir d'une séparation ou d'un divorce. En effet, de nombreuses personnes arrivent à la rue à la suite d'une rupture sentimentale. Ce fut la raison pour deux femmes sur les cinq avec lesquelles j'ai pu avoir une conversation ainsi que dans la plupart des témoignages dans les documentaires ou les émissions. Dans certains cas, la rupture peut s'avérer nécessaire pour échapper à l'emprise d'un compagnon violent. Décision quelque peu difficile si l'on manque de moyens. De fait, certaines femmes se retrouvent dans une situation délicate, c'est-à-dire à la rue, à cause d'abus dont elles ont souffert. Dans d'autres cas, la rupture est subie et cela à n'importe quel âge. Elle est d'autant plus difficile quand on habite chez l'autre. Julie, avec qui je me suis entretenue, est revenue d'un échange universitaire à l'étranger et a emménagé chez son copain à Nantes. Malheureusement, le couple se sépare et elle se retrouve sans lieu où dormir. Elle va donc contacter un jeune garçon qu'ils hébergeaient parfois et elle dormira avec lui pendant un peu plus d'une semaine, à la rue. Ce discours on peut le retrouver dans de nombreux témoignages.

La réponse que l'on pourrait apporter serait que ces personnes fassent appel à leurs familles soit pour les héberger, soit pour les aider financièrement afin qu'elles retrouvent un logement. Malencontreusement, dans ces cas-là, la famille n'est pas présente. Certaines personnes préfèrent se débrouiller seules ou bien ont tout simplement honte de la situation dans laquelle elles sont. D'autres encore entretiennent des relations très compliquées avec leurs parents ce qui les empêche d'échapper plus facilement à la rue. Parfois, l'environnement familial peut même être la cause de l'arrivée à la rue de certaines personnes.

En effet, de nombreuses personnes vivant ou ayant vécu à la rue ont eu une enfance difficile. Certaines ont subi des violences domestiques traumatisantes, le décès d'un proche dont elles ont eu du mal à se remettre, l'ASE¹ et son manque d'accompagnement une fois adulte ou bien encore une rupture familiale qui a fait basculer leurs vies.

¹L'Aide Sociale à l'Enfance.

²Chiffre trouvé dans un article du Ouest France intitulé « Un quart des SDF sont d'anciens enfants placés », alerte la Fondation Abbé-Pierre (2019).

Parmi les personnes que j'ai pu rencontrer, deux sur cinq ont été placées en famille d'accueil ou au couvent car leurs parents étaient décédés ou ne s'occupaient plus d'eux ou bien encore parce qu'ils n'étaient pas officiellement connus. Malheureusement, cela concerne presque trente pourcent² des personnes en situation de rue, un chiffre important qui en dit long sur le système social lié à l'enfance. Effectivement, en tant que mineur on bénéficie d'une certaine protection mais arrivé à l'âge de dix-huit ans, ce n'est plus le cas généralement. Cela peut arriver du jour au lendemain et, dans ce cas, le sentiment d'abandon est écrasant. Il est alors très difficile de s'en sortir si l'on n'a pas eu d'aide de la part des précédentes familles ou bien si l'on n'a pas travaillé avant, ce qui est souvent le cas quand on est mineur. Dans l'entretien que j'ai eu avec Béatrice, elle m'a raconté qu'elle avait été placée à l'âge de deux ans soit au décès de son père car sa mère les a délaissés, elle et ses frères et sœurs. Elle était trop petite pour se souvenir de quoi que ce soit, elle n'a appris

son histoire qu'à ses dix-huit ans soit l'année du baccalauréat qu'elle loupera suite à ces révélations. C'était toute sa vie qui s'effondrait. Faute de moyens, elle n'a pas pu poursuivre ses études et donc elle s'est retrouvée à la rue.

Il peut également arriver de subir des violences d'ordre sexuel ou physique dans les familles d'accueil ce qui cause par la suite des traumatismes qu'il faudra affronter toute sa vie. On retrouve aussi des problèmes de violences dans le passé de nombreuses femmes aujourd'hui en situation de rue. En effet, il est assez fréquent que le sujet soit abordé dans les émissions au sujet des femmes sans-abri. Parfois il s'agit de coups, d'autre fois de viols. Des récits de vie que l'on peut trouver dans des témoignages comme celui d'Anne Lorient ou d'Adolpha Van Meerhaeghe. Des récits de vie qui vous glacent le sang et vous mettent les larmes aux yeux. Toutes deux ont subi des attouchements de la part d'un membre de leur famille frère ou père. Un jour, elles en ont eu marre et sont parties. Et c'est à partir de ce moment que les mésaventures commencent. Si les premières conséquences de ces actes se voient physiquement, les dommages moraux sont d'autant plus importants et plus difficilement cicatrisables. Ces plaies ouvertes constituent ensuite des freins pour survivre à la rue car le sentiment d'insécurité se fait davantage ressentir. D'un autre point de vue, certaines femmes préfèrent vivre dehors plutôt que dans de pareilles conditions, de maltraitance et d'abus. Malheureusement, ce sont des situations qu'elles vont souvent retrouver à la rue mais on y reviendra par la suite.

Enfin, les problèmes avec la famille ne sont pas toujours liés à la violence, parfois il peut s'agir de relations complexes voire tumultueuses qui font qu'un jour les parents mettent leurs enfants dehors ou bien que ces derniers fuguent pour de bon. Le premier cas semble revenir plus fréquemment dans

les témoignages entendus comme celui de Barbara dans le documentaire réalisé par Claire Lajeunie. De fait, Barbara a été mise à la porte par ses parents à l'âge de quatorze ans car ils ne s'entendaient plus, elle avait fait quelques bêtises et cela ne passait plus. Choix douteux, mauvaises fréquentations, elle s'est retrouvée à vivre dehors sans rien. Elle reconnaît que c'est en grande partie de sa faute ce qu'il lui arrive. C'est un tout qui l'a entraînée à la rue et elle en est en partie responsable mais elle veut s'en sortir seule pour apprendre de ses erreurs. En effet, il peut arriver de prendre de mauvaises décisions qui en amènent d'autres et cela peut rapidement devenir un engrenage duquel il est difficile de s'extirper.

Arriver à la rue est un processus plus ou moins long selon vos ressources qu'elles soient financières, humaines ou personnelles. Effectivement, si vous avez un petit peu d'argent de côté, des amis ou de la famille qui peuvent vous accueillir ou bien encore une force de vaincre qui vous pousse à avancer et ne pas vous laisser abattre, il sera alors plus facile de vous en sortir et même dans la plupart des cas, d'échapper à la rue. Malheureusement, pour beaucoup de personnes, c'est le manque d'un ou plusieurs de ces appuis qui les met dans cette situation. En effet, si on prend le cas de la migration, on laisse la plupart du temps sa famille derrière soi, on part en hâte à cause de la guerre ou de menaces donc sans beaucoup de moyens financiers. Il ne reste alors que ses propres compétences et sa volonté pour avancer et se battre pour s'en sortir. C'est un exemple parmi tant d'autres. Si on devait déterminer les raisons qui amènent les personnes à la rue ce serait donc ce manque de moyens et non

pas seulement d'un type de moyens mais de plusieurs qui se conjuguent et rendent la vie difficile. Cependant, il peut arriver de penser qu'on possède ces ressources mais qu'une fois que la situation devient compliquée, ces appuis se dissipent voire disparaissent. En conclusion, se retrouver à la rue peut arriver à tout le monde, il suffit parfois d'une chose en entraînant une autre et c'est un cercle infernal qui vous amène à cette expérience de vie quelque peu hors du commun.

« It is rarely just one thing that happens, it's typically a serie of things. »

Martha Stone dans le TED Talk intitulé
« You're Homeless... Now What? » (2015)

C'est rarement juste une chose qui arrive, c'est typiquement une série de choses.

DES CIRCUITS JOURNALIERS QUI DESSINENT UNE AUTRE VILLE.

« Pour [le circulant] le logement, l'alimentaire, l'économique forment la nature même des projets migratoires. [...] Ces cheminements emportent le circulant dans des orbites dans lesquelles savoir aménager l'errance en points de chute c'est négocier sa place et la tenir. »

Gilles Suzanne et Marine Vassort dans l'article intitulé
« Quand la pauvreté fabrique la ville » présent dans la revue
Les Annales de la recherche urbaine n°93 (2003)

Contrairement au proverbe « les jours se suivent et ne se ressemblent pas », chaque journée à la rue se répète dans le but de répondre à des besoins essentiels tels que manger ou dormir. L'expérience quotidienne dans l'instabilité matérielle induit des déplacements constants vers les lieux-ressources de différents types (Marcillat, 2014). En effet, se nourrir, se laver, laver son linge, faire attention à ses affaires, à soi-même, trouver un endroit où dormir le soir même, imposent une bonne gestion du temps et une certaine connaissance des lieux afin d'optimiser au maximum sa journée et ainsi avoir le temps de tout faire. Des parcours quotidiens qui sont complètement en parallèle des parcours habituels des résidents de la ville. Des chemins qui ne se croisent quasiment jamais et dont on ne soupçonne pas l'existence. Une autre ville qui se dessine pour répondre aux nombreuses demandes des personnes qui n'ont presque plus rien. Dans cette deuxième partie, nous essaierons de voir en quoi les choix de déplacement des personnes sans-abri soulignent, en creux, une dualité contrastée entre le jour et la nuit.

Quand on n'a plus de logement, pour combler chaque besoin, il faut se déplacer. Loin des quelques mètres que nous faisons de notre lit à la cuisine puis à la salle de bain, ici nous parlons de dizaines de kilomètres par jour souvent faits à pied. Évidemment, cela dépend des cas et notamment de l'endroit où la personne loge ou dort. Les journées sont donc bien remplies sans avoir toujours le temps de tout faire.

L'une des premières nécessités à la rue est de se nourrir. Pour cela, suivant la situation, plusieurs options sont possibles. Si on prend le cas des personnes qui vivent à la rue, comme cela a été le cas de Julie, elles dépendent beaucoup de la manche, ou de leurs ressources financières en général, pour trouver de la nourriture. Lors de l'entretien, elle m'a expliqué que ce n'était pas un souci de se nourrir à la rue car les gens sont souvent plus enclins à donner des vivres plutôt que de l'argent. Parfois, les restaurants lui donnaient des invendus ou les livreurs *UberEats* des commandes non livrées. Il lui arrivait également de voler dans les supermarchés. De plus, il est possible d'aller chercher des plats déjà préparés et distribués par des associations à différents endroits de la ville certains soirs notamment du côté de Pirmil et de Talensac à Nantes. Pour le midi, d'autres lieux associatifs comme *Les Restos du Cœur des femmes* accueillent les personnes en situation de rue pour discuter et partager un déjeuner. C'est en allant là-bas que je me suis rendu compte que pour certaines femmes, trouver à manger était une tâche plus compliquée.

Au déjeuner, je suis assise à une table après m'être présentée aux autres femmes venues ce jour. Elles s'appellent Josiane, Yvette, Rose et Christine, sont originaires d'Afrique et logent en centre d'hébergement d'urgence. Le repas se déroule bien, Yvette est très drôle. Il y a une bonne ambiance. Yvette redemande à manger et je la vois mettre plusieurs boulettes de viande dans un sac en plastique qu'elle range dans son sac à main. Cela nous fait rire mais nous essayons de nous contenir pour ne pas se faire remarquer par les bénévoles. Quelques minutes plus tard, Christine fait de même. Elle me fait signe de ne rien dire. Je promets de me taire. Alors elles m'expliquent que les hôtels sociaux ne sont pas tous pareils. Certains servent les trois repas quotidiens mais d'autres seulement le petit-déjeuner. Je devine alors qu'Yvette et Christine n'ont pas eu beaucoup de chances et je comprends mieux qu'elles se cachent pour rapporter de la nourriture pour le soir. Problème dont les

bénévoles semblent être au courant car à chaque fin de repas, elles distribuent du pain pour le soir.

Se nourrir est donc une tâche qui se répète chaque jour car peu importe où vous logez, il n'y a pas de quoi conserver les repas à l'avance ou de la nourriture en général. De fait, chaque jour c'est la débrouille et une routine qui s'organise et qui demande une certaine connaissance des ressources qui existent dans la ville.

Un autre circuit qui se répète quasiment quotidiennement est celui de l'hygiène corporelle. Plusieurs associations proposent des lieux fixes ou mobiles pour prendre une douche ce qui est très utile et vient compléter l'offre publique des bains-douches. Ces derniers étaient anciennement placés près de l'hôpital à Nantes et se retrouvent désormais sur l'île Beaulieu près de l'école d'art. Un lieu légèrement plus excentré qui peut compliquer le circuit journalier des personnes sans domicile fixe. La difficulté qu'on retrouve dans ces espaces mais également dans les foyers est le fait de devoir les partager avec d'autres. En effet, il n'est pas chose aisée de mettre en commun un endroit où l'intime revêt sa définition la plus simple. Que ce soit pour des soucis de pudeur, de propreté des lieux ou bien d'attente, les sanitaires communs ne semblent pas être les lieux les plus agréables. Pourtant, dans de nombreux témoignages c'est clairement l'un des meilleurs moments dans les journées des femmes sans-abri. Un instant rien qu'à elles où elles peuvent se relaxer, se détendre. C'est plutôt compliqué de se rendre dans ces lieux et, de ce fait, elles n'y vont pas tous les jours. À titre d'alternative, beaucoup de femmes se lavent avec un gant de toilette en utilisant les lavabos des toilettes publiques ou bien encore avec des lingettes. Par conséquent, cela rend les moments où l'on « prend soin de soi » d'autant plus appréciables. Un moment où chaque femme reprend conscience de son corps et de sa féminité, deux aspects qui ont tendance à se dégrader dans cette situation si particulière qu'est la vie à la rue. On peut observer cette scène dans le documentaire *Femmes invisibles, Survivre à la rue* où l'on suit Myriam qui se rend à la *Mobildouche*, une sorte de camping-car aménagé. En sortant de la douche, elle raconte à quel point

ce sont des moments qu'elle apprécie. Pour la première fois dans le film, on peut voir ses cheveux que le reste du temps elle attache et dissimule dans une capuche. Cet instant lié à l'hygiène est pour Myriam l'occasion de se sentir féminine à nouveau, elle demande même quelques échantillons de parfums et de crème pour le visage. La notion d'hygiène corporelle semble être plus souvent abordée par les femmes et notamment l'hygiène intime du fait des menstruations. Des moments déjà compliqués mais d'autant plus quand on est à la rue sans forcément une bonne appréciation de la notion du temps. Pour les femmes à la rue, être propre sur soi constitue une stratégie de protection car cela leur permet de se fondre davantage dans la masse et ainsi ne pas apparaître aux yeux de tout le monde comme « déviante »³.

En dehors du fait de laver son corps, il faut également nettoyer les vêtements que l'on porte. La solution qui semble la plus simple est de se rendre à une laverie automatique, cependant, cela peut devenir cher sur le long terme. Certaines associations ont des locaux dans lesquels il est possible de laver son linge. C'était le cas des *Restos du Cœur des femmes* où, à chaque fois que j'y suis allée, plusieurs femmes apportaient leur linge pour le laver et le sécher le temps du déjeuner. Pour Barbara du documentaire réalisé par Claire Lajeunie, c'est quelque chose de trop compliqué parfois et il lui arrive de jeter son linge. En plus des vêtements, les chaussures sont également importantes. En effet, les personnes sans domicile fixe marchant beaucoup chaque jour, leurs chaussures s'usent très vite, il faut donc les remplacer assez souvent ou les faire réparer. Il n'était d'ailleurs pas rare que, lors de nos maraudes avec l'association *La Cloche*, nous distribuions des bons pour une réparation de chaussures chez un cordonnier.

Une autre récurrence à la rue est la nécessité de recharger son portable. Cela peut paraître quelque peu superflu mais c'est l'un des objets essentiels pour la survie à la rue car il permet d'appeler le 115, le numéro permettant d'obtenir une place dans un hébergement d'urgence, sans dépendre

d'associations ou autres lieux qui offrent ce service. Bien évidemment, les locaux associatifs restent des endroits où il est facile de laisser son téléphone charger pendant que l'on prend une boisson chaude. Sinon, il faut s'accommoder avec certains commerçants pour qu'ils vous dépannent, comme ceux membres du réseau *Le Carillon* de l'association *La Cloche*, ou bien trouver des prises électriques extérieures comme celles des terrasses de restaurants ou des compteurs d'électricité des parkings souterrains par exemple. À Nantes, quelques abribus sont équipés de ports USB dans lesquels il est possible de brancher son téléphone. Le problème qui se pose c'est qu'à moins de laisser votre portable chez un commerçant que vous connaissez ou dans un local associatif avec des gens de confiance, vous devez la plupart du temps rester près de votre portable le temps que la batterie se recharge. Ainsi une action qui paraît simple pour nous devient une réelle contrainte pour les personnes en situation de rue. Sans parler du risque de vol sur lequel on reviendra dans le deuxième chapitre.

Le risque de vol est aussi présent plus généralement pour toutes les affaires que les personnes en situation de rue transportent parce qu'elles portent littéralement leur maison sur le dos. Gérer ses affaires est alors une vraie corvée. Entre les dissimuler ou les avoir toujours avec soi, plusieurs stratégies émergent. Parmi les femmes que j'ai rencontrées, plusieurs logeaient dans des hébergements d'urgence pour plusieurs nuits, de fait, elles laissaient leurs affaires dans leurs chambres. Disposer d'un endroit quelque peu privé permet effectivement d'y laisser ses affaires. C'était le cas de Gisèle qui vivait dans sa voiture. À l'opposé, Julie, avec qui je me suis également entretenue, a souvent dû dormir dehors et pour ne pas avoir à prendre ses affaires à chaque déplacement, elle les cachait dans des buissons, souvent dans des parcs. Elle préférerait faire comme cela plutôt que de les laisser à quelqu'un. L'organisation même de ses affaires est quelque chose d'important. C'est ce que nous explique Myriam dans le documentaire *Femmes invisibles, Survivre à la rue*. Elle

fait en sorte qu'on ne voit pas de l'extérieur où elle range ses papiers importants et son argent pour éviter les vols. Quand elle se pose dans un endroit elle met une couverture sur ses genoux qui est assez grande pour permettre de cacher ses sacs aussi. Avoir toujours ses affaires avec soi cela pèse lourd et c'est très contraignant car, par exemple, pour simplement aller prendre un café ou aller aux toilettes, il faut tout emporter avec soi. Les affaires sont aussi un des facteurs qui permet d'identifier les personnes sans domicile fixe dans la rue. Les cacher ou les déposer quelque part offre donc cette liberté apportée par le fait de ne pas être étiqueté directement. Pour ce faire, dans certaines villes des haltes à bagage s'installent. C'est le cas de Rennes comme on peut le voir dans le *TED Talk* intitulé « La bagagerie pour SDF ». À Nantes, il existait une halle à bagages comme on peut le voir dans le guide urgence sociale disponible sur le site internet de *Nantes Métropole*. Malheureusement, en me rendant sur place il semble que ce lieu n'existe pas car, à l'adresse indiquée, j'ai pu découvrir un chantier avec un projet de construction d'un petit collectif d'appartements. Il serait dommage qu'elle n'ait pas été replacée ailleurs car un endroit où pouvoir déposer ses affaires est vraiment arrangeant pour les personnes en situation de rue surtout quand elles doivent se rendre à des rendez-vous importants comme des entretiens d'embauche.

En effet, certaines personnes à la rue ont un emploi, c'était du moins le cas des quatre femmes avec lesquelles j'ai pu m'entretenir longuement. Elles n'ont pas tenu un emploi longtemps car la vie à la rue est une situation d'habiter épuisante qui se conjugue très difficilement avec un travail fixe sur une période longue. Jeanne me racontait qu'elle ne pouvait que faire des contrats à durée déterminée car en tant que demandeur d'asile, elle attend un papier pour que sa situation soit régulière. Pendant ce temps elle a un papier temporaire à renouveler tous les semestres. Malheureusement, le temps que le papier arrive, elle doit déjà faire une nouvelle demande pour ne pas se retrouver sans papiers. Par conséquent, elle a essayé plusieurs

refus de contrat de travail car c'est compliqué d'employer des personnes pendant si peu de temps. Ce qui se passe donc le plus souvent c'est que les personnes à la rue font la manche. Dans de nombreuses émissions ou nombreux films, les femmes interviewées racontent qu'elles avaient du mal surtout au début, à quémander de l'argent aux passants. De fait, si elles font la manche, les gens qu'elles croiseront les identifieront directement comme personnes « déviantes ». Mais cela reste une pratique qui permet de se nourrir, parfois de se loger une nuit par-ci, par-là à l'hôtel. Pour ce faire, il faut trouver des endroits stratégiques dans la ville. En effet, toutes les places dans l'espace public ne se valent pas (Lanzarini, 2003). Par exemple, à Nantes, on retrouve beaucoup de personnes faisant la manche devant les supérettes comme Monoprix ou Carrefour. Ce sont des endroits où les passants pourront plus facilement leur acheter à manger ou bien faire de la monnaie pour leur en donner une partie. Une autre stratégie est de se placer, si c'est possible, toujours au même endroit pour ainsi créer un système d'interconnaissance qui peut apporter une garantie minimale de gains financiers (Lanzarini, 2003). Dans tous les cas, faire la manche n'est pas une chose aisée, cela semble être de l'argent facile comme l'explique Barbara dans le documentaire de Claire Lajeunie, car il suffit de demander mais comme elle le dit si bien : « Quand on en arrive là, c'est qu'on n'a plus le choix. »

Hormis tous ces aspects qui sont inhérents au fait de vivre à la rue, certaines personnes arrivent parfois à avoir du temps libre. Elles en profitent alors pour faire du sport, lire dans des lieux calmes comme Jeanne ou bien aller au musée ou au cinéma. Plusieurs femmes se rendent également à l'église pour prier. Le temps passé dans les associations le temps d'un repas est aussi très apprécié car il permet de sociabiliser avec les bénévoles mais également avec les personnes dans la même situation que soi. En effet, rencontrer d'autres femmes à la rue permet de créer des liens d'entraide qui peuvent être précieux. C'était notamment le cas à l'accueil de jour des *Restos du cœur des femmes*, Jeanne étant la plus jeune des immigrées

africaines, elle aidait souvent les autres avec l'informatique, par exemple, pour faire un curriculum vitæ. Elle a aussi développé une relation particulière presque de mère et fille avec Christine, elles s'appellent souvent et elle la conseille beaucoup sur les choix qu'elle doit faire. On peut donc voir que les liens que l'on tisse avec des personnes ou des lieux sont vraiment importants et que dans une situation telle que la vie à la rue ils le sont davantage encore.

Dans la journée se dessine un schéma assez répétitif basé sur le fait de devoir répondre à des besoins primaires comme manger ou se laver. La nuit, un seul de ses besoins doit être comblé : dormir. Malheureusement, c'est sûrement l'un des plus difficiles aussi. En effet, chaque solution présentée par les personnes à la rue comporte son lot de désavantages, souvent nombreux.

Le plus contraignant semble quand même être le fait de dormir dehors . C'est déjà arrivé à deux des femmes que j'ai pu rencontrer, Jeanne et Julie. Jeanne n'a fait que quelques nuits dehors et quand cela lui arrivait, elle dormait près du CHU car, en cas de problème, elle se disait qu'on pourrait facilement lui venir en aide, elle se sentait en sécurité mais elle avait quand même du mal à dormir donc elle lisait beaucoup pour passer le temps. De son côté, Julie avait un binôme masculin à la rue et ils veillaient l'un sur l'autre. C'est un schéma assez récurrent dans les logiques développées par les femmes à la rue mais on y reviendra dans la deuxième partie de ce mémoire. Dans tous les cas, les endroits choisis pour dormir sont stratégiques. Pour Julie, il fallait un lieu où ils pouvaient être cachés pour échapper aux agressions, aux vols, au regard des passants mais aussi pour éviter d'être dérangés, trouvés et délogés. Aussi un endroit assez grand pour avoir de la place pour s'allonger, pas trop passant, de préférence ombragé et, si possible, couvert pour se protéger des intempéries. Mais il faut également faire attention aux recoins car cela peut être un endroit où les gens urinent et à ne pas être trop caché car cela peut s'avérer dangereux s'il arrive quelque chose. Il faut donc bien connaître la ville pour savoir quels endroits sont peu fréquentés mais assez pour bénéficier de l'aide des passants en cas de problème. Si cela est possible, il est préférable que ces

lieux soient proches des lieux-ressources où il est possible de manger ou se laver et qu'il y est de la végétation pour pouvoir dissimuler ses affaires la journée.

Il faut également une certaine expérience en tant que personne sans domicile fixe pour comprendre le système de l'assistance et notamment du 115. Beaucoup d'appels sont traités chaque jour, seulement, peu d'entre eux aboutissent sur le but de l'appel, une place pour le soir même. Effectivement, même si vous arrivez à obtenir une place ce n'est souvent que pour une nuit ou bien une période très courte. De plus, habiter dans un centre le temps d'une nuit ou plusieurs c'est aussi mettre en commun un même espace, c'est cohabiter avec les autres. Cette expérience est appréhendée de diverses manières. Jeanne me raconte que « c'est difficile car tu n'es pas seule dans ta chambre des fois donc tu dois supporter la personne avec toi, si elle ronfle, si elle passe des appels la nuit, si elle est désordonnée, sale, il n'y a pas le choix ». Dans des cas encore plus extrêmes mais qui, malheureusement, arrivent assez souvent pour qu'on en parle, il est possible de se faire voler ou agresser au sein même des structures d'hébergements. Ce sujet sera abordé un peu plus en détail par la suite. À Nantes, il existe plusieurs foyers notamment *La Tannerie*, *La Maison de Coluche*, *le foyer de Rezé* et *le 24bis*. Il y a également d'autres foyers en accès direct comme *la Halte de nuit*, *le centre Beau-Rivage*, *le centre maternel Saint-Luc*, *le centre parental en Vie de Famille* et *le foyer de la Fraternité*. Cependant, comme les noms l'indiquent deux d'entre eux sont pour des hommes exclusivement, un autre pour des femmes enceintes et/ou avec des enfants en bas âge et un autre encore pour des couples dans l'attente et/ou avec enfants de moins de 3 ans. Pour les autres femmes, c'est-à-dire la majorité, il ne reste alors que les foyers disponibles avec le 115 dont les places sont difficiles à avoir ou alors *la Halte de nuit* et sa mauvaise réputation. L'autre point noir des centres d'hébergements d'urgence c'est qu'ils sont parfois un peu excentrés et il faut donc se débrouiller pour s'y rendre. À Paris, il existe des maraudes qui se chargent d'emmener les personnes à la rue dans les centres, en revanche, je ne sais pas si c'est le cas à Nantes.

Quand on ne veut sous aucun prétexte dormir dans les centres et qu'on a peur de dormir à même le sol, plusieurs personnes

choisissent alors d'installer une tente. À Nantes, on voit rarement ce phénomène en plein centre-ville mais il suffit de s'en éloigner un petit peu pour voir quelques tentes implantées. Effectivement, s'excentrer offre la possibilité de se constituer un endroit à soi, un lieu que l'on peut fermer et où l'on est moins dérangé. Cela permet aussi de laisser certaines affaires directement sur place et donc de ne pas avoir de gros sacs avec soi quand on va chercher à manger ou autre. À Paris, c'est un phénomène qu'on retrouvait au bois de Vincennes en 2015 comme en atteste l'article des *Annales de la recherche urbaine* intitulé « Saisir l'habiter par ses marges précaires » (Lion, 2015). On peut ainsi y lire que certaines personnes en situation de forte précarité préfèrent s'installer en bordure de métropole pour retrouver une certaine liberté qui n'est pas présente dans les centres d'hébergement d'urgence. Seulement, cet équilibre peut s'avérer fragile en raison du risque d'expulsion. Un autre type d'habitat de fortune récurrent est la voiture. Gisèle que j'ai rencontrée dort dans sa voiture depuis plusieurs mois. Elle a ainsi développé plusieurs stratégies pour pouvoir dormir en paix. Elle étale du dentifrice ou de la crème sur les vitres pour éviter qu'on la voie dormir. Son véhicule n'est pas aménagé donc elle se retrouve à dormir assise avec une couette à l'avant de sa voiture. Une situation qui amènera sûrement par la suite des problèmes de santé notamment au niveau du dos. De plus, elle est parfois dérangée par des gens suivant les parkings sur lesquels elle gare sa voiture. D'autres sortes d'abris de fortune existent notamment des cabanes construites avec ce que les personnes ont sous la main c'est-à-dire des branches pour celles habitant les bois, des cartons, planches de bois, morceaux de tôles pour celles installées plus en ville. On peut retrouver ce genre de constructions dans les interstices de la ville souvent cachées dans des endroits peu fréquentés.

Plutôt que de se construire son habitat, certaines femmes ou certains hommes squattent celui d'autres personnes. Quand je dis cela, c'est bien sûr officiellement le logement de quelqu'un mais la plupart du temps, ce dernier est vide et inoccupé d'où le squat. En effet, c'est un phénomène assez récurrent comme me l'a expliqué Julie qui a squatté un appartement dans le centre de Nantes pendant plusieurs mois. Elle me raconte que c'est grâce à une connaissance, qui elle-même était dans un squat, qu'elle

a découvert cet immeuble. Dans ce même bâtiment, d'autres logements étaient aussi squattés. C'est d'ailleurs à cause de ses autres « habitants » que tout le monde s'est fait expulser en plein mois de novembre 2019. À Nantes, il y a eu pas mal de squats de parcs publics constitués notamment de tentes dans lesquelles habitaient des migrants. Jusqu'à il y a peu, il y avait *la Maison du peuple* située juste derrière le théâtre *Graslin*. Un contraste qui se veut saisissant. La place *Graslin*, son célèbre restaurant guindé *La Cigale* et quelques mètres plus au nord, une ancienne école investie par des associations et des dizaines de personnes à la rue. Au total, c'est près de quatre-vingts personnes qui vivaient en ces lieux d'après ce que me disait Jeanne. Elle y a vécu quelque temps, juste après son arrivée à Nantes. Mais c'était une expérience horrible car elle ne supportait pas l'insalubrité des lieux et le trop grand nombre de personnes au vu du peu de place. Cependant, *la Maison du peuple* reste un lieu qui permettait de mettre à l'abri un certain nombre de personnes sans domicile fixe notamment la nuit et qui proposait de nombreuses activités en journée comme j'avais eu l'occasion d'en discuter avec l'un des responsables au détour d'une maraude.

Comme vous avez pu le lire, chacune de ses solutions comporte son lot d'inconvénients et dans toutes ses situations il est souvent très dur de dormir et, surtout, de bien dormir c'est-à-dire paisiblement sans avoir peur de se faire voler ou bien agresser ou encore expulser. Quand elles arrivent à mettre un peu d'argent de côté, certaines personnes se payent de temps en temps quelques nuits dans un hôtel bon marché pour récupérer de cette vie fatigante qu'est la rue. À la suite de son expulsion en plein hiver, Julie et son binôme sont allés quelques nuits à l'hôtel pour se reposer et être au chaud. Gisèle l'a également fait quelques fois mais elle me racontait que c'était assez bruyant et qu'elle avait du mal à dormir. Seulement, cela restait quand même plus sécurisant que dehors. Malheureusement, elle n'a pas les moyens financiers suffisants pour le faire plus souvent. Il existe aussi les hôtels sociaux qui sont très économiques et dans lesquels on peut rester quelques mois. Ils sont accessibles par le biais d'un travailleur social, c'est-à-dire une personne en charge de comprendre, guider et répondre aux besoins des personnes qu'il aide au quotidien. Julie a été quelques mois en hôtel social à Nantes et a

adoré car elle avait sa chambre à elle et la maison avait un jardin donc c'était vraiment un lieu où elle se sentait bien et pouvait se reposer. Seulement, trois mois passent vite et il faut se remettre à chercher un autre logement peu de temps après être arrivé dans celui-ci. Béatrice, elle, me racontait que dans l'hôtel social où elle habitait à Paris, sa chambre était minuscule, pas plus de six mètres carrés avec juste un lit, un lavabo et une armoire. De plus, sa pièce était insalubre avec notamment la présence de cafards assez fréquemment. Les hôtels coûtent ainsi plus d'argent et, pour cause, étant donné qu'ils vous protègent des intempéries, du froid et de toute agression possible, cependant, certains en valent la peine et d'autres non. Là encore, une connaissance fine des établissements permet alors un meilleur usage de son argent. Si toutefois, aucun de ses choix n'est possible pour vous que ce soit une question de volonté ou de moyens, il y a quelques tiers-lieux dans lesquels il est possible de se rendre. Dans des articles ou des émissions, j'ai pu entendre ou lire que plusieurs femmes à la rue se rendaient parfois dans des commissariats ou au service des urgences pour se reposer. Il y en a plusieurs qui dorment ou essaient de dormir à la gare ou dans les bus de nuit quand celle-ci est fermée. On retrouve cela à Paris avec le réseau *Noctilien*. À Nantes, il y avait les bus *Luciole* mais ils se sont arrêtés pendant la crise du COVID donc je n'ai pas pu voir si cette stratégie était aussi celle des femmes sans domicile fixe dans la métropole nantaise. Les autres tiers-lieux que l'on peut retrouver dans les témoignages sont les cages d'escalier des immeubles ou les halls mais pour cela il faut connaître les codes et arriver tard et partir tôt pour ne pas avoir de problème. Il y a aussi les parkings souterrains mais souvent une musique passe pour dissuader les personnes sans-abri de venir s'installer. Ou pire encore, certains sont équipés d'un système d'arrosage à l'entrée comme me l'explique Laure de l'association *Toit à moi*. C'est quelque chose qu'elle a découvert en maraude avec le *Samusocial* de Paris. Les personnes sans domicile fixe qui souhaiteraient s'aventurer seraient alors aspergées d'eau. Et comment faites-vous quand vous êtes trempés à la rue, qu'il est tard et qu'aucun lieu pour se doucher ou changer de vêtements n'est ouvert ? Un système d'une cruauté impensable. Malheureusement, ce n'en est qu'un parmi tant d'autres. Tant d'autres aussi en trop. Tant d'autres qui

ne devraient même pas exister.

Enfin, plusieurs personnes ne se voient dormir dans aucune de ses situations. Alors la nuit, elles marchent encore et encore ou elles se trouvent une occupation jusqu'au petit matin, jusqu'à ce que les premiers lieux ouvrent. Généralement, ce sont des accueils de jour dans lesquels les personnes à la rue se sentent en sécurité et peuvent réellement se reposer. Ce sont souvent des femmes qui font ce choix qui implique une bonne résistance à la fatigue. En effet, ne pas dormir et se reposer en journée est compliqué car, une fois le jour levé c'est une toute autre routine qui s'organise pour la majorité des personnes sans domicile fixe.

Quand je pense à la ville et plus généralement au centre-ville, je me dis que ce n'est jamais une nécessité pour moi de m'y rendre sauf pour aller en cours. En effet, la majeure partie du temps quand on se rend en centre-ville c'est pour faire du shopping ou bien rejoindre des amis au bar ou au café. On pourrait ainsi qualifier de « futile » la ville de l'habitant. Mot dont il suffirait d'enlever la première lettre pour basculer dans la vision de la personne sans domicile fixe. Effectivement, le rapport qu'elle entretient avec l'espace urbain est plus complexe que celui des autres citoyens car il implique une multitude de sens donnés à l'espace dans lequel les usages sont aussi multiples (Marcillat, 2014). De plus, les lieux-ressources que mobilise la personne sans-abri sont la plupart du temps en ville, à des distances faisables à pied les uns des autres. Malheureusement, pour subvenir à tous ses besoins, il faut souvent faire trois à quatre lieux différents qui ne sont pas forcément à proximité ou dans l'ordre qu'il faudrait pour que le trajet soit le plus efficace possible. S'entame alors l'errance, non pas au sens de se déplacer sans but mais plutôt du fait du déplacement continu de cette population précaire. Une errance qui se veut différente la journée par rapport à la nuit. De fait, en journée, les lieux de l'assistance tels que les accueils de jour, les laveries, les bains-douches, les restaurants sociaux sont ouverts et les bénévoles et travailleurs sociaux sont présents pour les personnes dans

le besoin. Mais une fois le soleil couché, qui aide ce qui n'ont nulle part où rentrer ? Personne. Rien n'est ouvert la nuit. La ville revêt alors un aspect différent, les personnes qui y circulent et les activités pratiquées dans l'espace public changent. Donc si vous n'avez pas trouvé de lieux où dormir ce soir, soit parce que le 115 n'a jamais décroché, soit parce qu'il n'y avait pas de place, vous allez devoir vous résoudre à dormir dehors ou à attendre patiemment l'aube. Une situation qui demande, une fois de plus, de connaître la ville un minimum pour éviter les lieux qui pourraient être dangereux. On peut donc voir que la journée se veut assez orchestrée car le temps est imparti par les horaires des lieux-ressources alors que la nuit, il s'agit de trouver l'endroit où s'abriter. Un choix qui dépend de beaucoup de facteurs notamment liés aux dangers que représente la ville la nuit. Se dresse alors une dichotomie appuyée entre la journée où les circulants s'organisent pour répondre à des besoins immédiats, passant d'un lieu à un autre en marchant des kilomètres et des kilomètres entre chaque, et le temps nocturne caractérisé par le manque de choix qui s'offrent à eux en raison de la désertification des rues par les résidents de la ville qui rentrent chez eux.

« Pour eux, c'est vraiment la galère, la survie au jour le jour, l'insécurité, la difficulté à rester propre, à ne pas perdre ses affaires et puis le fait de ne pas pouvoir avoir de projet. Ils le disent, bosser quand on est à la rue ce n'est pas possible. »

Anne-Laure de l'association « Toit à Moi » (mars 2021)

GÉRER UN TEMPS IMPOSÉ PAR D'AUTRES.

« Dans la rue, le temps se dilate, s'étire. Il faut du temps pour survivre. Il faut du temps pour parcourir la ville et trouver un endroit où laver son linge, prendre une douche. Il faut du temps et des kilomètres pour obtenir un repas chaud. »

Mireille Darc dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

Dans la sous-partie précédente, on a vu que les personnes sans domicile fixe avaient beaucoup de choses à faire au cours de la journée et toutes ces choses sont rythmées par des horaires définis par les lieux d'accueil. Des horaires qui sont parfois difficiles à concilier tant il y a de nombreux lieux où se rendre dans la même journée. Dans la troisième et dernière partie de ce chapitre, on cherchera à comprendre comment les personnes à la rue composent avec des références temporelles normalisées tout en luttant pour leur propre survie.

À la rue, les tâches à accomplir en une journée et les lieux où se rendre sont nombreux. Tout cela pour faire des choses qui nous prennent, nous résidents de la ville, seulement une heure ou deux par jour. Des besoins essentiels auxquels il faut répondre chaque jour. Le fait d'avoir ce temps de l'urgence qui mange toutes les journées des personnes à la rue a pour conséquence qu'elles ne peuvent se projeter vers le futur.

En effet, comme j'ai pu l'entendre dans plusieurs entretiens et témoignages, travailler à la rue ce n'est pas facile. Suivant vos horaires de travail, votre temps accordé aux besoins primaires se retrouve raccourci et vous devez faire avec. Certaines personnes n'y arrivent pas car c'est vraiment contraignant. Par exemple, si on commence à travailler tôt le matin et qu'on ne dort pas dans un centre d'hébergement d'urgence, les bains-douches n'ouvrent qu'à 8 heures et demie le matin et si vous voulez y aller la veille, c'est avant 15 heures. Donc c'est toute une organisation qui s'ajoute quand on veut avoir un travail à la rue, qui plus est si on dort dehors. Une organisation que peu de personnes comprennent et qui pensent que les gens qu'on croise dehors n'ont pas la volonté de travailler. C'est complètement faux et il suffirait de passer une journée dans leurs vies pour s'en rendre compte. Car bien avant d'avoir un travail, il y a aussi la question des rendez-vous, des entretiens d'embauches, des périodes d'essai. Des moments qui posent parfois des soucis d'ordre logistique comme on peut le voir dans le film *Les Invisibles* de Louis-Julien Petit. Effectivement, Audrey, une assistante sociale incarnée par l'actrice Audrey Lamy, découvre que l'une des femmes se rendant à l'accueil de jour, Chantal, sait bricoler. Elle tente alors de jouer de ses connaissances pour lui obtenir un travail, même de manière occasionnelle, mais en vain. Finalement, elle lui prend un rendez-vous avec une agence

d'intérim pour la forcer à continuer dans cette voie. Chantal s'y rend avec tous les sacs qu'elle transporte quotidiennement et une autre femme de l'accueil les lui garde le temps de son rendez-vous. Comme on peut le comprendre, tout le processus de recherche d'emploi nécessite des efforts supplémentaires car il s'agit de ne pas apparaître comme étant à la rue pour augmenter ses chances de réussite. Il faut donc trouver un endroit ou quelqu'un qui puisse garder nos sacs, quelques vêtements propres et pas trop usés et être soi-même propre. À la rue, c'est quelque chose d'assez récurrent, une tâche semble facile sur le papier mais elle entraîne une panoplie d'autres actions qui s'amoncellent et font que la cadence est parfois difficile à tenir. Sans parler de la fatigue, déjà présente quand on vit sans domicile fixe, elle est décuplée quand on a un travail à la rue comme me l'explique Béatrice lors de notre entretien.

Mais quand on ne gagne pas d'argent grâce à un travail, il faut se résoudre à faire la manche. La manche c'est aussi toute une organisation car il s'agit de trouver des lieux stratégiques c'est-à-dire des endroits qui permettront une rentrée d'argent qui vaille la peine de perdre quelques heures dans sa journée. Oui, faire la manche cela prend du temps, c'est difficile car on a le sentiment de se rabaisser. Mais faire la manche dépend aussi beaucoup des horaires des magasins. En effet, on voit souvent des personnes faire la manche devant des supérettes en ville car c'est plus facile d'obtenir un peu de monnaie ou de la nourriture. Cette pratique a donc une plage horaire assez définie, malgré elle, car une fois que les magasins sont fermés il n'y a plus de flux entrant et sortant qui peuvent apporter un peu d'argent. C'est ce que nous avait dit une femme lors d'une maraude, qu'il fallait qu'elle se dépêche si elle voulait faire la manche avant la nuit. Je ne l'ai jamais observé mais j'imagine que le matin il ne faut pas se réveiller tard si l'on veut occuper la place

devant la sortie du magasin avant que quelqu'un d'autre la prenne.

Quand les personnes à la rue ne font pas la manche, elles doivent répondre à leurs besoins vitaux et pour les satisfaire elles doivent se rendre dans des lieux qui, eux aussi, ont des horaires définis. Comme je le disais plus haut, aucun lieu d'accueil ou association n'est ouvert la nuit et en journée, généralement, ils ferment assez tôt dans l'après-midi comme pour les bains-douches publics, les lieux administratifs et d'autres. Donc finalement, elles n'ont même pas une journée entière pour tout faire mais elles ne disposent seulement que d'une plage restreinte de plus ou moins huit, neuf heures. Les maraudes, quant à elles passent à des heures précises en des lieux donnés et ne sont présentes que pour une durée très limitée. En plus de cela, certains lieux-ressources ferment certains jours. C'est le cas de l'accueil de jour dans lequel je me suis rendue plusieurs fois. En effet, il n'ouvre ni le mercredi, ni le week-end. De ce fait, les personnes que j'ai rencontrées là-bas devaient s'organiser autrement ces jours-là que ce soit pour se doucher ou déjeuner. D'ailleurs, là encore, si dans la sous-partie précédente, nous avons pu observer une dichotomie marquée entre le jour et la nuit, nous pourrions faire également la même observation entre les jours de la semaine et le week-end et notamment le dimanche.

À une échelle encore plus grande, les contraintes du découpage horaire et organisationnel des institutions si elles sont moindres l'hiver, du fait d'un réseau de prise en charge plus étoffé, se font très clairement sentir avant et après cette période (Marcillat, 2014). En effet, tout le monde connaît la fameuse trêve hivernale qui consiste à promettre à toute personne occupant un logement de rester dans celui-ci pendant la période de l'hiver même s'il y a des problèmes d'impayés de loyer. Comme c'est une saison où tout le monde est bien au chaud chez

soi et que rien de vraiment important ne se passe, on parle beaucoup des personnes sans domicile fixe qui souffrent du froid saisonnier. Des personnes qui dorment dehors malgré un climat parfois cruel entraînant le décès de beaucoup de personnes chaque hiver. Depuis le début de l'année 2021, 306 personnes ont disparu dont 154 du 1^{er} janvier au 31 mars d'après le collectif *Les Morts de La Rue*, des nombres sûrement en deçà de la réalité mais assez importants pour provoquer une réaction sur la réelle nécessité de faire bouger les choses. En été, les résidents de la ville sortent plus souvent dehors et sur des plages horaires plus longues. La ville prend alors une autre figure pour les personnes en situation de rue. Des arrêtés mendicité, des lois relatives à la consommation d'alcool et l'occupation abusive dans l'espace public font leurs arrivées. S'ajoutent à cela, les congés pris par certaines associations comme j'ai pu le découvrir lors d'une balade photographique en août 2021 à Nantes avec *Brin de caouette*, association fermée du 13 juillet au 24 août soit presque les deux mois d'été. Il semblerait que la *Maison d'Accueil de Jour* (MAJ) propose ce service d'échange et de petit-déjeuner partagé pendant cette période à la place. Ainsi, les personnes sans-abri sont contraintes par des ressources de plus en plus limitées en même temps qu'elles sont rejetées encore plus fortement de l'espace public (Marcillat, 2014).

Un autre secteur du sans-abrisme avec des horaires à respecter est le logement d'urgence, les CHU mais également le 115, à appeler au préalable. En effet, réussir à joindre ce numéro est une véritable épreuve. Il semblerait, d'après les films et les témoignages, que, dans la plupart des cas, il faille appeler le soir seulement pour le soir même. Cela signifie donc que vous passez toute la journée en ne sachant pas si vous aurez un endroit où dormir une fois le soleil couché. Et si vous êtes dans les chanceux dont

50 l'appel a abouti, il n'est pas sûr qu'il reste une place. Dans le mémoire d'Audrey Marcillat *Femmes sans-abri à Paris*, on apprend que les places arrivent au fur et à mesure de la journée. Chaque centre appelle le 115 à une certaine heure, qui peut fluctuer parfois, chaque jour pour annoncer les places libres pour le soir. Donc suivant la personne est un homme, une femme, si elle a un chien, si elle est âgée, l'heure à laquelle elle peut appeler le 115 change. Certains, qui connaissent le système à force d'appeler sans cesse, développent des stratégies pour multiplier leurs chances d'obtenir une place. Il s'agit, par exemple, d'appeler avec deux téléphones différents pour espérer avoir quelqu'un ou bien appeler un peu avant l'arrivée des places et maintenir la conversation jusqu'à leurs disponibilités. Malheureusement, même si la personne arrive à avoir quelqu'un et que cette personne lui dit qu'il y a une place de libre pour elle, elle n'a pas le choix de l'endroit. On peut lui proposer un foyer qu'elle n'aime pas soit parce qu'il est mal fréquenté, soit parce qu'il est loin du centre-ville ou encore parce que les conditions d'accueil sont strictes. Seulement, si elle refuse cette place, on lui en tiendra rigueur par la suite et elle aura sûrement moins de chance d'avoir une place pendant un moment à cause de ce refus. Si, par exemple, le foyer est loin, en appelant à Nantes il est possible d'avoir une place à Saint-Nazaire, elle doit se débrouiller pour s'y rendre et donc cela fait que toute une partie de sa journée est mangée par ce trajet.

Au sein même des structures d'accueil d'urgence, les horaires à respecter sont parfois strictes. Là aussi, il faut marquer une distinction entre les différents centres. Certains ressemblent plus à des hôtels dans leur mode de fonctionnement c'est-à-dire que chaque personne a une carte qui sert de clé et qui permet d'aller et venir en toute indépendance. Dans quelques foyers, les personnes

peuvent y rester la journée ce qui est assez rare car, généralement, il faut partir vers huit, neuf heures le matin et revenir à dix-huit heures comme me l'a expliqué Maxime de l'association *La Cloche*. Ce genre de centre semble plus courant d'après les témoignages entendus. En effet, nombreux d'entre eux mettent en avant le décalage entre la rigueur du cadre des centres d'hébergement et la vie à la rue qui se veut assez « libre ». Ces foyers exigent que les personnes arrivent à une heure précise le soir et sans un gramme d'alcool dans le sang sous peine de se voir refuser l'entrée. Un horaire qui est parfois trop tôt pour aller chercher un repas chaud si votre foyer ne sert pas le dîner. Il faut alors se débrouiller pour trouver quelque chose avant. Le matin, il faut être parti aussi avant une certaine heure car vous ne pouvez pas rester dans la structure pendant la journée. Et s'il y a un non-respect des conditions, par exemple, en découchant une ou deux nuits alors le droit à une place est remis en cause pendant un certain temps. Une règle stricte mais difficile à critiquer car quand on arrive à avoir une place en hébergement pour la nuit, c'est qu'on fait partie des « chanceux ». Et si on ne respecte pas les règles, c'est qu'on ne s'en rend pas compte et donc qu'on prend la place de quelqu'un qui en aurait peut-être davantage profité.

Comme on vient de le voir précédemment, en plus d'avoir une journée bien remplie, les personnes sans domicile fixe dépendent beaucoup des horaires des lieux-ressources pour répondre à leurs besoins immédiats et de courts termes, des magasins pour faire la manche, des institutions pour tout le côté administratif, des maraudes pour les distributions de repas et de vêtements et enfin les centres d'hébergement d'urgence pour la nuit.

Donc il faut faire avec ces contraintes tout en sachant que chaque chose prend plus de temps à la rue. Sans cesse devant se déplacer entre les différentes structures d'accueil, la personne sans-

abri doit, parfois, en plus, attendre une fois arrivée sur place notamment pour les bains-douches publics. Mais c'est aussi le cas dans les foyers comme me le disait Jeanne car s'il y a déjà des personnes dans les douches et les toilettes alors il faut attendre qu'elles terminent. Sinon, beaucoup attendent les camions des maraudes pour être sûrs d'avoir un repas. Mais quand il fait froid dehors ou qu'il pleut, cela devient une véritable contrainte.

Pour ceux qui dorment à la rue, que ce soit dans des tiers-lieux comme des halls d'immeuble ou des abris de fortune comme une voiture, il y a aussi des horaires implicites à respecter. Quand j'ai rencontré Gisèle, avec qui je me suis entretenue, elle vivait dans sa voiture depuis plusieurs mois, elle la garait sur les parkings des supermarchés. Elle en changeait tous les soirs pour ne pas se faire repérer. Et en plus de cela, le matin elle faisait en sorte de partir assez tôt, avant que la clientèle et les employés arrivent, et le soir elle arrivait tard pour les mêmes raisons, ne pas qu'on la voit. On observe la même chose pour les personnes qui dorment dans les halls d'immeuble ou parkings souterrains. En effet, pour éviter d'être aperçues et que quelqu'un appelle la police, les personnes font en sorte de venir tard le soir et repartir tôt le matin. Une technique qui peut leur permettre de dormir au même endroit plusieurs soirs de suite c'est-à-dire tant qu'elles ne se font pas repérer. Cela permet d'avoir un endroit à l'abri où dormir mais cela a pour conséquence de ne pas avoir beaucoup de temps pour dormir.

À la rue, le temps de l'urgence, dans lequel on retrouve toutes les activités liées à la survie, prend quasiment l'intégralité des journées des personnes sans domicile fixe. Ainsi, comme on peut le lire dans le mémoire intitulé *Femmes sans-abri à Paris*, ce mode de fonctionnement induit « un surinvestissement dans le présent et le quotidien au jour le jour » qui a pour conséquence un « rétrécissement des horizons temporels ». En plus de ce rapport au présent plus que conséquent, les personnes à la rue doivent souvent faire part de leur passé que ce soit avec les travailleurs sociaux, les associations, les institutions, le 115... J'ai même participé à cela en demandant aux femmes avec qui je me suis entretenue de me raconter leurs vies. Sûrement dans le but de savoir comment ces personnes en sont arrivées là, poser ces questions peut être plus que lassant à la longue pour elles.

Le fait de devoir toujours faire part de son passé et de répéter tous les jours les mêmes activités, fréquenter les mêmes lieux, la part que prend le temps prospectif est minime. Ce temps où l'on songe à l'avenir est important car c'est ce qui peut permettre de s'en sortir. En effet, il faut avoir des projets pour savoir où l'on va. Malheureusement, les personnes à la rue n'ont souvent pas le temps de penser à cela ou pas la force. Se projeter dans l'avenir n'est pas chose facile quand l'ancrage dans des enjeux quotidiens de survie est si fort et que les conditions matérielles y sont défavorables (Marcillat, 2014). On peut donc penser que c'est facile de sortir de la rue mais quand on passe son temps à lutter pour sa survie, quand a-t-on le temps de se poser et réfléchir à sa vie ? À ce qu'on veut faire ? À comment on va s'en sortir ? Je me souviens de cette scène déchirante dans le documentaire réalisé par Claire Lajeunie où cette dernière demande à Barbara « C'est quoi l'avenir alors... ». Elle a à peine le temps de finir sa phrase que Barbara fond en larmes. Elle lui répond, après quelques secondes, qu'elle veut tracer sa route, trouver l'équilibre de vie qui lui convient, « peu importe le mode de vie qu'on choisit, le tout c'est d'y arriver comme il faut, de le faire correctement. » Il est assez évident de voir à quel point le sujet évoqué est bouleversant car il est à la fois nécessaire mais paraît inatteignable, comme dans un futur trop lointain.

Le temps est un élément difficile à gérer à la rue car il est le point central de l'organisation mais ne dépend pas de la personne elle-même. Un des postulats majeurs formulés dans la thèse de la désocialisation, mise en avant notamment dans le livre *Les Naufragés* de Patrick Declerck, est celui de la dissolution des repères temporels, la vie à la rue induisant une rupture vis-à-vis des découpages chronologiques de la temporalité (Marcillat, 2014). On pourrait donc penser que les personnes à la rue sont en totale désynchronisation vis-à-vis des autres habitants de la ville. Pourtant, comme on l'a vu précédemment, elles doivent obéir à des impératifs temporels dans le but de mener à bien leur « carrière de survie », peut-on alors parler de rupture avec l'espace-temps auquel on est habitués ? Je pense qu'on ne peut pas parler de décalage temporel à l'échelle d'une journée car avec les contraintes d'horaires imposés par les associations et les institutions ainsi que la course du soleil, les personnes à la rue ne

doivent pas avoir de difficulté à se repérer au cours de la journée. En plus, à aujourd'hui, la majorité des personnes sans domicile fixe possèdent un téléphone portable donc il est plus facile pour elles de suivre le temps qui passe. En revanche, j'imagine que la difficulté à se repérer dans le temps se voit davantage à l'échelle de la semaine ou du mois voire de l'année. Même si comme pour l'heure, on peut se servir de son téléphone pour regarder la date, le fait que les journées se ressemblent, car elles suivent à peu près la même logique, peut induire en erreur les personnes à la rue.

Des journées rythmées par les horaires d'ouverture des différents lieux d'accueil, institutions et services. Ce sont des contraintes à prendre en compte quand on veut réussir à faire le maximum de choses pendant la journée. Les contraintes mises en place par les institutions semblent être explicables à la fois par un décalage avec la réalité de l'expérience quotidienne des personnes sans domicile fixe, mais aussi par une volonté de l'institution de forcer les individus à entrer dans un cadre spatialement et temporellement défini avec l'idée de leur (ré) apprendre à gérer leur temps dans un espace donné (Marcillat, 2014). En effet, avoir des horaires à respecter permet sûrement aux personnes à la rue de se repérer dans la journée et à ne pas perdre pied avec le monde habitant auxquels les autres résidents de la ville appartiennent. Mais est-ce plus une aide qu'une contrainte pour eux ? Je ne sais pas. En plus des horaires vraiment définis, il y a ceux qui sont suggérés, que les personnes sans-abri s'imposent parfois à elles-mêmes. C'est le cas quand elles dorment, par exemple, dans un endroit qui n'est pas prévu à cet effet. Elles ne veulent pas être repérées alors elles doivent éviter de croiser quelqu'un, par

conséquent, elles n'y vont que très tard le soir et font en sorte de se réveiller et de partir tôt le matin. Sous une apparente liberté amplifiée par le stéréotype de marginal accroché sans cesse aux personnes sans domicile fixe, leurs vies sont cadrées par des heures dont elles ne décident aucunement. En plus de cet ancrage très fort dans le présent, notamment dû aux activités de survie qui se répètent chaque jour, les personnes à la rue doivent aussi raconter très souvent leurs passés et, notamment, comment elles sont arrivées à la rue. De fait, on a une forte mobilisation du passé qui parfois peut être un frein dans l'optique d'aller de l'avant. Une chose que les personnes sans-abri ont du mal à faire car elles manquent, tout simplement, de temps. Cela peut paraître paradoxal car la majorité ne travaille pas mais, effectivement, les journées sont bien remplies malgré tout. Il est donc difficile de trouver du temps pour ses activités qui visent à « s'en sortir », sujet sur lequel on reviendra vers la fin du mémoire.

« Tout prend beaucoup plus de temps, en fait. Pour aller à ta douche, faut se déplacer, attendre. [...] Tout fonctionne un peu comme au ralenti alors que ce n'est pas le cas. Les journées peuvent passer très vite comme très très lentement aussi. Tu accumules beaucoup de fatigue et d'énergie négative. »

Julie (juillet 2021)

Perte importante d'argent, licenciement, rupture sentimentale ou familiale, perte d'un être cher et c'est votre vie qui bascule. Il est très facile de perdre pied mais beaucoup plus compliqué de s'en rendre compte à temps pour éviter de sortir du système, de se retrouver en marge de la société en quelque sorte. Manque de ressources financières, sociales ou encore personnelles, des appuis primordiaux dans la vie, et vous vous retrouvez dehors. Chamboulement drastique, c'est alors une nouvelle vie qui commence.

Les journées qui passent à une vitesse folle. Pas le temps de s'arrêter. Se rendre aux bains-douches, attendre son tour. Il arrive. Enfin, pouvoir s'accorder ce moment rien qu'à soi. Le temps imparti est terminé. Il faut repartir. Trouver où manger. S'y rendre. Déjeuner. Aller faire la manche afin de se faire un peu d'argent pour le dîner. Appeler le 115 pour avoir une place le soir. Attendre. Attendre. Attendre. Quelqu'un décroche mais annonce qu'il n'y a pas de place. Réfléchir au lieu où l'on va dormir. Tous les jours, la même rengaine. Des besoins à satisfaire qui demandent du temps, de l'énergie. Toutes ces choses auxquelles on ne pense pas car on le fait machinalement. On a juste à se demander ce qu'on va manger, quand est-ce que c'est plus judicieux de prendre sa douche aujourd'hui. Mais pour les personnes à la rue, la question est différente car il s'agit de savoir où elles vont manger et non pas quoi, si elles auront le temps de se doucher aujourd'hui. Tout cela nous paraît acquis mais se poser ces questions s'apparente presque à un luxe si on y réfléchit plus en profondeur.

Gérer son temps devient alors primordial car il ne suffit pas de se rendre dans sa cuisine pour aller cuire des pâtes et le repas est prêt. Toute activité nécessite de se déplacer. Une chose qui peut aider à la rue est de bien connaître les endroits et leurs horaires. Ainsi, vous pouvez vous rendre dans des lieux qui proposent plusieurs services. C'est notamment le cas de l'accueil de jour dans lequel je me suis rendue. Les femmes pouvaient venir à partir de dix heures le matin, laver et sécher leur linge, boire un café ou un thé et manger une viennoiserie, prendre une douche, déjeuner

et devaient repartir avant quatorze heures. Donc en quatre heures, elles peuvent faire trois choses importantes au quotidien. Elles peuvent même se reposer dans une salle adjacente, même si je doute que ce soit assez calme pour s'endormir.

Quand vous perdez votre logement, il faut alors partir à l'exploration de cette ville cachée dont je vous parle. En effet, il est nécessaire de connaître les lieux-ressources qui vous seront très utiles dans votre survie du quotidien. Sans ces lieux, il serait plus que compliqué, je dirais même presque impossible, pour les personnes sans domicile fixe de s'en sortir. En plus de cette première connaissance des lieux dans lesquels ces personnes peuvent se rendre, elles développent un nouveau savoir de ces espaces à travers leurs multiples expériences. S'opèrent ainsi une hiérarchisation et une compréhension précise de chaque endroit et de la manière dont ils fonctionnent. C'est de cette manière que les personnes à la rue se repèrent et savent, au fil du temps, où se rendre. Il n'y a pas de secret pour avoir une vie facilitée à la rue, il faut chercher, expérimenter, rencontrer. Cela ne s'applique pas qu'aux lieux de l'assistance mais également à chaque espace urbain car la majeure partie du temps, les personnes sans-abri le passe à l'extérieur que ce soit pour marcher, faire la manche ou même parfois dormir. Si en journée, cela ne semble pas être quelque chose de très pénible hormis quand le temps n'est pas clément, la nuit c'est une tout autre dimension.

Une fois que le crépuscule s'invite dans la journée, chaque habitant de la ville rentre chez soi. Ne reste alors que les personnes à qui il manque justement un « chez-soi ». La nuit semble être un monde hostile, cela l'est déjà pour beaucoup parmi nous, je pense, alors imaginez si vous deviez passer la nuit dehors. Les personnes qui n'ont pas le choix doivent se débrouiller pour trouver des endroits dans lesquels elles ne seront pas trop exposées aux dangers multiples que représente la ville. Un des sombres côtés que nous découvrirons dans la partie suivante.



ESPACE AGNÈS VARDÀ, AOÛT 2021



UN BRIN DE CAUSETTE, AOÛT 2021

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Vivre dehors,
les sombres côtés de la ville

Dans l'une de ses chansons, Grand Corps Malade compare le crépuscule à un basculement vers le « côté obscur de la Terre ». Si on peut l'entendre comme une simple question de luminosité, la réalité pourrait aussi revêtir cet aspect. En effet, nombreuses sont les chansons dépeignant des rencontres romantiques la nuit mais si je vous parle de rencontres nocturnes je ne pense pas que ce soit la première chose qui vous vienne à l'esprit. À aujourd'hui, le sentiment de peur et d'insécurité est très présent parmi les habitants de la ville et notamment les femmes.

Évidemment, on pense en priorité au temps de la nuit qui est, certes, plus sujet aux agressions en raison du manque d'éclairage ainsi que du peu de personnes présentes dehors à ces heures-là. Malheureusement, la violence est partout et à n'importe quel moment de la journée pour les personnes en situation de rue. Même si les agressions physiques et les viols semblent se dérouler une fois le soleil couché, les agressions verbales, la stigmatisation, les insultes, le dénigrement, n'ont pas d'heure et les personnes sans domicile fixe doivent le supporter toute la journée.

Cela a évidemment des conséquences sur le mental qui a parfois du mal à tenir. Imaginez-vous sans cesse jugé, critiqué que ce soit par de simples regards ou, pire, par des mots blessants qui résonnent dans votre tête tous les jours. L'impression d'être rejeté non pas pour la personne qu'on est mais simplement parce que notre présence reflète un pan de la société qui n'est pas suffisamment pris en compte et qu'on essaie encore d'ignorer. Le sentiment de ne pas être apprécié à sa juste

valeur à cause d'amalgames et de stéréotypes qui rangent toutes les personnes sans-abri dans la même case. Dans ce deuxième chapitre, nous tenterons donc de répondre à la question suivante : pourquoi est-il nécessaire pour les femmes à la rue de se protéger de cette ville qui fait du mal ?

Nous nous intéresserons tout d'abord au rapport au corps qui est un aspect non négligeable de la vie à la rue car c'est la dernière frontière entre la personne et le monde extérieur. Nous verrons en quoi le fait de ne pas avoir de « chez-soi » a pour conséquence la dégradation et l'usure du corps, que ce soit physiquement ou mentalement. Par la suite, nous nous pencherons sur les relations que les personnes en situation de rue entretiennent avec leurs pairs, les autres habitants de la ville et les institutions. Des rapports qui sont pour beaucoup conflictuels avec des niveaux de violences plus ou moins élevés. Enfin, la dernière partie sera une réponse à la deuxième en abordant les stratégies mises en place par les femmes sans-abri pour essayer de se mettre hors de danger dans cette ville parfois hostile.

UN PHYSIQUE ET UN ESPRIT QUI SE DÉGRADENT.

« On ne meurt pas de faim à Paris ni dans les grandes villes. Mais on meurt quand même. De folie, de violence ou de manque de soin. »

Mireille Darc dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

Vivre constamment dehors dans des conditions matérielles et sociales précaires amène, comme nous avons pu le voir précédemment, à se déplacer souvent, dormir parfois à même le sol ou ne pas dormir ou encore se nourrir de ce qu'on peut. Toutes ces choses ont des conséquences sur le corps et l'esprit que ce soit de la fatigue, du stress, des maladies, des douleurs ou bien encore un mal-être. Dans cette première sous-partie, nous verrons donc en quoi l'absence de « chez-soi » entraîne indéniablement une usure du corps dans son ensemble, dernière frontière entre la personne et le monde extérieur.

Le corps, la peau, dernière frontière entre nous et les autres. Entre notre sphère privée réduite au minimum et l'espace public. Tout ce qu'il reste aux personnes sans domicile fixe. Le corps comme un « chez-soi », le seul qui existe quand on n'a plus de logement. Un physique qui est mis à rude épreuve par la vie dans la rue. En effet, la constante présence à l'extérieur entraîne indéniablement une usure précoce de l'enveloppe corporelle avec, par exemple, une plus grande exposition aux maladies et des douleurs qui se soignent plus difficilement.

La majorité des personnes sorties de la rue racontent que depuis qu'elles ont un logement, elles se refont une santé. Une santé qui a eu la vie dure à la rue. Effectivement, en étant constamment dehors, on est plus vulnérable face aux maladies mais, en plus de cela, la vie à la rue en elle-même est éprouvante pour le corps. En premier lieu, ce dernier peut subir des changements importants. La maigreur ou la grosseur par exemple peuvent être poussées à l'extrême en réaction à des privations récurrentes (Marcellat, 2014). D'autre part, le fait de dormir par terre entraîne incontestablement des maux de dos qui peuvent compliquer le quotidien des personnes sans domicile fixe. Mais les extrémités restent les parties les plus fragiles car elles sont très exposées et se détériorent notamment à cause du froid, des frottements, conséquences directes de la vie à la rue. Au final, quand les personnes sans domicile se déplacent, elles usent leurs corps. Lorsqu'elles dorment, elles se créent des douleurs qui peuvent être tellement intenses qu'elles les freinent dans leur mobilité. Il faut dormir pour pouvoir supporter chaque journée passée dehors mais mal dormir les contraint dans leurs déplacements. Déplacements cruciaux pour survivre à la rue mais déplacements qui forcent sur le corps parfois. Un cercle infernal se crée illustrant « l'idée d'un corps usé avant l'âge en raison des conditions d'existence très précaires et difficiles » (Marcellat, 2014).

En dehors de l'usure du corps physiquement parlant, il y a aussi la fatigue qui joue un rôle très important dans la santé en général des personnes sans-abri. On peut notamment le voir dans l'émission *Femmes SDF, Elles ont réussi à s'en sortir* avec le témoignage d'Anaïs qui fait part de son expérience de la rue. Elle raconte que, la nuit, elle et son compagnon devaient se réveiller souvent pour marcher et se réchauffer. En résultent deux personnes fatiguées,

affaiblies. Une situation qui complique drastiquement la survie. De plus, le fait d'être faible augmente la probabilité d'attraper une maladie chronique, virale ou des parasites car les défenses immunitaires ne sont plus aussi efficaces. Le problème à la rue c'est que chaque petite chose qui pourrait se soigner rapidement prend des proportions plus importantes. En effet, vivant dehors dans des conditions d'hygiène plus qu'imparfaites, les blessures s'infectent vite. La solution est de récupérer des produits auprès des associations ou bien de se rendre dans des lieux délivrant des soins pour les personnes sans domicile fixe.

Dans ces lieux, les personnes demandent généralement des soins concernant les pieds et les dents. Elles peuvent également venir pour obtenir des pansements, de quoi désinfecter les plaies, soulager les douleurs. En somme, les soins pratiqués sont fortement liés à la pratique de la marche. Effectivement, le plus important pour les personnes à la rue c'est de se rendre chaque jour dans ces lieux qui leur permettent de survivre. Alors dès que quelque chose entrave cette routine, il faut s'en débarrasser. Les maladies plus graves qui ne se font pas ressentir peuvent attendre jusqu'à ce qu'il soit impératif de s'en occuper soit parce que leur vie en dépend, soit parce qu'elles deviennent vraiment gênantes au quotidien. Cette apparente irrationalité des demandes de soins montre comment se hiérarchisent les pathologies eu égard aux contraintes du quotidien : des pieds douloureux sont un handicap d'une actualité tangible alors qu'un cancer parvient à se faire oublier, du moins pendant un temps (Jouve, Pichon, 2015). En plus de cela, se soigner prend du temps, du temps que les personnes en situation de rue n'ont pas alors tant qu'il ne s'agit pas d'une urgence, elles mettent en attente. S'ajoute à cela leur réticence pour se rendre chez des professionnels de santé. En effet, la plupart du temps, elles se sentent comme « indésirables », offensées, méprisées. Elles ne s'estiment pas la bienvenue et donc désertent les services de droit commun. En somme, l'accès aux soins n'est pas facile pour plusieurs raisons. En premier lieu, les moyens financiers qui contraignent les personnes sans domicile fixe à reculer le plus tard toute intervention coûteuse comme, par exemple, ce qui est lié à l'ophtalmologie. En deuxième lieu, la temporalité qui, comme on l'a vu précédemment, est un facteur déterminant dans la prise de décision des personnes à la rue.

Enfin, en troisième lieu, les réticences des soignants à s'occuper de personnes qui n'ont pas une hygiène irréprochable et pour cause, leurs conditions de vie ne le permettent pas.

Complicé donc de prendre soin de son corps et de le protéger des maladies, des blessures et des douleurs. Malheureusement, il y a aussi des normes, des attentes envers les personnes à la rue concernant leurs corps et davantage encore envers les femmes. Depuis le plus jeune âge, nous sommes formatées au fait qu'une femme doit être féminine et cela paraît logique. Cela s'applique aux femmes en général et donc même aux femmes à la rue. Il est déjà difficile de prendre soin de soi juste pour être propre mais il faudrait en plus se complaire à la coquetterie. Un luxe que la majorité ne peut se permettre même si elles le voulaient. C'est peut-être du fait de cette éducation très normée par les stéréotypes de genre que les femmes préservent davantage leurs corps et en prennent plus soin comparées aux hommes comme on peut le lire dans le mémoire *Femmes sans-abri à Paris*. De plus, au fur et à mesure qu'elles avancent en âge, elles sont incitées, dans le but de pouvoir donner la vie, à avoir un corps sain c'est-à-dire être en bonne santé, avec un équilibre alimentaire, une absence de comportements à risque et une corpulence moyenne. Malencontreusement, toutes ces normes sont très dures à suivre quand on vit à la rue. En effet, par exemple, manger de manière équilibrée est quasiment impossible à partir du moment où l'on ne peut pas choisir ce que l'on mange. Cependant, la maternité représentant un attribut social fort de la féminité (Marcillat, 2014), la pression envers les femmes sans-abri est exacerbée.

Si la vie à la rue abîme les corps dans leur aspect purement physique, elle laisse aussi des séquelles à vie dans l'esprit. Un mental qui est déjà mis à rude épreuve par les conditions de vie ou plutôt de survie auxquelles les personnes sans-abri font face.

En effet, comme me le disait Béatrice lors de notre entretien : « la rue fragilise mentalement. » Un discours que j'ai pu retrouver auprès de Julie qui m'expliquait que « les journées peuvent passer très vite comme très lentement. Tout peut être usant,

fatigant nerveusement. » De fait, la vie de personne sans domicile fixe est très anxiogène car il s'agit de vivre au jour le jour sans avoir d'objectifs à long terme. Il faut sans cesse penser au temps qui passe, à organiser sa journée, trouver un hébergement pour le soir et toute cette activité cérébrale entraîne forcément du stress. De plus, le fait que les centres d'hébergement d'urgence n'offrent un lit que pour quelques nuits, il faut sans cesse chercher un autre endroit et cela peut s'avérer angoissant si on craint fortement le fait de dormir dehors. Lors de notre entrevue, Jeanne m'expliquait que depuis qu'elle est à la rue elle a des problèmes d'hypertension qui sont liés directement aux conditions de vie anxiogènes. Contrairement à d'autres, elle ne refuse pas d'aller chez le médecin mais tout ce que ce dernier trouve à lui dire c'est de bien dormir et de manger sainement. On peut clairement voir une méconnaissance du quotidien des personnes à la rue de la part de ce professionnel de santé. En effet, comme on a pu le voir jusqu'ici, avoir un sommeil réparateur et un bon équilibre alimentaire sont deux choses très compliquées car elles ne dépendent presque jamais des personnes elles-mêmes. Elles doivent s'accommoder des repas qu'on leur sert et si elles sont dans un hébergement avec un voisin de chambre bruyant, elles n'ont pas le choix que de faire avec. Si elles sont dehors la nuit alors, sauf si elles sont accompagnées, elles ne dormiront jamais sur leurs deux oreilles. C'est aussi cela qui cause beaucoup de fatigue notamment nerveusement car il faut sans cesse être sur le qui-vive. On peut le voir en suivant Myriam dans le documentaire *Femmes invisibles, Survivre à la rue* qui nous explique qu'elle est irritable à cause du stress, du fait de naviguer toute la nuit cherchant un endroit au chaud sans jamais en trouver un. Toute cette anxiété, ajoutée à la fatigue mentale et physique et une alimentation loin d'être équilibrée, a évidemment des conséquences sur le

fonctionnement du corps comme, par exemple, des dérèglements hormonaux, la perte de cheveux ou de dents ou bien encore des variations importantes de corpulence.

Un psychisme bouleversé peut entraîner des troubles plus profonds. Beaucoup de personnes en situation de rue souffrent de problèmes psychologiques qui soit étaient présents avant et se sont aggravés à la rue ou bien qui se sont développés en étant sans domicile fixe. Il est assez facile de penser qu'au bout d'un certain moment passé dehors, la rue abîme fortement et sur le long terme. En plus de ces troubles s'apparentant plus à des maladies mentales, il y a des comportements dépressifs dus à un mal-être fort que ressentent certaines personnes en situation de rue. Effectivement, vivre à la rue c'est en quelque sorte se battre chaque jour, lutter pour sa survie. Ces conditions d'existence sont toutes sauf ordinaires engendrant beaucoup de stress, de fatigue, de tristesse et de dépréciation de sa propre personne. Ce mal-être, en partie dû au fait d'être dans la quasi-impossibilité de construire un avenir, peut conduire certaines personnes à commettre l'irréparable. Je n'ai pas entendu de pareille histoire lors de mes entretiens, peut-être par pudeur mais c'est un discours récurrent dans les témoignages que j'ai pu écouter et visionner dans les émissions télévisées. Ce manque de prise en considération de la part des politiques locales et nationales et, à une échelle plus réduite, de la part des passants, conforte certains dans l'idée qu'ils ne font pas ou plus partie de la société et donc qu'ils n'existent pas ou plus. Alors s'ils n'existent pas aux yeux des autres que font-ils encore là assis dans la rue ? Malheureusement, beaucoup ont pensé cela jusqu'à la tentative de suicide : « Ça fait un an que je n'ai plus de soleil dans ma vie. Je peux vous dire que j'ai vu les rails de la gare du Nord de très près un jour. C'est un homme en gilet orange qui

m'a tirée par le bras et qui m'a dit : faites pas ça ma petite dame. Alors je me bats, je me bats tous les jours. » (Nathalie dans le documentaire *Les femmes dans la précarité*). Si on peut entendre ce genre de paroles, alors on peut imaginer que certains sont passés à l'acte de manière définitive et ne sont plus là aujourd'hui pour le raconter.

Peuvent s'ajouter à ces problèmes de santé, qu'ils soient physiques ou mentaux, des facteurs aggravants. De fait, des paramètres extérieurs doivent être pris en compte. En effet, pour remédier au quotidien parfois triste mais surtout stressant, certains consomment de l'alcool ou bien de la drogue, voire les deux. Mais je pense que cela n'étonne pas grand monde car c'est un cliché qui colle beaucoup à l'image qu'on a des personnes sans domicile fixe et notamment des hommes. Cependant, il semblerait que l'alcoolisme ne concerne que 21 % des personnes en situation de rue d'après ce que m'a dit Maxime de l'association *La Cloche*. Chiffre assez important tout de même mais comparé au 12 % dans la population ayant un logement, il l'est moins. D'après Julie, la rue amène à consommer. Elle n'a elle-même pas résisté, elle buvait régulièrement pour rendre sa vie un peu plus joyeuse mais tout en faisant attention de garder le contrôle sur ses faits et gestes. Dans d'autres discours on peut entendre que certains boivent pour oublier les douleurs, le froid, les conditions dans lesquels ils vivent en général. Mais ce n'est qu'une évasion artificielle. Le problème c'est que l'alcool et la drogue peuvent facilement devenir des addictions desquelles il est très dur de se défaire. De plus, cela limite parfois les soignants dans les protocoles de soins et les prescriptions à cause des risques liés à l'automédication et à l'administration de toxiques et la prise de médicaments pour renforcer les effets de « défonce » (Jouve, Pichon, 2015). Ces comportements dits « à risque » rendent donc compliqué la prise en charge médicale, détériorent la santé et accentuent l'usure du corps avec notamment des problèmes aux dents, au ventre et aux poumons. Et on ne

parle pas du manque de contrôle de soi qui peut avoir lieu à la suite de la prise de substances. Effectivement, l'alcool, la drogue peuvent entraîner des comportements violents ou bien rendre la personne plus vulnérable car n'ayant pas les idées claires. Une situation dans laquelle Anne Lorient, femme qui a connu la rue pendant dix-sept ans, n'a pas voulu se retrouver. Elle n'a jamais touché à tout cela par peur de perdre le contrôle. À la place elle prenait du café et elle pense que c'est ce qui l'a sauvé, de se préserver de ces comportements « à risque ».

Ne plus être maître de soi, de son corps et surtout de son esprit, c'est se mettre en danger. Cela peut arriver très vite. Les agressions sont nombreuses quand on vit à la rue d'après ce qu'on peut entendre dans les témoignages. Ces événements sont traumatisants et inoubliables. Difficile voire impossible de s'enlever les images de sa tête, c'est un choc psychologique si fort qu'il suffit de peu pour que tout le traumatisme revienne. Outre l'aspect psychique sur lequel une agression peut avoir un effet, c'est une violation du corps. Le corps, qui, je le rappelle, est tout ce qu'il nous reste quand on vit à la rue, se retrouve meurtri, abîmé, sali. Comme l'impression qu'il ne nous appartient plus vraiment. Que quelqu'un se l'est approprié pour se faire du bien et nous faire du mal, le temps d'un instant. Mais les conséquences sont irréversibles. Tenaces, elles resteront gravées dans la mémoire pour la vie. Les viols peuvent engendrer des problèmes encore plus lourds tels que la transmission de maladies sexuellement transmissibles ou bien encore une grossesse. Ce qui va engendrer des traitements médicaux, potentiellement des interventions comme des IVG (Interruption Volontaire de Grossesse). Impensable de garder l'enfant d'un viol mais ce n'est pas pour autant simple de se rendre à ce genre de rendez-vous. De plus, être enceinte à la rue est très compliqué car le corps demande plus d'attention. Il faut idéalement être suivie mais comme on l'a vu juste avant, se rendre chez des professionnels de santé reste une épreuve pour les personnes sans domicile fixe. Enfin, aucun enfant n'est censé être à la rue. Bien sûr, cela existe. Toujours est-il

que si une femme accouche en étant en situation de rue, l'enfant sera placé dès sa naissance à la maternité. Ce qui peut s'avérer être un moment très éprouvant pour la mère.

Un corps fatigué, usé, abîmé par la rue, les conditions de vie précaires, les risques sanitaires plus importants évidemment quand on vit dehors. Les personnes sans domicile fixe souffrent chaque jour sans pour autant se soigner car il leur est difficile de se rendre chez des professionnels de santé sans se sentir rejetées, stigmatisées. Cette surexposition du corps n'est pas sans effet sur l'usure et donc sur l'aspect, vieilli, de celui-ci (Marcillat, 2014). Un cercle infernal dont il est difficile de sortir surtout quand des facteurs viennent s'ajouter à cela. Souvent en pensant soulager tous leurs maux, certains adoptent des comportements « à risque ». Boire beaucoup, se droguer semblent être la solution trouvée par plusieurs personnes sans domicile fixe. Malheureusement, ce sentiment de bien-être qui fait oublier tous les problèmes que peut comporter la vie à la rue est simplement temporaire. La consommation de substances peut surtout entraîner une perte de contrôle de son propre corps ce qui peut avoir des conséquences encore plus dramatiques. On peut notamment penser aux agressions dont les personnes à la rue sont victimes et davantage encore les femmes. Si les hommes semblent être plus concernés par des coups, souvent portés lors de bagarres soit entre gens de la rue, soit avec les autres résidents de la ville, les femmes sont plus exposées à d'autres dangers. En effet, nombreuses sont les femmes relatant des histoires d'agressions sexuelles et de viols. Des actes qui ont des conséquences à la fois sur le corps, son aspect extérieur mais aussi dans son intimité, et l'esprit car le choc qu'ils

représentent est difficile à oublier. Ce qu'il se passe dans ce genre de situation et qui peut être un système de défense est de dissocier son corps et sa tête, laissant le corps souffrir et essayant de préserver la tête car c'est notre guide tout au long de notre vie. C'est ce qu'on peut entendre dans le témoignage d'Anne Lorient dans l'émission *Elles ont réussi à quitter la rue* où elle raconte que sa tête et son corps étaient sans cesse dissociés et que, maintenant qu'elle n'est plus à la rue, sa tête va mieux mais son corps présente encore des séquelles des souffrances antérieures surtout au niveau de la santé. Deux entités difficiles à maintenir en bonne forme en étant à la rue à cause notamment des conditions de vie si particulières engendrant une anxiété très forte car il s'agit de vivre au jour le jour. S'ajoute à cela la fatigue car il est parfois compliqué de trouver le sommeil dans les centres d'hébergement d'urgence mais encore plus lorsque vous dormez dehors. Dans le documentaire de Claire Lajeunie, on suit Myriam qui nous explique qu'elle ne pourra pas rester encore un an comme cela parce que le physique ne tient plus et le mental surtout.

« C'est comme si vous aviez un hamster qui court dans une sorte de tonneau et qu'il essaie de courir encore plus vite parce que ça ne donne pas les résultats. Donc il court encore plus vite et encore plus vite jusqu'à ce qu'il ne puisse plus courir. »

Anna dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

UN RAPPORT AUX AUTRES PARFOIS CONFLICTUEL.

« Il y a plein de choses qui font qu'à un moment donné, tu ne sais plus où tu es, tu ne sais plus qui tu es, tu ne sais plus si tu as le droit d'exister. »

Corinne Masiero dans la vidéo Brut intitulée
« Femmes sans-abri, la double peine » (2019)

Vivre sans domicile est déjà une expérience que l'on pourrait qualifier d'intense tant par son manque de choix que les ressources qui doivent être puisées pour survivre. Cela ne brosse que l'aspect personnel du fait de vivre à la rue. Malheureusement, quand le dehors forme le seul lieu possible de vie, il est difficile de faire abstraction des autres. Ces autres qui peuvent vous aider mais qui, la plupart du temps, ont une attitude vous mettant tant mal à l'aise que votre confiance en vous décroît à grande vitesse sous fond de honte et de culpabilité. Dans cette deuxième sous-partie, nous verrons donc en quoi la vie à la rue peut s'avérer être une expérience d'une violence incommensurable.

Les espaces publics, la nuit en particulier, sont pour certains synonymes d'insécurité. En effet, il existe un sentiment de peur qu'éprouve la population quand elle doit traverser certains quartiers ou des zones réputées « dangereuses ». Les femmes semblent davantage appréhender le dehors par peur de se faire harceler, agresser notamment sexuellement alors qu'elles ne sont pourtant pas plus victimes d'actes violents dans l'espace public (Marcillat, 2014). Alors évidemment, avoir un logement n'empêche pas de se faire agresser mais il reste un endroit où l'on est en sécurité la majeure partie de la journée et surtout la nuit. Qu'en est-il alors des personnes sans-abri et notamment des femmes ? Quelquefois sans solutions d'hébergement pour la nuit, elles doivent se résoudre à dormir dehors ou à errer toute la nuit. Ce manque de choix les pousse à expérimenter la ville la nuit ce qui amène parfois à faire des mauvaises rencontres.

Vivre à la rue c'est être dans une certaine détresse sanitaire et sociale mais pour les femmes cela s'accompagne aussi d'une vulnérabilité due à leur genre. En effet, l'espace public étant souvent représenté comme masculin, comme on peut le voir dans la campagne de sensibilisation du *Samusocial de Paris* contre la fermeture de centres d'accueil de nuit, les femmes ne se sentent pas en confiance et ont peur. Cette vulnérabilité est utilisée par certains pour asseoir leur supposée supériorité et donc se permettre de harceler voire d'agresser les femmes en situation de rue. Ils utilisent la précarité de ces femmes pour obtenir autre chose comme me l'a raconté Julie qui a déjà reçu plusieurs propositions indécentes comme la suivante : « T'es trop belle pour être à la rue, viens chez moi prendre une douche. » Ce ne sont que des mots qui ont parfois peu de conséquences mais, malheureusement, dans certains cas, les paroles sont suivies par des actes.

Dans la campagne de sensibilisation du *Samusocial* intitulée « Cauchemar de femmes », on peut voir une femme adossée à un mur, la rue est peu éclairée et deux hommes s'approchent. Ils ont l'air d'avoir bu car ils parlent très fort. Quand ils passent devant elle, elle leur demande

une cigarette et c'est sûrement une grosse erreur qu'elle commet. Les hommes commencent à la taquiner et l'un des deux l'embrasse de force. Elle crie et se débat et finit par se défaire de son emprise. Elle court alors jusqu'à un refuge pour femmes. Le court métrage propose deux fins. La première si le centre ferme, les deux hommes rattrapent la jeune femme et l'emmènent de force. La deuxième si le centre est ouvert et que quelqu'un vient lui ouvrir, la femme peut alors se réfugier à l'intérieur et échapper à une possible agression. Même si cette campagne met en scène le risque de viol auquel les femmes sans-abri sont confrontées, elle semble éloignée des réalités car les centres d'hébergement d'urgence étant fermés la nuit, il semblerait improbable que quelqu'un vienne ouvrir la porte et, qui plus est, à temps. La première issue du court métrage est donc la plus probable. De plus, beaucoup de femmes à la rue ne sont pas aussi jeunes et en bonne forme physiquement, ce qui ne leur aurait pas permis de courir aussi longtemps. Il faut également une bonne connaissance de la ville pour savoir où se rendre ou dans quelle direction aller. Malgré cela, la campagne se veut saisissante et profondément alarmante sur le besoin d'avoir des lieux ouverts la nuit pour permettre l'accueil de personnes à la rue et peut-être espérer leur éviter des mauvaises rencontres. C'est ce qu'ont vécu deux jeunes femmes que Julie connaissait. Elles dormaient ensemble dans un endroit bien caché et, un jour, elles se sont réveillées, un homme les déshabillait. Elles se sont enfuies en laissant toutes leurs affaires. Souvent les femmes en situation de rue se cachent comme me le disait Maxime mais on peut voir ici qu'à vouloir se rendre invisibles, on peut se mettre en danger.

À la rue, il n'y a pas que le risque d'agression sexuelle et de viol mais aussi de violence, de coups. Cela arrive surtout avec les fêtards. En effet, avec l'alcool les événements peuvent prendre de grandes proportions et vite. Irène m'a raconté qu'elle s'était pris pas mal de coups quand elle était à la rue et notamment à Paris. Elle m'a dit que c'était surtout « suivant la tête que tu as, si elle leur revient pas tu vas en baver ». Elle disait que Paris c'était

« hyperdangereux » mais que Nantes la nuit ce n'était « pas franchement mieux ». Dans une vidéo Brut, Negzzia nous raconte qu'une fois elle s'est endormie dans le métro et quand elle s'est réveillée, la rame était bondée. Elle est tellement fatiguée qu'elle n'arrive pas à se lever alors une femme pose son sac sur sa tête et pousse avec son bras. Negzzia est gênée parce qu'elle sait qu'elle ne devrait pas être là, elle a honte, certains la filment et rient. Alors elle se lève et crie de rage car tout le monde se permet de rire alors que personne ne connaît sa vie.

Le regard des gens a un lourd impact sur la vie des personnes sans domicile fixe. En effet, comme on a pu le voir dans la sous-partie précédente, le mental a énormément d'importance à la rue et le fait de subir le poids de stéréotypes infondés, le rejet incessant, l'indifférence de la part des autres résidents de la ville pèse très lourd et est souvent la cause de l'embarras et de la honte que peuvent ressentir les personnes en situation de rue.

Nombreux sont les stéréotypes sur les personnes sans domicile fixe : « On n'est pas des clochards, on n'est pas des ivrognes, on n'est pas des tox, on est des gens qui ont eu des parcours difficiles et on veut rester dignes malgré tout. » (Nathalie dans le documentaire *Les femmes dans la précarité*). On retrouve souvent ce genre de cliché lié à la consommation d'alcool et de drogues mais le plus grand d'entre eux reste la figure du « clochard ». Une personne qui se délaïsse en oubliant son hygiène, son estime de soi. Sale, malodorant, souvent seul, habillé avec des vêtements en lambeaux, le « clochard » répugne, dégoûte. Bien sûr, je ne dirais pas que cette figure n'existe pas dans la population des sans-abri mais elle est très loin d'en représenter la majorité. De fait, être privé de territoires d'intimité participe à la dévalorisation de soi et au processus de désocialisation : le sentiment de déshumanisation par le rejet, la honte et la perte de dignité est l'épreuve la plus violente et la plus intolérable que les personnes sans-abri subissent (Leroux, 2008). Pour autant certains font attention à se différencier de ce stigmate pour garder une image positive d'eux-mêmes et notamment les femmes. Il est très facile de se faire stigmatiser que ce soit par le fait d'être immobile dans son errance, côtoyer

les lieux-ressources énoncés ou bien encore simplement par son physique alors certaines femmes font attention à leur apparence et à leur comportement. Malheureusement, si elles prennent trop soin d'elles, on ne les croira pas si elles disent qu'elles sont sans domicile fixe. Pour les femmes sans-abri, il faut donc être dans une négociation autour des apparences pour être tantôt perçues, tantôt invisibles, car cela constitue un enjeu incontournable de l'expérience quotidienne du sans-abrisme : l'apparence étant un des indicateurs du statut social (Marcillat, 2014).

Si parfois les femmes sans-abri cherchent à être invisibles, elles en souffrent aussi. Effectivement, « dès qu'on devient SDF, on devient invisibles aux yeux de la société » (Fiona dans l'émission *Femmes SDF, Elles ont réussi à s'en sortir*). Un propos qu'on retrouve dans la plupart des discours car, pour elles, le non-regard des autres, l'indifférence, le fait de ne plus vraiment exister est plus difficile parfois que le froid ou la faim. Cela peut rendre certaines personnes sans domicile fixe violentes, les faire tomber dans l'alcool ou la drogue pour oublier le mépris et l'ignorance ou bien elles se perdent et s'oublient devenant invisibles pour elles-mêmes, ne voulant plus se regarder.

Hormis la stigmatisation et l'indifférence perçues, les femmes en situation de rue ont aussi peur d'être reconnues. En effet, la stigmatisation, les stéréotypes s'appliquent à un ensemble, à un groupe alors qu'être reconnue touche directement à la personne. C'est individuellement qu'elles risquent alors d'être vues comme sans-abri, ce qui est perçu comme un échec, une forme de déchéance et inspire donc une honte profonde chez certaines femmes (Marcillat, 2014). Pour contourner cela, les femmes en situation de rue sont prêtes à sacrifier des services auxquels elles ont le droit comme les transports vers des centres d'hébergement ou bien certains lieux-ressources pour éviter que quelqu'un les voie et les reconnaisse. En plus de ce sentiment de honte qui semble exacerbé quand on vient d'un milieu bourgeois : « Je vis dans un environnement où ces choses-là, c'est quelque chose de honteux. On ne dit pas ces choses-là. » (Anna dans le documentaire *Les femmes dans la précarité*), les femmes sans-abri éprouvent une certaine forme de culpabilité : « Tu ne dis pas que tu as déjà dormi dans la rue parce que tu culpabilises d'être pauvre. » (Corinne Masiero dans la vidéo Brut *Femmes*

sans-abri, la double peine).

Cette culpabilité et ce sentiment de rejet entraînent des difficultés à occuper l'espace public et notamment les différents commerces. En effet, les personnes en situation de rue ne se sentent pas forcément à l'aise à l'idée de rentrer dans un café par exemple pour boire une boisson chaude par peur du regard des autres clients. Dans le but de leur faciliter cet accès et de leur permettre de rentrer à nouveau dans un commerce sans avoir peur, l'association *La Cloche* a développé le réseau *Le Carillon*. *Le Carillon* c'est plusieurs commerces solidaires qui proposent des produits en attente aux personnes sans domicile fixe. C'est-à-dire que les clients pourront payer une boisson chaude pour une personne dans le besoin, ce produit sera alors placé en attente le temps qu'une personne la prenne. Il arrive aussi que certains commerces donnent ces produits sous forme de bons à l'association qui ensuite les redistribue pendant la maraude hebdomadaire. Le fait de fréquenter des lieux pas seulement destinés aux personnes dans le besoin est un premier pas pour changer le regard des gens et se sentir à nouveau accepté. Car le seul fait de partager avec d'autres un espace ne garantit pas que l'on fasse société (Suzanne, Vassort, 2003). D'ailleurs, le plus souvent ce n'est pas le cas et cela se retrouve notamment dans un phénomène assez couramment observé dans l'espace public, l'effet NIMBY (Not In My Back Yard). Par exemple, un quartier peut se révolter contre la construction d'un centre d'hébergement sur leur territoire sous prétexte que cela apporterait des problèmes de sécurité et de propreté. Ce qui constitue, là encore, une stigmatisation sans fondement, reposant simplement sur des stéréotypes loin de représenter la majeure partie des personnes en situation de rue.

En plus de ces clichés, les femmes sans-abri subissent, de surcroît, des attentes liées à leur genre. En effet, elles doivent correspondre à des qualités jugées « féminines » telles que la pudeur, la discrétion, la retenue. On attend également d'elles qu'elles prennent soin de leur hygiène, de leur apparence et de leur santé. Donc pour faire court, une femme avec des vêtements abîmés, qui boit dans la rue et parfois parle un peu trop fort est une réalité très éloignée de ces attentes. De fait, face à ces attributs, les femmes sans-abri se positionnent difficilement

car elles en remplissent rarement les critères (Marcillat, 2014). Par conséquent, les femmes à la rue ressentent parfois une honte due au fait de ne pas correspondre à ces critères, une honte directement liée à un manque de confiance en soi. Il est effectivement difficile de coller à l'image de la « femme parfaite » dans des circonstances comme la vie à la rue.

La stigmatisation, les stéréotypes, les attentes ne viennent pas que des gens que les personnes sans domicile fixe peuvent croiser mais aussi des institutions et parfois de celles qui sont censées les aider. En effet, le système d'assistance peut se révéler violent à l'égard des plus démunis, les obligeant des fois à rentrer dans des cases alors que leurs situations ne le permettent pas.

Au quotidien, les personnes sans-abri doivent se raconter c'est-à-dire expliciter leurs parcours et leurs vies dans le but d'être aidées au mieux. Par exemple, pour bénéficier de certaines aides comme des centres réservés à certaines catégories, il faut dévoiler l'un des aspects les moins valorisants de sa vie voire un passé douloureux comme le fait d'avoir été battu pendant son enfance ou au sein de sa relation conjugale. Ce qui peut aussi s'avérer stigmatisant est le fait de toujours se trouver avec des personnes dans la même situation aux mêmes endroits. En effet, faire la queue devant le camion des *Restos du cœur* avec peut-être vingt à trente autres personnes sur une place publique contribue à se mettre à nu et dévoiler la situation précaire dans laquelle on se trouve. On retrouve cet effet de masse qui se veut stigmatisant dans les impositions institutionnelles qui sont largement décalées de la réalité quotidienne, arbitrairement appliquées à une masse humaine jamais reconnue dans son individualité, et concentrées sur des personnes qui ne disposent dans leur vie quotidienne d'aucun espace d'affirmation de soi (Lanzarini, 2003).

En plus de cette stigmatisation indirecte, l'action

sociale impose une importante différenciation entre les hommes et les femmes. Dans le cadre des centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), les travailleurs sociaux vont pousser les hommes à chercher un travail, les jeunes, une formation professionnalisante tandis que les femmes seront orientées vers l'apprentissage d'activités davantage liées à l'entretien de la maison, au bien-être de leur future famille ou à la réappropriation de leur corps qui aura tant souffert à la rue. De plus, les personnes à la rue sont surveillées dans leurs actions, il peut arriver qu'on vérifie si elles sont bien allées à un entretien par exemple. L'intervention sociale apparaît donc comme un lieu de reproduction et d'amplification des stéréotypes sexués dans la mesure où les injonctions à redevenir « normal » y sont très puissantes (Lanzarini, 2003).

L'intrusion dans la vie des personnes en situation de rue a pour conséquence de les infantiliser remettant en cause leurs capacités à se comporter comme des adultes. Les personnes hébergées sont là dans le but de se réinsérer et, de ce fait, elles doivent rendre compte de leurs activités quotidiennes qui visent à s'en sortir pour montrer leurs efforts. Les femmes accueillies dans les centres sont totalement sous contrôle institutionnel : encadrées, évaluées, corrigées dans tous les aspects d'une vie qui devra devenir autonome à l'issue de la prise en charge institutionnelle (Lanzarini, 2003). Malheureusement, si la personne ne collabore pas ou n'accepte pas la surveillance de ses faits et gestes, elle risque de perdre sa place. Cependant, il est nécessaire de rappeler que les institutions et les acteurs de ce milieu sont contraints par la nécessité d'effectuer un genre de « tri » et les places doivent être accordées au mérite et en suivant les instructions même si elles sont parfois intrusives et basées sur des stéréotypes.

Les stéréotypes peuvent aussi concerner le genre

c'est-à-dire que les hommes sont vus comme des êtres forts qui peuvent s'avérer dangereux et manipulateur envers les femmes, ces « petites choses » fragiles, vulnérables et influençables. Il est important de comprendre que ce discours est co-construit par l'expérience concrète de terrain des travailleurs sociaux qui s'appuient sur quelques faits exemplaires et par les représentations qu'ils ont eux-mêmes des hommes et des femmes sans-abri, en particulier, et des rapports homme-femme en général (Marcilla, 2014). De plus, on attend des femmes qu'elles fassent attention à leur hygiène et qu'elles ne laissent pas leur corps se dégrader par la vie quotidienne dans la rue pour convenir aux standards de féminité. Cependant, les dégradations corporelles peuvent être une manière de se protéger pour les femmes, pour éviter de se faire agresser notamment sexuellement mais nous y reviendrons dans la troisième partie. Par conséquent, les femmes se situent dans un entre-deux où avoir un corps ne trahissant pas un quotidien à la rue les met en danger par rapport à de potentielles agressions mais avoir un corps dégradé représente un « laisser-aller » qui peut décourager les acteurs du secteur social jugeant qu'il n'y a aucune volonté à se réinsérer socialement.

S'ajoutent à ces stéréotypes portant surtout sur le physique des femmes à la rue, des contraintes liées à leur rôle en tant que femme comme la maternité et les tâches domestiques. Effectivement, on les conduit davantage à réapprendre à gérer un budget serré, s'occuper de leurs potentiels futurs enfants, plus généralement à subvenir, aux besoins de sa famille si elle en fonde une par la suite. Et même si elles sont amenées à chercher un emploi ou une formation, elles sont principalement dirigées vers le secteur du *care*¹, un domaine en majorité féminin. En conclusion, les femmes sans-abri doivent convenir au cliché de la « bonne mère » c'est-à-dire

¹Ensemble de métiers ou d'activités orientés vers les besoins humains nécessaires à la vie d'autrui (s'occuper de, prendre soin, aider et accompagner).

savoir organiser leur vie domestique et se respecter, se mettre en valeur, alors même qu'elles n'ont peut-être pas pour projet immédiat de fonder une famille. Pour revenir plus généralement aux personnes sans domicile fixe, certaines font l'objet d'attente notamment si elles perçoivent des aides. En effet, les institutions incitent les personnes recevant cette aide à payer au moins une fois par mois une chambre quelque part. À partir du jour du versement, la demande pour une nuit dans un centre d'hébergement d'urgence peut leur être refusée. Mais, comme on peut le lire dans le mémoire *Femmes sans-abri à Paris. Étude du sans-abrisme au prisme du genre* les personnes à la rue ont beau percevoir le Revenu de Solidarité Active (RSA), ils peuvent avoir des dettes et, suivant l'endroit où ils habitent, les chambres d'hôtel peuvent s'avérer excessivement chères. L'incitation des institutions envers les personnes en situation de rue à faire usage du peu d'argent qu'ils ont dans le but qu'ils se débrouillent pour trouver un toit pour la nuit est complètement en inadéquation avec la réalité du quotidien à la rue. En effet, ce quotidien leur demande parfois de dépenser le peu d'argent qu'ils ont et, par conséquent, il est très difficile de mettre de côté pour préparer l'après.

À travers tous ces exemples, on peut voir à quel point les institutions peuvent s'avérer stigmatisantes, certes, dans la majorité des cas de manière indirecte. Malheureusement, le résultat demeure semblable. En effet, la façon dont les choses sont ressenties par les personnes en situation de rue peut déclencher des réactions violentes, des retours dans le monde de la rue, des fuites de l'institution (Lanzarini, 2003). C'est également ce qu'on peut lire dans le mémoire d'Audrey Marcillat qui présente un extrait de journal mettant en avant la discussion qu'elle a eue avec un appelant. Ce dernier trouvait que le discours employé par les écoutants pouvait

s'avérer violent et stigmatisant. Les personnes travaillant au sein des institutions venant en aide aux personnes sans domicile fixe sont contraintes par des règles et des normes. C'est tout un système qui, malheureusement, peut engendrer une incompréhension de la part des personnes concernées ne comprenant pas ce fossé entre les institutions et le monde de la rue. Par exemple, il peut arriver que le cadre de prise en charge soit très difficile à comprendre, et que le refus de prise en charge qui en découle soit des plus douloureux (Marcillat, 2014). De plus, certaines personnes travaillant pour les institutions peuvent porter des préjugés sur les personnes prises en charge ou bien tout simplement les accompagner de manière accrue résultant en une infantilisation implicite. Sans parler des discours encore trop patriarcaux et hétéronormés auxquels certaines personnes peuvent être confrontées.

Depuis le début de cette sous-partie, les propos mettent en lumière les rapports compliqués que les personnes en situation de rue entretiennent avec les autres habitants de la ville que ce soit les passants, les résidents dérangés par leur présence ou bien encore les associations et institutions. Malheureusement, on pourrait penser que le fait de se retrouver dans cette même situation les amène à être solidaires les uns avec les autres mais il n'en est rien. Les personnes sans domicile fixe sont violentes même entre elles.

En effet, nombreuses sont les bagarres au sein de cette population marginalisée. Elles peuvent avoir lieu pour diverses raisons que ce soit pour s'approprier le territoire ou les biens d'un autre, par jalousie, vengeance ou simplement mécontentement ou bien encore sous l'influence de l'alcool. « Les gens bourrés sont difficiles à appréhender un jour t'es copain, le lendemain tu te prends une droite ! C'est fatigant. » me racontait Julie. Effectivement, on sait qu'il y a une consommation d'alcool à la rue et même si cela semble les rapprocher quand ils boivent en groupe, cela peut également vite dégénérer et entraîner des disputes.

Généralement, les hommes s'agressent entre eux et les femmes entre elles pour contrôler un territoire comme une place privilégiée pour faire la manche par exemple ou bien pour voler que ce soit de l'argent ou des affaires comme des vêtements ou du matériel de camping. Dans l'article intitulé *Quand la pauvreté fabrique la ville*, on comprend que le fait de s'approprier un espace dans un endroit public est un enjeu important et que de ce fait, le garder est une épreuve quotidienne qui demande des ressources sociales. En effet, on peut lire que « pour ne pas perdre leur microterritoire ou se le faire voler, les circulants le laissent à la surveillance des pairs, tels ces deux jeunes qui occupent l'emplacement de manche d'un plus vieux le temps de son hospitalisation. » (Suzanne, Vassort, 2003).

Concernant les vols matériels, ils ont principalement lieu dans les foyers où il est plus facile de s'emparer des affaires pendant que la personne dort ou que le linge sèche. Par conséquent, de nombreuses personnes attendent à côté des grillages que leur linge soit sec. Pendant la nuit, les hommes comme les femmes, lorsqu'ils dorment dans des sacs de couchage, mettent toutes leurs affaires « au fond » ou dorment sur le ventre, les bras entourant toutes leurs possessions, y compris les chaussures qui ne peuvent être gardées aux pieds sans risque (Lanzarini, 2003). En effet, il peut arriver que des sacs de couchage soient ouverts à l'aide d'un cutter ou autre objet tranchant dans le but de voler les chaussures ou autre affaires positionnées dans le fond du sac. Les femmes peuvent s'attaquer entre elles pour l'obtention d'une place auprès d'un homme protecteur mais les femmes n'agressent pas les hommes autrement que verbalement, en revanche, l'inverse n'est pas vrai. De fait, les hommes peuvent s'en prendre aux femmes notamment dans le but d'avoir une relation sexuelle. Si les violences entre pairs, comme les vols et les spoliations de territoires, s'exercent aussi bien pour les deux sexes, les femmes subissent, de surcroît, des agressions sexuelles (Lanzarini, 2003). Elles doivent donc s'affirmer vis-à-vis des hommes qu'elles côtoient au quotidien que ce soit au sein des associations ou en fréquentant les lieux-ressources. Elles ne doivent pas se montrer faibles ce qui les victimiserait en les affichant comme proies idéales aux yeux de tous. Au contraire, les hommes n'ont jamais besoin de se positionner par rapport

aux femmes, on retrouve donc cette dichotomie homme fort/dangereux et femme fragile/manipulable. Comme les vols, les agressions sexuelles ont principalement lieu la nuit quand les personnes ne sont pas conscientes de leurs faits et gestes c'est pour cela qu'il est très difficile d'avoir un sommeil profond ou réparateur car s'endormir dans la rue, c'est aussi se mettre en danger.

Hormis l'aspect physique de ces relations tendues entre personnes à la rue, les discours qu'elles tiennent les unes vis-à-vis des autres peuvent s'avérer cruels. En effet, la plupart du temps, une personne sans-abri va chercher à se distinguer des autres ne voulant montrer son appartenance à ce groupe marginalisé et stigmatisé représenté par la figure stéréotypée du « clochard ». Dans ce but, plusieurs personnes vont user de leur expérience professionnelle et des compétences acquises par le passé pour se dégager de ce statut « d'inutile au monde » (Marcillat, 2014). Le fait d'avoir travaillé par le passé montre également une certaine aptitude à prendre sa vie en main et être autonome autant dans la vie de tous les jours que financièrement ce qui est recherché par les travailleurs sociaux dans l'accompagnement des personnes à la rue. Certaines personnes en situation de rue ressentent également du favoritisme de la part des institutions ce qui les amène parfois à tenir des propos racistes ou xénophobes envers leurs pairs, critiquant le fait qu'ils bénéficient de ressources et pas eux.

Pour toutes les raisons précédemment énoncées, il est très difficile de se faire confiance quand on est en situation de rue. Julie me racontait lors de notre entretien qu'elle ne laissait ses affaires qu'à des personnes qu'elle connaissait bien mais cela n'allait pas plus loin. Elle me disait qu'à la rue, on ne prête pas d'argent, on ne fait pas confiance aux autres tant que cela. Par exemple, elle préférerait cacher ses affaires dans les buissons que de les laisser à quelqu'un mais, dans tous les cas, elle gardait ce qu'elle avait de plus précieux avec elle. La seule personne en qui elle avait confiance les yeux fermés était son binôme de rue. Mais sinon, il y a très peu d'entraide à la rue à cause de ce manque de confiance. Par conséquent, beaucoup de personnes se retrouvent seules car il y a moins de risques de tensions quand on ne s'occupe que de soi. Dans certains discours, on peut quand même entendre des

situations contraires où les personnes ont été aidées par d'autres personnes en situation de rue. C'était le cas notamment de Catherine qu'on peut retrouver dans une vidéo *Brut* sur *YouTube* qui explique que les gens de la rue l'ont aidée pour pas qu'elle ne devienne comme eux et, même si aujourd'hui elle est sortie de la rue, elle ne les lâchera jamais.

L'absence de « chez-soi » a pour conséquence directe de devoir vivre à l'extérieur, littéralement dehors mais aussi en marge de la société. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les personnes en situation de rue vivent dans une sorte de ville parallèle dont les liaisons avec la ville que nous fréquentons tous les jours sont restreintes. Ces dernières existent parfois, au travers des associations, des institutions ou, plus communément, directement dans la rue, généralement aux abords des supérettes ou, plus largement, dans le centre-ville. Malheureusement, si une partie de ces relations est encline à la bienveillance et à l'entraide, le reste n'est que malveillance, jugement et rejet. Les personnes en situation de rue ont déjà un quotidien angoissant pour de multiples raisons déjà énoncées auparavant mais, en plus de cela, ils subissent les critiques, les clichés, l'indifférence et même parfois les agressions physiques ou sexuelles. Il y a une incompréhension générale sur le phénomène du sans-abrisme qui amène à stigmatiser et marginaliser les personnes qui « ne rentrent pas dans les cases », dans le cas actuel, celle d'avoir un logement. Cela peut même aller jusqu'à révéler un sentiment de supériorité ou une haine se traduisant par des actes d'une violence injustifiée. Dans plusieurs discours, certaines personnes à la rue témoignent de l'importance de garder une estime de soi, une dignité sinon « on est vite abîmés, humiliés ». On pourrait penser que le fait de se retrouver dans ces situations très difficiles à vivre renforcerait les liens entre personnes sans domicile fixe mais ce n'est pas le cas. Elles se positionnent plutôt dans une sorte de système d'agressions généralisées qui relègue à la marge les relations d'amitié ou de solidarité

(Lanzarini, 2003). Tous ces facteurs amènent des difficultés pour se faire une place dans l'espace public tant au sens propre que figuré. L'espace public qui effraie par bien des aspects mais qui demeure le seul endroit dans lequel vivre sa survie.

« Je garde ma dignité, j'ai l'impression que ça n'a pas de prix. C'est beau. C'est magnifique. »

Maryse dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

DES STRATÉGIES QUI SE METTENT EN PLACE.

« C'est se battre tous les jours de toute façon. Tous les jours se protéger. Tous les jours se former une double carapace pour pas que ça, ça nous arrive ou ça. »

Nathalie dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

N'ayant pas d'autres choix que d'accepter leur condition qui consiste à vivre dans la rue, les femmes sans-abri doivent donc trouver des solutions, des stratagèmes pour éviter les risques potentiels inhérents à leur situation. En effet, nous venons de voir que les relations avec les autres peuvent s'avérer conflictuelles, il est donc nécessaire de se protéger des possibles agressions car elles marquent à vie autant physiquement que mentalement. Dans cette troisième sous-partie, nous tenterons donc de répondre à la question suivante : comment les femmes sans-abri tentent d'échapper à tous les risques que représente la vie à la rue ?

L'une des premières stratégies développées par les femmes pour se protéger des agressions est de ne pas rester seule, surtout la nuit. En effet, occuper l'espace public et trouver une place assez cachée est une tâche beaucoup plus compliquée quand on fonctionne en solitaire. Par conséquent, plusieurs femmes en situation de rue font partie d'un groupe, ont un « binôme de rue », se mettent en couple avec un homme ou bien d'autres encore adoptent un chien. En tout cas, il existe une certaine solidarité qui émerge au profit des femmes car il semble impensable qu'une femme dorme seule dehors.

Le premier intérêt à ne pas rester seule est évidemment une question de sécurité. On a vu les dangers que la rue pouvait représenter, il est donc essentiel de s'en protéger. Lors de ma rencontre avec Julie, elle m'expliquait que sans son binôme de rue elle n'aurait pas pu dormir dehors seule. Elle se serait alors débrouillée pour trouver une place dans un foyer chaque soir mais cela aurait été à contrecœur. Il lui a montré des coins où ils étaient plus en sécurité et grâce à lui, elle dormait bien à la rue. Dans le documentaire réalisé par Claire Lajeunie, on peut voir Martine, une femme dans la soixantaine, rejoindre un homme sans domicile fixe à la gare du Nord pour dormir. Sinon Martine passe ses nuits à sillonner les rues de Paris dans les bus de nuit. Donc cela montre bien en quoi le fait de se sentir davantage en sécurité a une affluence sur les dynamiques spatiales des femmes sans-abri. Les groupes de pairs peuvent être aussi plus grands allant jusqu'à une dizaine voire une vingtaine de personnes. Il arrive que les membres de ces groupes ne se connaissent même pas, mais qu'ils exercent une protection croisée par leur simple présence simultanée dans un même endroit, dissuadant les agresseurs par l'effet de nombre (Lanzarini, 2003). Il apparaît que le fait de rester en groupe n'a pas

uniquement pour but de se sentir protégé, mais assure aussi un espace de sociabilité, de soutien, d'entraide (Marcillat, 2014). Il permet de résister ensemble aux difficultés que les personnes en situation de rue peuvent rencontrer au quotidien. Le groupe protecteur peut également être une famille qui décide de venir en aide à une femme isolée comme on peut le lire dans le mémoire écrit par Audrey Marcillat. Ezra a beau appeler le 115, il n'y a jamais de place pour elle. Un jour, en se rendant dans un accueil de jour, elle rencontre une famille albanaise qui va la prendre sous son aile en lui offrant de la compagnie pour la nuit. Dans cet exemple, on peut voir que les lieux-ressources, dans lesquels les personnes en situation de rue se rendent généralement pour subvenir à leurs besoins, peuvent également devenir des lieux de sociabilité permettant de faire des rencontres pouvant apporter une grande aide au quotidien. Enfin, parfois il est difficile de trouver quelqu'un pour s'entraider, alors certaines femmes adoptent des chiens qui seront aussi bien leur compagnon de galère que leur signal en cas de danger.

Cependant, si le fait de ne pas rester seule et de trouver un groupe dans lequel s'insérer permet une meilleure protection, ce système a ses limites. En effet, il peut y avoir des disputes, des bagarres, de la jalousie et même parfois de la vengeance. Lors de mon entretien avec Gisèle, elle m'expliquait que pendant un moment elle vivait dans sa voiture avec son fils et qu'elle se sentait en sécurité durant cette période. Malheureusement, son fils était méchant avec elle voire très violent mais elle le supportait jusqu'au moment où cela n'était plus possible et qu'elle a décidé de l'envoyer chez son autre fils. Certaines femmes cherchent à se mettre en couple à la rue pour bénéficier de la protection d'un homme. Cette stratégie s'accompagne parfois de relations sexuelles plus ou moins consenties.

Outre ces relations sexuelles qui servent quelque peu de monnaie d'échange, la protection de couple peut s'accompagner d'une certaine emprise, manipulation voire de violences conjugales.

Une autre stratégie consiste à s'éloigner du centre-ville qui est un lieu très fréquenté ou bien de s'y cacher. La première solution consiste souvent à s'installer, c'est-à-dire planter sa tente, en dehors des zones de circulation dense par exemple le long de la Sèvre ou plus au nord vers l'hippodrome, dans le cas de Nantes. Le problème de s'excentrer c'est que cela implique de s'éloigner aussi des circuits de maraudes. Aucune solution n'est parfaite, il y a toujours une contrainte à s'ajouter quand on souhaite en éviter une autre mais nous reviendrons plus tard sur ce mode d'habiter.

La seconde solution regroupe deux grandes thématiques qui sont les suivantes : se cacher dans des interstices urbains, des zones qui ont tendance à être oubliées comme les cages d'escalier, les parkings souterrains ou les halls d'immeubles, ou bien se fondre dans le décor c'est-à-dire ne pas apparaître comme « déviante » au sein de l'espace public.

Se dissimuler dans des endroits clos, à l'abri des regards, est une tactique que j'ai pu voir dans les différents films et à travers les témoignages. Il est difficile de savoir combien de femmes choisissent ces endroits pour dormir ou du moins passer la nuit car cela les rend invisibles. L'inconvénient de trop se cacher c'est qu'en cas de problème, par exemple, une mauvaise rencontre, personne ne sera aux alentours pour apporter son aide. Mais les femmes qui choisissent de se cacher le font tout en sachant qu'elles s'exposent aussi au risque que personne ne puisse leur venir en aide en cas de problèmes (Marcillat, 2014). De plus, choisir ce genre de lieu pour la nuit requiert une certaine connaissance du terrain car, comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, l'intérêt premier est de ne pas se faire repérer. Il faut donc faire en sorte d'arriver plus tard que les habitants de l'immeuble et partir avant qu'ils ne sortent de leurs appartements. De plus, si on prend le cas des parkings, il existe à aujourd'hui des dispositifs qui empêchent que des personnes s'y introduisent la nuit ou bien si elles y arrivent, elles n'arriveront pas à dormir à cause de la

musique jouée en boucle toute la nuit.

La tactique consistant à se fondre dans le décor nécessite d'autres efforts. En effet, il s'agit ici d'être le plus passe-partout possible, de ne pas laisser apparaître ses conditions de vie en public. Pour ce faire, les femmes doivent donc adopter des tenues simples, qui n'attirent pas trop le regard mais qui soient propres pour ne pas susciter des interrogations. Cette technique induit aussi de garder une bonne hygiène corporelle. Émerge alors la contradiction entre prendre soin de soi pour se protéger du regard des autres et ne pas être stigmatisée ou, à l'inverse, dissimuler sa féminité et son corps pour éviter les potentielles agressions. Pour réussir à passer pour une habitante lambda de la ville, il leur faut maîtriser les codes de tous les espaces qu'elles traversent pour rendre impossible leur repérage comme déviante dans leur usage de l'espace et dans leur présence même en son sein (Marcillat, 2014). Il y a d'autres contraintes au fait de vouloir être comme tout le monde et notamment le fait de devoir éviter de transporter ses sacs avec soi et de se rendre dans les lieux destinés aux personnes sans domicile fixe car ce serait afficher clairement sa situation aux yeux de tous. Il existe aussi d'autres moyens permettant aux femmes de se rendre invisibles : la circulation dans la ville et l'usage des transports en commun, notamment les bus de nuit (Maurin, 2017). Effectivement, l'objectif principal étant de ne pas se faire étiqueter en tant que personne en situation de rue ou, pire encore, se faire reconnaître, il faut sans cesse être en mouvement car « l'anonymat ne résiste pas à l'immobilisme. » (Pétonnet, 1987 / citation tirée de l'article intitulé *Femmes sans abri : vivre la ville la nuit*).

Comme nous avons pu le voir précédemment, le corps est la seule chose qui reste aux personnes en situation de rue. Cette dernière frontière entre leur intimité et le monde extérieur est donc au cœur de tous les enjeux. En effet, il peut être utilisé aussi bien comme outil que comme monnaie d'échange.

Dans le contexte de la vie à la rue, le corps de la femme est une menace pour ces dernières. En effet, nombreuses sont les femmes qui abandonnent leur féminité en espérant éviter les possibles agressions sexuelles. Elles vont donc adopter des vêtements très larges pour dissimuler leurs formes, s'attacher les cheveux ou les avoir très

courts, ne pas se maquiller. C'est ce que l'on peut observer dans le documentaire *Femmes invisibles, Survivre à la rue* où l'on retrouve Myriam au camion-douche. Elle explique que ces moments-là lui font du bien parce qu'elle a l'impression de retrouver un peu sa féminité. Une féminité qu'elle a perdue et qui lui manque. Elle aimerait pouvoir se maquiller et s'habiller comme une femme de son âge. Elle demande des échantillons de parfum et de crème pour le visage. Malgré le fait qu'elle apprécie ce moment, elle rattache vite ses cheveux et enfle sa grosse doudoune. Nombreuses sont les femmes adoptant un comportement semblable mais certaines vont encore plus loin. De fait, il est possible de rencontrer des femmes qui laissent leurs corps s'enlaidir pour ne pas être vues comme une personne désirable. Cela passe par l'odeur, la prise de kilos, l'usage de drogue et d'alcool, les coups. Effectivement, la consommation de substances entraînera avec le temps des marques physiques importantes qui contribueront au corps repoussant que les femmes utilisant cette tactique souhaitent. Mais si cela n'est pas assez rapide, elles peuvent se mutiler comme me l'expliquait Maxime de l'association *La Cloche*. Cela semble extrême car elles en garderont sûrement des traces toute leur vie mais si cela peut leur éviter le traumatisme d'un viol alors on peut comprendre leur choix. L'important est de se protéger des dangers que peut représenter le fait de vivre à la rue. Cependant, abandonner son corps aux dégradations c'est aussi renoncer à certains services d'aide qui n'accepteront pas ce laisser-aller assimilé à un manque de volonté comme on l'a vu un peu plus tôt. D'où le choix de certaines de conserver leur féminité, souvent car elles ne veulent pas rentrer dans le cliché de la femme qui s'enlaidit une fois à la rue. Bien entendu, quand je parle de féminité, il ne faut pas imaginer le cliché de la femme très féminine, toujours maquillée, bien coiffée et joliment habillée. Simplement, celles qui choisissent cette technique ne vont pas forcément essayer de cacher leurs attributs féminins même si elles choisissent quand même des vêtements relativement neutres pour être très discrètes voire effacées. Cette stratégie consistant à faire attention à son apparence peut apporter des ennuis d'un côté mais, d'un autre, il est possible que les gens soient plus enclins à aider une personne qui fait attention, qui montre physiquement qu'elle n'est pas tombée trop bas et qu'elle veut s'en sortir. Enfin, certaines femmes ne se voient pas s'enlaidir car cela n'irait pas avec leur train de vie. C'est le cas notamment des femmes issues de la bourgeoisie comme Anna dans le documentaire de Mireille Darc. Elle est très coquette et s'habille

avec les vêtements qu'elle portait avant. Anna n'est pas sans domicile fixe mais menacée d'expulsion car elle n'a plus les moyens de payer son loyer. Mais malgré cette situation précaire, elle refuse de se laisser aller et fréquente même un salon de beauté géré par une association. Le salon propose des coupes et brushings, des manucures, prête des vêtements, pour des rendez-vous importants par exemple, et offre un suivi psychologique, tout cela pour seulement quelques euros. Elle ne se rend pas dans les lieux les plus fréquentés par les personnes à la rue car elle ne veut pas être stigmatisée et surtout pas reconnue car c'est un milieu dans lequel « ces choses-là ne se disent pas, c'est honteux ». Enfin, garder une apparence « féminine » permet aussi d'utiliser son corps comme monnaie d'échange. La prostitution existe à la rue que ce soit pour de l'argent, de la nourriture ou, le plus important, un toit pour la nuit. Cet investissement corporel, le fait d'être bien habillé sont parfois des freins pour pratiquer d'autres activités comme la manche car les passants ne les croient pas lorsqu'elles demandent quelques pièces. Par conséquent, plusieurs femmes conçoivent la prostitution comme une pratique parmi d'autres, la situant sur un même plan moral que la mendicité et le fait de garder la face (Maurin, 2017). Ce qu'on retrouve le plus souvent c'est la prostitution de survie, c'est-à-dire avoir quelques nuits hébergée contre une ou plusieurs relations sexuelles. Malheureusement, il peut arriver parfois que l'homme assure que la femme pourra rester la nuit juste pour obtenir ce qu'il veut mais qu'au final, il se débarrasse d'elle une fois le rapport sexuel terminé. Elle se retrouve alors dehors en pleine nuit sans sous, sans toit, sans rien. Si la prostitution peut être « choisie » par certaines femmes pour s'assurer un toit pour la nuit ou comme apport financier, il arrive que ce soit un homme qui soit à l'origine de la prostitution. On parlait un peu plus tôt de la figure du « couple protecteur » à la rue et ce dernier peut prendre des allures prostitutionnelles (Lanzarini, 2003). Ce qu'il se passe donc c'est que l'homme protège la femme en échange de services sexuels pas forcément consentis.

Une autre technique envisagée par certaines femmes et qui s'applique exclusivement au temps nocturne est de ne pas dormir. Il semblerait que les agressions aient plutôt lieu la nuit et donc, en faisant ce choix, elles réduisent les risques de se faire agresser en restant éveillées jusqu'au petit matin.

En effet, plusieurs femmes se sont déjà réveillées à cause d'un inconnu qui était déjà en train de les déshabiller. C'est pour cette raison qu'il est très compliqué de trouver le sommeil quand on dort dehors car il faut toujours être sur le qui-vive pour anticiper les potentiels dangers. Dormir équivaut, pour certaines personnes comme Anne Lorient, à ne plus être vigilant, à lâcher prise, à perdre le contrôle, une chose qui n'est pas envisageable quand on est en situation de rue. Dormir c'est être identifié comme sans domicile fixe mais c'est aussi devenir une proie. Cette difficulté à dormir se retrouve aussi dans les centres d'hébergement d'urgence où, comme on a pu le voir dans la sous-partie précédente, les personnes en situation de rue se volent entre eux pendant la nuit sans parler des désagréments inhérents à la vie en collectivité.

Si ces femmes ne dorment pas la nuit, alors que font-elles ? Certaines marchent jusqu'au petit matin mais cela demande, en plus d'une bonne résistance au sommeil, une certaine endurance car les personnes en situation de rue marchent déjà beaucoup la journée pour se rendre dans les différents lieux-ressources. De ce qu'on m'a raconté les personnes qui marchent la nuit se rendent dans ces lieux pour se reposer pendant la journée. Par conséquent, la plage horaire pendant laquelle elles peuvent subvenir à leurs besoins se retrouve encore plus rétrécie qu'elle ne l'est déjà par les horaires imposés. C'est donc toute une organisation quand on décide de ne pas faire comme la majorité des habitants de la ville, c'est-à-dire dormir la nuit.

D'autres se déplacent également mais avec les bus de nuit. Dans le documentaire de Claire Lajeunie, par exemple, on peut suivre Martine dans le noctilien à Paris. Elle reste généralement à la gare mais celle-ci ferme pendant quatre heures la nuit alors elle prend le même bus quatre fois de suite en attendant que la gare réouvre pour se mettre à nouveau au chaud. Déambuler en regardant la ville par la vitre du bus est une solution qui permet de s'occuper, d'être à l'abri et au chaud la nuit mais sa faisabilité dépend beaucoup des chauffeurs qui sont plus ou moins enclins à

laisser des personnes passer quatre heures dans le même bus.

Certaines veulent éviter de trop se déplacer et pour cela elles se rendent dans des lieux ouverts à toute heure du jour et de la nuit comme certains fast-food. Cependant, cette technique n'est valable que dans les villes dans lesquelles ce genre de restaurant est implanté et ce sont généralement les grandes villes. Sinon elles vont dans des « lieux-refuges », c'est-à-dire des lieux où elles peuvent s'abriter pour la nuit comme des commissariats ou les urgences des hôpitaux.

Cependant, ne pas dormir la nuit entraîne forcément une grande fatigue, un épuisement du corps et de l'esprit ce qui peut être handicapant pour le reste de la journée qui, on le sait déjà, est bien chargée. De plus, le fait d'inverser le rythme habituel qui consiste à dormir la nuit peut engendrer des problèmes pour se repérer dans le temps voire amener à perdre la notion du temps.

Il est impossible d'échapper à toutes les menaces car le risque zéro n'existe pas. En effet, vous pouvez mettre tous les efforts du monde, il pourra toujours vous arriver quelque chose de mal. Malgré cela, il existe des tactiques que les femmes en situation de rue mettent en place pour éviter au maximum d'être repérées comme « déviantes » ou bien agressées. Elles vont par exemple éviter de rester seules ce qui leur permet d'avoir quelqu'un sur qui compter pour les protéger. Dans le cas de Julie, à titre d'illustration, avoir un binôme lui a permis de plutôt bien dormir à la rue en évitant le stress de devoir chercher un hébergement pour chaque nuit et les potentielles frictions au sein des établissements d'urgence de nuit. Cependant, cela était rendu possible car elle lui faisait confiance les yeux fermés et

il n'y a jamais eu d'abus de cette confiance. Malheureusement, pour cela il faut trouver quelqu'un en qui avoir cent pour cent confiance ce qui n'est pas forcément facile à la rue. Faire partie d'un plus grand groupe peut être une autre solution permettant de ne pas monter la garde seule la nuit mais il y a aussi un plus grand risque de désaccord qui peut engendrer des disputes voire des bagarres. Plusieurs femmes choisissent de se fondre dans la masse en adoptant les comportements des citadines mais cela demande un certain investissement pour prendre soin de soi. Un investissement que certaines réfutent en laissant aller leurs corps aux dégradations de la vie à la rue en ajoutant à cela une masculinisation de leur apparence notamment par les choix vestimentaires pour ne plus être attirantes et ainsi ne pas provoquer des envies malsaines. Certaines personnes décident de s'excentrer pour fuir la concentration d'activités et de personnes que peut représenter le centre-ville. Enfin, plus radicalement, d'autres femmes font le choix de ne pas dormir la nuit, errant dans la ville jusqu'à l'ouverture du premier accueil de jour dans lequel elles se rendront pour dormir. En tentant quotidiennement de vivre dans la discrétion leur situation précaire, elles travaillent elles-mêmes à leur invisibilité sociale et contribuent à s'exclure des représentations sociales du sans-abrisme (Marcillat, 2014).

« Dans la rue, il faut garder le
contrôle. »

Anne Lorient dans l'émission
Toute une histoire intitulée
« Elles ont réussi à quitter la rue » (2016)

Un dos en souffrance constante à force de dormir à même le sol et de marcher sans cesse toute la journée. Des kilomètres qui abîment les chaussures et donc les pieds. Des pertes de dents et de cheveux à cause de l'anxiété et d'une mauvaise alimentation. À la rue, le corps se dégrade et porte sur lui les marques des conditions de vie difficiles. La santé fragile peut aussi être aggravée par des comportements semblant être superficiels d'un point de vue extérieur. En effet, consommer des substances illicites ou de l'alcool ne fait pas partie des activités de survie et pourtant cela concerne une partie non négligeable de la population sans domicile fixe. De fait, leurs situations étant compliquées et parfois difficiles à accepter, certains se réconfortent ou essaient d'oublier leurs vies par ce biais.

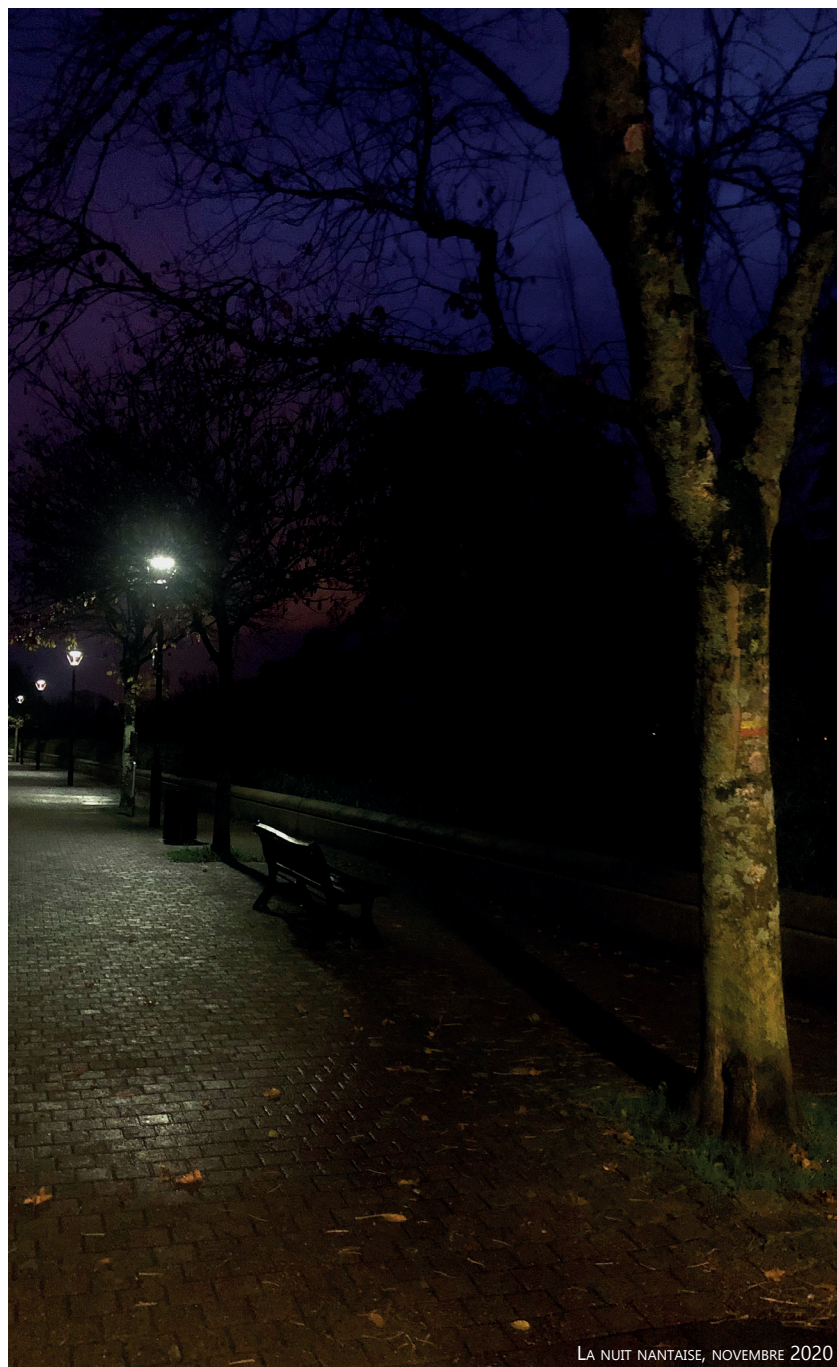
Un autre élément qui peut avoir de lourdes conséquences est le reste de la population. Effectivement, vous et moi pouvons, le plus souvent sans le vouloir, avoir un regard indifférent, être sujet au dégoût en croisant certaines personnes malodorantes. Tous ces gestes auxquels on ne fait pas attention peuvent entacher l'image que les personnes en situation de rue ont d'elles-mêmes. La confiance en soi dans ces cas-là est primordiale car elle permet de garder une dignité qui pousse à se battre chaque jour pour s'en sortir. Oui, avec de simples regards, des mots déplaisants, les autres habitants de la ville ne se rendent souvent pas compte des conséquences pour les personnes qui les voient, les entendent. Je ne vous parle que de langage, de regard mais il existe aussi une certaine violence physique et morale subie par les personnes sans domicile fixe de la part des passants, parfois des institutions, des associations mais aussi des personnes dans la même situation précaire. Ces violences peuvent aller d'un langage stigmatisant voire infantilisant à des coups, des agressions. Les personnes en situation de rue ont déjà un avenir incertain avec un stress quotidien, mais en plus de cela, elles angoissent qu'on les rejette, qu'on les regarde mal, qu'on les frappe, qu'on les viole.

La rue étant le seul endroit dans lequel les personnes sans domicile fixe peuvent « habiter », les femmes vont alors chercher des moyens d'éviter ce genre de dangers, dangers pour la santé physique et mentale. D'une part, certaines vont prendre soin de leurs corps, de la manière dont elles s'habillent et adapter leurs comportements aux espaces qu'elles traversent pour ne pas être

repérées et, par conséquent, jugées en tant que femmes sans domicile fixe. Ces dernières éviteront donc de dormir dans la rue, elles trouveront un espace très bien caché, tactique dont nous avons vu les contraintes, ou alors ne dormiront pas, attendant l'ouverture de lieux plus sécurisés pour se reposer. D'autres femmes vont chercher à se protéger en trouvant un binôme de rue, un compagnon ou en faisant partie d'un groupe. C'est une stratégie qui a de nombreuses limites mais qui peut être très bénéfique quand on trouve les bonnes personnes pour nous accompagner. Une autre technique pour se protéger consiste à laisser aller son corps aux dégradations et à masquer sa féminité en se masculinisant mais cela induit des difficultés pour être prise en charge par les institutions.

S'il est facile de penser aux femmes sans-abri comme des êtres fragiles, elles font part, souvent, d'une grande capacité à agir et à prendre les choses en main en développant chaque jour une connaissance encore plus fine des lieux et des possibilités. Un objectif reste constant : la recherche de sécurité, de tranquillité et de protection. Quelque chose auquel, nous, personnes logées, n'avons pas à réfléchir sans cesse. Cela affecte leurs pratiques quotidiennes mettant en tension plusieurs vulnérabilités : le fait d'être sans-abri et le fait d'être une femme. La nuit urbaine les effraie. Elles savent qu'elles seront livrées à elles-mêmes dans un environnement potentiellement hostile. Elles ne peuvent alors que chercher des solutions, parfois en vain. Il est difficile de s'extirper de chaque situation potentiellement dangereuse ou de les éviter constamment. Quand on a un « chez-soi » s'y réfugier est la première solution envisagée mais qu'elle est celle des personnes sans « chez-soi » ?

L'absence de « chez-soi » est indéniablement liée au vieillissement précoce et à la santé fragile, physiquement et mentalement, aux relations compliquées entretenues avec les autres habitants de la ville, le système de l'assistance et les pairs mais aussi aux stratégies qui en découlent. En effet, l'appréhension de la ville n'est absolument pas la même. La manière dont on la regarde n'est également pas semblable. Dans le chapitre suivant, nous aborderons la question du « chez-soi » en tentant notamment de le définir pour une personne sans domicile fixe et nous verrons les conséquences à long terme de son manque.



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La quasi-impossible
(re)construction d'un « chez-soi »

Chacun a sa propre manière de voir son « chez-soi ». De fait, l'établissement d'un « chez-soi » est très personnel car il dépend de chacun, de sa façon d'organiser sa vie et de gérer son rapport à soi et aux autres. Le logement est un socle pour l'existence, un repère au quotidien, un centre autour duquel tout gravite.

Se sentir « chez-soi » quelque part prend du temps. En effet, nombreuses sont les étapes avant d'être réellement bien dans un logement, un quartier ou encore une ville. Il est même possible que cela n'arrive jamais. Se sentir à l'aise avec son environnement c'est connaître les lieux et se mouvoir avec une certaine aisance. À l'échelle du logement, c'est pouvoir exprimer notre personnalité sans peur, c'est posséder un territoire intime dans lequel nos désirs et rêves peuvent se concrétiser. Un endroit que l'on fait sien et qui correspond à notre routine, nos habitudes, nos passe-temps, nos passions. Un lieu à notre image.

Tout cela n'est plus une fois à la rue. Absence de territoire privé, absence de choix, absence de soi. Les personnes ne perdent pas seulement leurs logements mais aussi tous les liens qu'elles avaient créés autour de ce lieu, toutes les habitudes, les connaissances. Il faut recommencer ailleurs. Malheureusement, il faut du temps pour tout reconstruire surtout quand, entre-temps, on manque d'un « chez-soi » et qu'on change sans arrêt d'hébergement sans avoir l'opportunité de s'adapter et de se l'approprier. Sortir de la rue est difficile sur plusieurs aspects mais surtout sur la capacité à refaire d'un lieu le sien. Dans ce troisième et dernier chapitre, nous nous demanderons en quoi la perte, même brève, d'un logement

peut entraîner une difficulté persistante dans la reconstruction d'un « chez-soi ».

Nous tenterons, dans un premier temps, de définir le « chez-soi » en l'adaptant ensuite à la condition des personnes en situation de rue qui se retrouvent à ne vivre que dans des espaces publics ou semi-publics. Nous aborderons notamment l'importance que représente le logement dans la relation entretenue avec soi-même mais aussi avec les autres. Ensuite, nous verrons en quoi les quelques lieux d'habitations comme les hébergements d'urgence, les squats ou les abris de fortune ne sont que des solutions temporaires qui ne permettent pas la création d'un « chez-soi ». Pour finir, la dernière sous-partie sera consacrée au chemin pour s'en sortir en passant par la place occupée par rapport à son logement, son corps et la société et en retraçant tout ce que cela implique d'habiter à nouveau la ville comme les normes l'entendent.

TENTATIVE DE QUALIFICATION
DE LA NOTION DE « CHEZ-SOI »
POUR LES PERSONNES SANS LOGEMENT.

« Vivre à la rue, c'est vivre sans refuge,
sans repère, sans intimité, et sans aucun
choix de vie. »

Nadège Leroux dans l'article intitulé
« Qu'est-ce qu'habiter ? » présent dans la revue
VST – Vie sociale et traitements (2008)

Vivre à la rue, c'est expérimenter l'extrême
dépouillement. Ne plus avoir de logement, d'endroit
où rentrer quand on ne veut plus être à l'extérieur,
c'est ne plus avoir ce choix d'être dedans ou dehors.
C'est vivre sans repère, sans quelque chose de
concret auquel s'accrocher, sans savoir de quoi sera
fait demain. Il faut alors tenter de se construire
un « chez-soi » sans logement ou par le biais des
hébergements temporaires. Dans cette première
sous-partie, nous essaierons donc de qualifier le
« chez-soi » pour des personnes dont les seuls
espaces d'habitation possibles doivent être sans
cesse mis en commun avec d'autres.

Le « chez-soi » est un terme semblant difficile à définir car il renvoie à une subjectivité personnelle dont le caractère individuel suggère des différences entre chaque individu. Il existe cependant des caractéristiques du « chez-soi » qui peuvent permettre de le définir comme on peut le lire dans l'article *Le chez-soi, le soi, le soin* (Jouve, Pichon, 2015).

Il y a tout d'abord l'aménagement qui est l'une des premières choses que l'on fait quand on a un nouveau logement. On y dispose nos affaires, nos meubles, on décore. On fait en sorte que cet espace nous représente et qu'il soit adapté à notre mode de vie. Malheureusement, quand on est dépourvu de logement, cette étape de l'aménagement ne peut se faire. Non pas parce que les personnes en situation de rue n'ont pas d'objets à disposer mais tout simplement parce qu'elles n'ont pas d'espaces à elles pour une durée assez longue, ce qui leur permettrait de l'aménager selon leurs souhaits.

La deuxième caractéristique est l'appropriation qui consiste à investir un lieu, l'habiter par son corps et les affaires dont on dispose. Habiter, c'est vivre sa demeure comme le prolongement de soi, c'est posséder un espace et le maîtriser, c'est remplir toutes les fonctions de l'habiter (Leroux, 2008). S'approprier un espace, c'est le faire sien. L'appropriation pour les personnes sans domicile fixe ne relève pas de l'impossible car il est tout à fait envisageable de s'approprier un endroit seulement le temps d'une nuit par exemple. Mais est-ce suffisant pour se sentir « chez-soi » ? À l'aise oui potentiellement mais pas « chez-soi ». Les attachements représentent la troisième caractéristique du « chez-soi ». Elle renvoie aux liens entretenus avec des individus, des animaux, des lieux, des objets ou toute chose immatérielle. Nous sommes tous attachés à certaines choses que ce soit dans notre logement, dans notre immeuble, notre quartier ou plus largement notre ville. Cela peut aller des personnes que l'on côtoie à des lieux dans lesquels on aime se rendre et où l'on se sent bien. Les attachements constituent une partie très sentimentale du « chez-soi » mais d'une grande importance dans sa construction. Enfin, en dernière caractéristique, nous avons l'ancrage qui se rapprocherait des attachements car il s'agit de la place qu'on occupe dans un territoire donné et les deux sont très liés. En tant que personne sans-abri, l'ancrage participe d'une double logique.

En effet, s'établir dans un territoire peut permettre une certaine stabilité par la proximité de lieux-ressources, de donneurs réguliers ou bien d'un attachement au lieu. Mais s'ancrer dans un espace veut aussi dire assumer sa condition par le fait d'être reconnue et étiquetée comme personne sans domicile fixe. Les deux situations sont des stratégies différentes avec chacune leurs avantages et inconvénients. Car si s'ancrer dans un quartier spécifique permet un certain équilibre, il peut aussi arriver que cela déplaise aux riverains qui ne voudront pas que leur lieu de résidence soit associé à des personnes jugées « marginales ».

Ces quatre caractéristiques peuvent être présentes à diverses intensités suivant le mode d'habiter. Pour les personnes en situation de rue, que ce soit dans un hébergement d'urgence, un appartement squatté ou la rue, les « quatre A » apparaîtront ou non et, si oui, pas de la même manière. Malheureusement, il est quasiment impensable dans une telle situation de faire coexister ces quatre caractéristiques et, par conséquent, il relève pratiquement de l'impossible de se construire un véritable « chez-soi » si l'on suit la signification anthropologique du terme. Un lieu que l'on pourrait qualifier de « chez-soi » est aussi un endroit qui nous offre le choix. Le choix d'être dedans ou dehors. Le choix d'avoir des moments à soi ou de recevoir. Le choix de se laisser aller à la paresse ou de travailler, sans que personne ne le sache. Le choix de vivre son intimité loin du regard des autres. Le choix d'extérioriser ses pensées, ses humeurs sans être jugé. Le logement s'apparente alors à une sorte de boîte dans laquelle on peut vivre pleinement la personne que l'on est sans devoir respecter des normes imposées par la société. De ce fait, habiter un logement permet une libération puisqu'une fois dehors tout n'est que contrôle. Contrôle de soi, de son apparence, de ses gestes, de ses mots. Ce choix, les personnes sans-abri ne l'ont pas : tout n'est qu'obligations, contraintes ou encore interdictions (Leroux, 2008).

Avoir un logement c'est aussi avoir une adresse et donc occuper une place dans la société. C'est habiter dans un lieu précis qui est le nôtre. Le « chez-soi » ne recouvre pas seulement le logement, encore moins l'hébergement, mais l'entrelacement

du dedans et du dehors, des temporalités, du soi et des autres (Jouve, Pichon, 2015).

Le logement est un lieu où l'on s'abrite, où l'on se protège de tout et de rien, des autres et de nous-même. Posséder un endroit, c'est se l'approprier pour le faire sien et, par conséquent, repousser les autres en dehors. C'est instaurer des limites entre la sphère publique et la sphère privée. Des limites visibles à différentes échelles. La plus évidente est celle entre le dedans et le dehors scellée par le pallier entre l'espace public et l'espace semi-privé de l'entrée d'un immeuble ou du jardin d'une maison. Cette limite protège des intempéries et des intrusions caractéristiques d'un environnement extérieur parfois hostile. La limite entre l'espace semi-privé et privé s'exerce entre les espaces communs d'un immeuble et l'appartement ou bien le jardin, la cour d'une maison et l'entrée de cette dernière. Mais il existe aussi des limites qui relèvent plus de l'intimité et qui sont visibles au sein de certains logements. Si l'on vit seul, le logement entier devient alors territoire de l'intime mais quand on le partage, ce qui est très fréquent, il existe alors des espaces dédiés aux usages collectifs et d'autres aux usages individuels. Le logement permet donc tous ces seuils qui, effectivement, ne se retrouvent pas dans la situation des personnes à la rue. Il n'y a alors plus de limites, plus de frontières, plus de dedans ni de dehors. Il n'existe alors plus d'interface entre le monde extérieur et la personne intérieure autre que la peau, ultime limite physique de l'être.

Le « chez-soi » est un espace privé, un territoire de l'intime, le lieu où les envies, les fantasmes se libèrent. Être « chez-soi » c'est pouvoir s'isoler du reste du monde, mettre les autres à distance, prendre du recul. Évidemment, les lieux ne sont pas tous habités de la même manière car cela dépend de chacun. Du rapport qu'on entretient avec soi, son intimité, son corps, sa timidité, sa sensibilité, sa

personnalité. De fait, je dirais même qu'il y a autant de façon d'habiter qu'il y a de personnes vivant sur cette planète. En préservant notre intimité, l'habitat participe à notre régulation, à la préservation de notre santé physique et mentale et au contrôle de notre représentation sociale. En étant privées de territoires intimes, les personnes en situation de rue n'ont pas cette possibilité de se recueillir dans un lieu qui est le leur et exclusivement le leur. Vivre dans la rue, exposé aux regards de tous, c'est soit renoncer aux pratiques de l'intimité, soit renoncer à son intégrité en dévoilant les actes les plus personnels à la société tout entière (Leroux, 2008). Il est alors évident qu'être privé de « chez-soi » entraîne indéniablement une dévalorisation de soi passant par un sentiment profond de honte induisant une perte de dignité et donc de confiance en soi. Sans parler du regard des autres ne faisant qu'augmenter ce sentiment de dégoût envers soi-même. Un sentiment face auquel les personnes sans domicile fixe sont impuissantes.

Avoir un logement, ce n'est pas seulement cohabiter avec soi-même mais aussi avec les autres que ce soit au sein du logement, de l'immeuble, du quartier ou de la ville. C'est la première étape de l'insertion sociale et cela marque aussi les différentes limites de publicité des lieux. L'habitat est la base de tout car il constitue l'endroit principal où l'on vit. L'habitat est donc à la fois une nécessité (puisqu'il participe à la survie de l'homme), le prolongement de soi, un appareil, et l'un des outils indispensables à l'intégration sociale (Leroux, 2008). Être « chez-soi » c'est se sentir bien quelque part. Par conséquent, cela permet de mieux se connaître et savoir se stabiliser, d'être en harmonie avec soi-même et donc de l'être plus facilement avec les autres. À la rue, il faut cohabiter avec les passants quand on décide de s'installer à même le sol. Il s'agit alors de faire sa place comme on peut selon les moyens, les ressources que l'on

a. Alors certains tentent d'aménager des endroits pour essayer de recréer un « chez-soi » mais cela s'avère compliqué dans des lieux aussi publics qu'une rue, qu'une place. Effectivement, le manque d'intimité induit parfois un comportement ou des pratiques qui remettent en cause la dichotomie entre sphère privée et sphère publique. Certaines personnes en situation de rue vont donc trouver un moyen de construire des sortes de cabanes ou bien simplement délimiter leur espace avec des cartons par exemple. Ces habitats précaires sont parfois le seul moyen pour certains d'avoir un « chez-soi » car les hébergements d'urgence ne permettent pas une assez grande appropriation et la cohabitation avec les autres est parfois difficile. L'aménagement de ces abris de fortune a des conséquences aussi sur l'espace et notamment sur le comportement des passants. Certains vont prêter attention à la personne qui vit ici en essayant d'être discret c'est-à-dire ne pas se faire remarquer en ne faisant pas trop de bruit. Mais l'aménagement n'est pas la seule façon d'occuper un espace. En effet, vous avez sûrement dû déjà apercevoir une personne dans la rue crier seule en direction de on-ne-sait-qui, les passants ne s'approcheront pas de cette personne à moins de deux mètres. Un « périmètre de sécurité » va alors apparaître instinctivement. Cela peut aussi être le cas avec l'odeur. Certaines personnes à la rue usent de ces tactiques pour éviter qu'on vienne les embêter et surtout de peur des agressions physiques et sexuelles. Comme on l'a vu le corps est un outil et c'est le seul qui leur reste.

Comme le dit si bien Gaspard Lion dans l'article écrit pour le numéro 110 des *Annales de la recherche urbaine*, aborder la question de l'habiter par ses marges précaires enrichit la compréhension du chez-soi de manière plus générale. Effectivement, le « chez-soi » de « l'homme ordinaire » n'est certainement pas le même que celui de « l'homme

exclu ». Ce dernier doit vivre dans l'espace public repoussant ainsi les limites ordinaires entre la sphère privée et la sphère publique. La manière d'habiter la rue est bien différente de la manière dont on habite un logement tout simplement parce que les contraintes ne sont pas les mêmes. Il s'agit d'habiter sans aucune limite ni repère, sans aucune intimité, alors soumis à l'errance et à la mobilité afin de satisfaire les besoins élémentaires du quotidien (Leroux, 2008). En vivant à la rue et en y dormant surtout, en s'installant dans un endroit, la personne sans domicile fixe est alors automatiquement identifiée comme personne ne disposant pas d'un logement. Ce manque d'intimité entraîne forcément une difficulté à s'accepter car la personne ne se sent pas intégrée et donc elle ne peut pas construire. Car l'important est le regard que l'on porte sur soi-même mais en subissant autant de commentaires déplaisants et de comportements dénigrants, il est compliqué de se sentir bien dans son corps et sa tête. La construction d'un « chez-soi » devient primordiale mais elle est impossible à réaliser quand on ne possède ni maison, ni appartement. Les seuls espaces habités par les personnes sans domicile fixe sont les lieux du système assistanciel mais ces endroits sont difficilement appropriables par le public concerné et la cohabitation n'est pas toujours aisée. Il ne faut pas non plus oublier que dans ces établissements, rares sont les pièces où l'on peut être seul car même les chambres sont très souvent partagées.

« Étudier l'habiter dans de telles situations permet d'éclairer différemment l'expérience du sans-abrisme, de mieux comprendre ce qui se perd pour ceux qui ne disposent pas d'espace à eux, ainsi que les enjeux de cette privation. »

Gaspard Lion dans l'article intitulé
« Saisir l'habiter par ses marges précaires. » présent dans la revue
Les Annales de la recherche urbaine n°110 (2015)

HABITER SANS JAMAIS ÊTRE « CHEZ-SOI ».

« L'habitat précaire peut être figuré comme un système en réseau, vaste et complexe, dans lequel les personnes enquêtées évoluent le plus souvent pendant de nombreuses années sans accéder à un statut de locataire. C'est devenu leur seul moyen d'habiter, privé de la sécurité d'un avenir prévisible et des droits afférents au logement. »

Elodie Jouve et Pascale Pichon dans l'article intitulé
« Le chez-soi, le soi, le soin » présent dans la revue
Les Annales de la recherche urbaine n°110 (2015)

Les centres d'hébergements, les squats ou encore les abris de fortune font partie des lieux d'habitations temporaires dans lesquels les personnes en situation de rue vivent quand elles cherchent à éviter la rue. On a pu voir que l'espace public était un lieu dangereux que les personnes sans domicile fixe, et plus particulièrement les femmes, cherchent à fuir. Alors elles se cachent dans les lieux du système assistanciel, chez des amis, dans des voitures. Dans cette deuxième sous-partie, nous verrons en quoi ces logements temporaires constituent une solution qui comporte de nombreuses limites qui mettent notamment en jeu dignité, rapport à soi et aux autres.

Les centres d'hébergement d'urgence sont l'une des premières solutions envisagées par les personnes arrivant à la rue. Malheureusement, pour obtenir une place qui ne sera que pour quelques nuits voire une seule, il faut appeler un numéro et il est très rare que l'on réponde favorablement à leur demande.

Le 115 est le numéro permettant de ne pas dormir à la rue le soir. Les personnes en situation de rue vont donc appeler pour demander une place et on leur répondra par l'affirmatif ou le négatif. À l'autre bout du fil, il y a des écoutants. Trop peu, si bien que souvent il faut attendre longtemps avant que quelqu'un décroche. Pour avoir un ordre d'idée, il y en a seulement six dans tout le département de la Loire-Atlantique¹. Comme on l'a vu plus tôt, il y a des horaires qui s'imposent pour appeler le 115, généralement le matin car le soir il n'y a plus de places disponibles². Tous les jours, le 115 récapitule le nombre de places qui se sont libérées et les redistribue aux appelants. Les places disponibles sont dues au turn-over au sein des établissements. En effet, la place obtenue dans un centre ne l'est que pour une durée allant d'une nuit à une semaine ou un peu plus donc, forcément, des places deviennent vacantes chaque jour. En moyenne, à Nantes il y a 150 appels par jour et seulement 26 places à donner sur les 187 places en centre d'hébergement d'urgence disponibles sur le territoire¹. Donc, il est facile d'imaginer les nombreux refus que les écoutants doivent formuler chaque jour à cause de l'inadéquation forte entre l'offre et la demande. C'est ce que l'on peut voir dans une scène du film *Les Invisibles* réalisé par Louis-Julien Petit. Audrey, une travailleuse sociale, tente, en vain, de joindre le 115 et quand une personne décroche enfin c'est pour lui dire qu'il n'y a plus de places. Elle note, à chaque fois qu'elle appelle, la réponse qu'on lui a donnée et on peut voir dans son carnet que très rares sont les fois où elle a obtenu une place pour quelqu'un. La plupart des refus sont dus à un manque de place mais il peut arriver d'obtenir un refus quand on a déjà bénéficié d'une place ou qu'on en a refusé une récemment, qu'on a été impoli voire agressif au téléphone

¹Chiffre collecté auprès de Maxime lors de notre entretien.

²Au début du mémoire, j'évoquais le soir mais il semblerait que cela concerne davantage la région parisienne et, ici, le matin, plutôt la métropole nantaise.

ou qu'on a manqué au règlement d'un établissement. Lors de la période hivernale, de nouveaux centres ouvrent pour permettre aux personnes en situation de rue de se mettre à l'abri du froid et de la météo peu clémente. Pendant la trêve hivernale en France, personne ne peut être mis dehors même pour un impayé de loyer et il en est de même pour les hébergements d'urgence ce qui contribue à limiter le nombre de personnes à la rue pendant la saison. Lors du premier confinement dû à la crise sanitaire du COVID19, la ville de Nantes a ouvert plusieurs gymnases pour les personnes sans-abri. Julie a pu bénéficier d'une place dans celui de Vincent Gâche avec une vingtaine d'autres personnes. Des tentes étaient disposées dans le gymnase, chacun avait la sienne et les animaux étaient acceptés. Ils dormaient dans des tentes, se lavaient dans les sanitaires et mangeaient les plats apportés le midi et le soir. Julie me disait qu'elle avait vraiment très bien vécu le confinement et qu'elle en garde un bon souvenir car elle avait tout à porter de main et elle pouvait bien se reposer et sortir la journée. Encore une fois, cet exemple montre bien à quel point l'absence d'un logement remet en perspective la chance d'en avoir un. En effet, peu de personnes étaient vraiment ravies de devoir rester enfermées chez elles toute la journée mais pour les personnes qui sont sans cesse dans un processus d'errance puisqu'elles n'ont pas de logement, avoir d'un coup tout à disposition est un changement drastique dans leur manière d'appréhender le quotidien. Si Julie a bien vécu ce moment-là c'est sûrement car il y avait une bonne ambiance dans le gymnase où elle était mais ce n'était peut-être pas le cas dans les autres. Il y avait sûrement des disparités, tout comme il y en a dans les centres d'hébergement d'urgence.

Effectivement, les centres ne se ressemblent pas et c'est pour cette raison que les personnes à la rue, depuis quelque temps, procèdent à une sorte de hiérarchisation de ces établissements. Et cela se fait sur plusieurs critères comme me l'expliquait Maxime de l'association *La Cloche*. Il y a, tout d'abord, la géolocalisation, un hébergement éloigné du centre-ville rend plus difficiles les tâches du quotidien,

la façon dont le lieu est géré par l'association, dans quel état est ce dernier car souvent ce sont de vieux bâtiments destinés à la démolition. De ce fait, les personnes faisant appel au 115 et fréquentant ces établissements acquièrent des connaissances que ce soit par leur expérience ou par ce qu'on leur raconte sur les différents centres comme on peut le voir dans le film *Les Invisibles*. On voit un centre fermer et les femmes doivent donc se rendre dans un autre mais aucune ne veut car il a mauvaise réputation. Ces données vont leur permettre lors d'un appel de savoir si elles acceptent la place qu'on leur offre ou non, ce qui n'est évidemment pas apprécié par les écoutants qui peuvent leur en tenir rigueur par la suite. Mais le fait de ne pas recourir à certains hébergements d'urgence montre la volonté de préserver son image, sa dignité, une certaine liberté aussi parfois et ce n'est pas vraiment un luxe. En effet, les règlements des centres sont, dans la plupart des cas, assez stricts avec des horaires d'arrivée et de départ à respecter. Ce sont également des lieux où les personnes accueillies sont surveillées ce qui peut se révéler stigmatisant et infantilisant. De plus, pour les personnes hébergées, le fait de savoir que cette situation est très temporaire et que dans quelques jours elles seront à nouveau à la rue rend le séjour quelque peu angoissant et peut causer des troubles du sommeil. Concernant les femmes, de nombreux lieux sont mixtes, ce qui peut en freiner plus d'une dans l'idée de faire appel au 115. En effet, Audrey Marcillat nous explique dans son mémoire que très souvent les espaces sont délimités suivant les genres mais qu'il existe tout de même des lieux en commun où on observe une présence beaucoup plus forte des hommes contrairement aux femmes qui cherchent à se faire discrètes ou qui tout simplement ne fréquentent pas ces espaces collectifs. On retrouve donc, au sein de ces établissements, le même rapport au genre qu'à l'extérieur, l'espace public étant principalement masculin.

Une cohabitation difficile parfois, que ce soit entre les hommes et les femmes et même entre les personnes du même sexe, car, comme on n'a pu le voir dans le chapitre

précédent, les personnes en situation de rue ne sont pas forcément tendres avec les personnes rencontrant les mêmes difficultés. En effet, il est très compliqué de faire cohabiter autant de personnes ensemble surtout quand elles vivent des choses difficiles qui peuvent induire un comportement parfois déplaisant voire violent. Comme me l'expliquait Jeanne, il faut supporter les humeurs de la personne avec qui l'on partage sa chambre mais aussi si elle ronfle ou téléphone la nuit. Elle s'est plainte plusieurs fois mais rien y fait et elle avait juste l'impression de passer pour quelqu'un de puérile en faisant cela. Malheureusement, il arrive souvent que les personnes accueillies rencontrent des difficultés pour dormir à cause de la cohabitation. Effectivement, les dérangements et les vols sont fréquents ce qui a pour conséquences des conditions loin d'être optimales pour se reposer soit la chose la plus importante étant donné le train de vie des personnes en situation de rue. Enfin, de nombreuses personnes ne veulent pas aller dans les centres d'hébergement d'urgence pour ne pas être associées aux « clochards » ou « clochardes ». Ceux qui représentent les plus pauvres des pauvres et dont il est nécessaire de se détacher afin de préserver une image positive de soi (Maurin, 2017). Pour toutes les raisons précédemment énoncées beaucoup font donc le choix de ne pas solliciter le système assistanciel pour trouver un logement.

Les centres d'hébergement d'urgence constituent évidemment l'une des premières solutions quand on arrive à la rue. Malheureusement, obtenir une place est compliqué et il est possible que la seule place vacante soit dans un établissement ni très bien réputé ni bien fréquenté. Pour éviter ce genre de tracas, les personnes en situation de rue vont chercher des alternatives et le squat en fait partie. En effet, parfois, l'occupation illégale d'un squat est perçue comme une meilleure solution que les propositions d'hébergement social (Maurin, 2017).

Le squat, trois des quatre personnes avec lesquelles je me suis entretenue l'ont connu, de manières différentes. Pour Béatrice, c'était « un cagibi, un box » dans un immeuble à Paris avec

simplement un petit lavabo, un lit et une armoire. Julie, elle, m'a raconté comment ils se sont retrouvés à habiter à quatre dans un studio en plein centre-ville de Nantes. Et enfin, Jeanne m'a parlé de son expérience au sein de la *Maison du peuple* à Nantes. Ce qui relie les deux derniers témoignages c'est l'idée de cohabitation que l'on retrouve encore. En effet, Julie partageait son studio avec son compagnon de rue et deux autres « amis de la rue » et, même si cela se passait bien, l'endroit était trop étroit pour tout ce monde. Elle et son ami ont donc décidé d'aller squatter un autre appartement de l'immeuble. Il y avait l'eau et l'électricité, un matelas, un frigo et une plaque chauffante c'est-à-dire le nécessaire de survie dirons-nous. Encore une fois, l'expérience dépend beaucoup des personnes avec qui l'on est et des connaissances acquises par rapport au territoire dans lequel on se mouvoit. Dans le cas de Jeanne, arrivée seule d'un pays étranger, elle ne connaissait rien de Nantes. De fait, quand elle a entendu parler de la *Maison du peuple*, elle s'est sûrement dit que c'était une meilleure solution que de dormir dehors. Malheureusement, en arrivant sur place, elle s'est rendu compte que c'était surpeuplé, ils étaient une dizaine de personnes par chambre.

La cohabitation n'a pas des conséquences que sur le relationnel. Effectivement, vivre avec d'autres personnes signifie également partager des espaces, les mettre en commun. De ce point de vue là, Jeanne me racontait que c'était « insalubre de chez insalubre », en plus des moustiques et de l'absence de chauffage. Elle se demandait clairement comment les autres personnes faisaient pour vivre là-dedans car elle n'avait pas l'impression d'être en France mais plutôt dans son pays natal. Il était impossible pour elle de mettre un pied au sol, elle n'est donc restée qu'un mois dans ce lieu. La *Maison du peuple* était un immense squat qui s'était installé juste derrière le théâtre Graslin dans les bâtiments d'une ancienne école primaire. Malheureusement, les habitants furent délogés très tôt le matin du 28 juillet 2021 car un projet visant à remplacer l'ancienne école est en cours.

C'est le risque à prendre quand l'on squatte un lieu, l'expulsion. Occuper un logement illégalement constitue une solution dont la temporalité, fragile, dépend de l'engagement (ou non) de procédure judiciaire (Maurin, 2017). Les expulsions arrivent

souvent, et même l'hiver. C'est ce qui est arrivé à Julie en plein mois de novembre alors qu'elle était au travail. Tout cela, à cause de nouveaux squatteurs qui étaient arrivés et s'étaient mis à vendre de la drogue dans l'immeuble. Cependant, les femmes bénéficient d'une plus grande empathie et clémence de la part des propriétaires squattés car ce ne sont pas souvent elles qui causent des problèmes.

Une alternative aux hébergements d'urgence est l'abri de fortune c'est-à-dire une tente, un véhicule plus ou moins aménagé, une cabane... Et c'est l'une des solutions qui permet de préserver quelque peu son intimité et surtout son indépendance.

Les deux principales formes que prennent les abris de fortune sont ceux de la voiture et de la tente. Deux objets du quotidien qui ne sont pas vraiment adaptés pour y habiter ou bien seulement temporairement. Dans les femmes que j'ai pu rencontrer, l'une d'elles vivait dans sa voiture depuis quelques mois. Et c'est une tout autre organisation car, comme elle me le disait, dans un appartement on dispose de tout et chaque chose à sa place alors que dans une voiture il faut trouver un autre moyen de fonctionner. Tout l'arrière de son véhicule sert à ranger ses affaires et l'avant, c'est pour se reposer, conduire, manger et autres activités. Elle a aussi développé des techniques pour préserver son intimité. Quand elle dort ou qu'elle se change, par exemple, elle va faire de la buée sur les vitres ou bien étaler un produit de sorte que de l'extérieur on ne distingue pas clairement l'intérieur du véhicule. La plupart du temps, elle gare sa voiture sur les immenses parkings des centres commerciaux mais pour éviter d'être repérée, elle change régulièrement d'endroit. Le choix du lieu est en effet primordial et il en est de même pour les personnes désirant installer une tente. Souvent ces personnes vont choisir de s'excentrer pour trouver des endroits

assez tranquilles, plus proches de la nature pour ne pas être dérangées et surtout délogées. Malencontreusement, cela les éloigne aussi des lieux-ressources et des circuits des maraudeurs. En contrepartie, plus elles s'écartent du centre, plus il sera facile pour elles de laisser leurs tentes installées au lieu de devoir la défaire chaque jour. C'est aussi le cas des cabanes que certains construisent dans les interstices de la ville comme on peut le lire dans l'article *Quand la pauvreté fabrique la ville* écrit par Gilles Suzanne et Marine Vassort. En effet, on y retrouve l'histoire d'un groupe de personnes sans-abri qui s'est construit un logement à l'aide d'objets récupérés. Au sein de ce logement, il y a un espace nuit séparé du coin repas. Leur voisin s'est fabriqué, quant à lui, une cabane entre deux wagons. En face, un autre a construit son habitat dans les buissons en utilisant des plaques de tôles. On voit donc bien que l'envie de disposer d'un endroit à soi n'est pas inhérente aux ressources financières ou matérielles. En effet, certaines personnes en situation de rue préfèrent bâtir leurs propres demeures à l'écart de la rue, des espaces publics surpeuplés pour bénéficier d'un lieu, d'un logement à l'abri des regards. C'est l'une des premières choses qui manquent aux personnes sans domicile fixe, l'intimité. Elles doivent sans cesse partager chaque espace où elles vivent. Habiter, c'est d'abord, dans la plupart des cas, disposer d'une intimité qui nécessite un espace relativement privatisé (Lion, 2015). En ce sens, la voiture et la tente mais plus encore la cabane sont des endroits permettant l'aménagement et l'appropriation par son occupant, une première étape dans la construction d'un « chez-soi ». De plus, leur caractère clos confère une certaine protection vis-à-vis du climat parfois rude, des personnes non désirées, des potentielles agressions et tout simplement du regard dévalorisant des autres. De ce fait, il est assez commun d'entendre des personnes

vivant dans un abri de fortune dire qu'elles dorment plutôt bien car elles sont moins sur le qui-vive, contrairement à ce que l'on peut entendre dans les discours des personnes dormant à la rue, sans arrêt en alerte. Même si ces objets ne sont pas inviolables, à l'intérieur, les personnes peuvent se préserver du dehors, des autres et retrouver l'harmonie avec elles-mêmes en se laissant aller, en abandonnant tout contrôle. C'est parce que l'homme « habite » que son « habitat » devient « habitation » (Paquot, 2007 / Lion, 2015).

Malgré tous les avantages relatifs à l'indépendance et à l'intimité, la construction d'abris de fortune est en quelque sorte une occupation illégale d'une partie de l'espace public. Ce caractère interdit lui confère une temporalité fragile à cause du risque d'expulsion. L'une des scènes les plus déchirantes du film de Louis-Julien Petit est celle où l'on observe le démantèlement d'un camp très tôt le matin alors que les personnes dorment paisiblement dans leurs tentes. La médiatrice sociale tente de prévenir les personnes mais le ton monte et les forces de l'ordre s'impatientent et décident donc d'intervenir. Les personnes sont emmenées dans des bus et les tentes sont arrachées, les matelas déplacés. C'est une scène violente à voir mais encore plus pour les personnes qui la vivent car, à ce moment précis, elles perdent, à nouveau, tout ce qu'elles ont pu construire. L'un des points forts de cette alternative est l'ancrage spatial qu'elle confère car il s'agit un peu moins de vivre au jour le jour étant donné qu'elles savent où dormir le soir. Disposer d'un ancrage spatial est enfin ce qui permet de se constituer un centre à partir duquel organiser le monde et s'y mouvoir, car c'est le monde qui s'organise à partir de la demeure et non l'inverse (Levinas, 1961 / Lion, 2015). L'ancrage permet aux personnes en situation de rue de se situer dans l'espace et dans le temps. Malheureusement, à cause des expulsions, c'est tout un processus qu'il

faut reprendre depuis le début. C'est la perte d'un point central autour duquel elles organisent leurs vies, des repères acquis et des relations de voisinage qui avait pu naître. C'est parfois même devenu un territoire approprié, un « chez-soi », un espace de l'intime qui se perd et que les personnes mettront du temps à retrouver. L'intimité demeure donc, mais pour tous, la menace pèse... (Lion, 2015).

Hormis les centres d'hébergement d'urgence, les squats et les abris de fortune, il existe d'autres lieux dont les personnes en situation de rue se saisissent une fois le soleil couché pour essayer de se reposer en attendant la réouverture des lieux-ressources.

L'une des alternatives assez courantes et qui semble plutôt évidente est le logement chez un tiers. Mais c'est une solution qui induit souvent de parler de ses problèmes à son entourage que ce soit un membre de sa famille ou un ami suivant vers qui on se tourne et ce n'est pas toujours une chose facile à faire. Parmi les femmes avec qui je me suis entretenue, deux d'entre elles avaient été hébergées chez des personnes qu'elles ne connaissaient pas auparavant. Jeanne a rencontré une compatriote gabonaise à son arrivée en France qui, par solidarité, l'accueille chez elle. Malheureusement, elle est étudiante et n'a donc que peu de moyens et, rapidement, la cohabitation devient difficile et se termine au bout de quatre mois. Ensuite, elle trouvera une famille d'accueil grâce à une association dans laquelle elle restera un semestre. Elle aimait bien cette période car elle se sentait intégrée. Ils mangeaient tous ensemble comme une famille normale et elle faisait de la couture avec la mère. Julie, quant à elle, a reçu l'aide d'une connaissance d'un ami à elle qui l'a hébergée pendant quelques mois à la suite de son expulsion en plein hiver. Ici, on a deux cas de figure différents, celui de Jeanne qui a fui son pays en laissant derrière elle sa famille et qui du coup ne connaît personne en France à qui elle pourrait demander de l'aide et celui de Julie qui pour rien au monde n'aurait raconté à ses parents la situation dans laquelle elle était. Il n'est donc pas rare que certaines personnes en situation de rue excluent complètement le fait de faire appel à leur entourage. Mais pour celles qui le

font, généralement des femmes, les personnes contactées ne disposent souvent pas des ressources nécessaires pour accueillir d'autres personnes sous leurs toits. Par conséquent, cela va marcher quelque temps jusqu'à ce que la situation ne soit plus vivable. Comme on peut le lire dans l'article rédigé par Marine Maurin pour le numéro 112 des *Annales de la recherche urbaine*, les personnes sans domicile fixe peuvent avoir peur de déranger et, de ce fait, développeront des habitudes comme, par exemple, rentrer tard et partir tôt pour ne pas affecter la vie de la famille chez qui elles habitent. Cela engendre donc un certain rythme qui n'est pas idéal pour se reposer et reprendre des forces. De plus, cette solution est vraiment provisoire car loger quelqu'un en situation de rue c'est tout lui payer et de nombreux ménages ne peuvent pas se le permettre. Pourtant ce sont souvent les personnes les moins aisées qui aident les personnes en galère. Une autre solution mais elle aussi très limitée c'est l'hôtel. Il en existe deux types que les personnes en situation de rue fréquentent, d'une part, les hôtels sociaux et, d'autre part, les hôtels bon marché. Dans le premier cas, elles disposent d'une chambre pour une somme très raisonnable et ce pour une durée déterminée. Dans certains, les conditions de vie étaient agréables comme ont pu me le raconter Irène et Julie, pour d'autres comme Béatrice, l'expérience s'est avérée plus difficile à vivre. En effet, elle vivait dans un cinq mètres carrés où grouillaient les cafards. Hormis ces désagréments sanitaires, le problème encore une fois c'est la temporalité. Certes, ce sont des durées plus longues que les centres d'hébergements d'urgence mais il reste que cela laisse du temps pour se reposer mais pas assez pour vraiment se poser, prendre le temps de réfléchir à son avenir et trouver des solutions d'hébergement plus durables. Dans le second cas, les hôtels offrant des chambres à bas prix ou des auberges de jeunesse, les personnes sans domicile fixe y ont recours pendant seulement quelques jours car le budget ne peut pas suivre plus longtemps. Cela arrive souvent comme une étape de transition entre la perte du logement et l'inscription dans le circuit de l'assistance ou comme Julie, après l'expulsion pour éviter de dormir dehors en plein hiver. Certaines personnes vont à l'hôtel de temps à autre pour bénéficier d'une vraie nuit dans un lieu où elles se sentent en sécurité. Cependant, avoir recours aux hôtels demeure une

tactique temporaire et exceptionnelle mise en œuvre par les femmes elles-mêmes (Maurin, 2017).

Les alternatives les plus provisoires regroupent tous les autres lieux. Il peut s'agir d'un commissariat de police, de la salle d'attente des urgences d'un hôpital, d'une gare, d'un arrêt de bus, d'un parking, d'un wagon de métro ou d'une cage d'escalier. Autant de lieux détournés dans le but de se reposer en se sentant un petit peu en sécurité. En effet, lorsqu'elles se retrouvent pour la première fois dans la rue, certaines femmes font appel à la police, ce qui semble constituer un des premiers réflexes tant en France qu'au Québec, lié à la peur, la panique, au désarroi (Maurin, 2017). L'insécurité et la peur d'une potentielle agression guident leurs choix d'installation pour la nuit. Malheureusement, certains lieux sont équipés de manière à dissuader les personnes en situation de rue de venir y dormir.

Sans domicile fixe, les personnes en situation de rue doivent trouver de quoi se loger, au moins pour la nuit. Malheureusement, tous les endroits précédemment énoncés ont une temporalité très limitée car soit il faut un turn-over dans les structures pour permettre à d'autres personnes d'être logées, soit il y a un risque d'expulsion. Du fait de ce caractère très provisoire, il est très difficile pour les personnes en situation de rue de pouvoir reconstruire un « chez-soi ». En effet, si on reprend le terme en lui-même, l'un des deux mots qui le forme est « soi ». Ce qui veut dire que c'est un endroit qui nous appartient plus ou moins. C'est, au moins un lieu où l'on se sent soi, c'est-à-dire assez à l'aise pour relâcher la pression subie par les normes sociétales. De ce point de vue, les centres d'hébergement d'urgence ne correspondent en aucun point car les personnes accueillies, dans la majorité des cas, doivent partager des lieux habituellement intimes comme la chambre ou encore la salle de bain. Mais le plus grand problème c'est cette instabilité constante. Le fait de ne pas savoir de quoi demain sera fait fragilise la construction du « chez-soi » parfois entrepris par les personnes en situation de rue. En outre, les lieux précédemment énoncés

ne permettent pas l'établissement d'un « chez-soi » dans lequel les personnes sans-abri peuvent se projeter et peut-être s'en sortir mais ils participent à leur invisibilisation. Par conséquent, on sous-estime l'ampleur du sans-abrisme car on n'en voit qu'une facette.

« Many homeless people are hidden, some are out of sight in night shelters and hostels. The majority of homeless people are hidden because they sleep in their cars, stay on friends' sofas. »

Rachel Hall dans le TED Talk intitulé
« Hidden Homelessness and What We Don't See » (2018)

Beaucoup de personnes sans domicile fixe sont cachées, certaines sont hors de vue dans des refuges de nuit ou des auberges. La majorité des personnes sans domicile fixe est cachée dormant dans leurs voitures, restant sur les canapés d'amis.

UN RETOUR DIFFICILE À UN MODE D'HABITER PLUS NORMÉ.

« Quitter l'asphalte est parfois le seul choix possible pour retrouver un toit. Trouver un toit, c'est la clé pour s'en sortir. Trouver un toit, ça veut dire échapper à la rue, au froid, à la pluie. Trouver un toit, c'est préserver sa liberté et son intimité. »

Mireille Darc dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

Sortir de la rue ne se fait pas en un jour. C'est un processus long qui demande du temps, de la patience et de la volonté. Avoir un logement à nouveau peut s'avérer déconcertant et entraîner des retours à la rue dans certains cas. Mais c'est une étape clé qui permet de mettre son corps à l'abri et de lui retirer son rôle de barrière de protection envers un environnement extérieur parfois hostile. Enfin, habiter quelque part c'est à nouveau rentrer dans les normes et donc regagner sa place dans la société. Dans cette troisième et dernière sous-partie, nous démontrerons en quoi le retour à un mode de vie plus conventionnel peut s'avérer plein de compromis et d'épreuves à surmonter.

Tout commence par le logement. En effet, dans les sous-parties précédentes, nous avons pu voir que le logement était à la racine de tout et, notamment, que c'est lui qui permettait de se sentir bien avec soi et, par conséquent, avec les autres. N'ayant jamais d'espaces vraiment à elles dans le système assistanciel, les personnes en situation de rue doivent donc s'approprier leurs logements. Quelque chose qu'elles n'ont plus eu l'habitude de faire depuis des années.

Pour deux femmes que j'ai rencontrées, elles ont mis du temps à aménager leurs appartements. Irène est dans le sien depuis septembre 2020, je l'ai rencontrée sept mois après et elle me racontait qu'elle venait d'enlever la tapisserie et de mettre quelques meubles. Pour Béatrice, l'appropriation est passée par l'aménagement d'un potager sur son balcon dont elle est très fière. Évidemment, le manque de moyens financiers peut expliquer le temps long que prend l'aménagement et donc l'appropriation. C'est un changement drastique qui s'opère car, du jour au lendemain, elles n'ont plus à se demander où elles vont dormir le soir, elles ne doivent plus transporter toutes leurs affaires avec elles. Elles ont un endroit où rentrer si elles ne veulent plus être dehors. Un endroit qui est fermé aux autres, qui est le leur. Malgré tout, cela ne suffit pas et, dans la majorité des cas, il faut un accompagnement. Effectivement, après des années passées dehors, il faut réapprendre à habiter dans un logement et à s'en occuper. L'un des points majeurs est l'autonomie dans le logement et c'est le premier critère qu'Anne-Laure a cité pour répondre à ma question sur comment ils choisissent les personnes qui bénéficieront d'un logement dont l'association Toit à moi est propriétaire. Quand elle parlait d'autonomie, elle expliquait qu'il s'agissait surtout que la personne ne se mette pas en danger au sein du logement. Pour certains, cela représente une angoisse comme pour Barbara dans

le documentaire *Femmes invisibles, Survivre à la rue* qui avait peur à l'idée de vivre seule et de ne pas réussir à bien gérer son argent.

D'autres voient cette indépendance comme une résurrection. C'est notamment la discussion qu'ont Nathalie et Carole dans le documentaire *Les femmes dans la précarité* réalisé par Mireille Darc. Carole est sur le point d'avoir un logement dans les jours à venir et prononce les phrases suivantes : « J'ai besoin d'entendre ce bruit, que ce soit moi qui ouvre la porte, qui la referme. C'est moi qui rentre chez moi. Faire sa toilette dans un lavabo qui est le tien où personne d'autre ne fera sa toilette dans ce lavabo, il n'y aura que toi. Voilà, plein de petites choses comme ça. Se faire à manger, porter un vrai verre dans la main, de vrais couverts. J'ai perdu l'habitude de ça. Tout ça je vais l'avoir à nouveau. »

Une liste de choses qui paraissent si insignifiantes mais qui représentent l'un des fondements même de l'existence, la liberté. En effet, avoir un espace à soi, et uniquement à soi, se faire à manger, disposer de ses affaires participent à ce sentiment de libération. Plus généralement décider de ce que l'on fait, comment on le fait et quand, font partie d'un pouvoir encore plus large, inaccessible pour les personnes à la rue, qui est d'avoir le choix.

Cependant, plusieurs personnes, une fois installées, ressentent le besoin de retourner à la rue. Il ne s'agit pas forcément d'y vivre à nouveau mais, par exemple, continuer de consommer de l'alcool ou des substances illicites avec les membres des groupes auxquelles elles appartenaient. En effet, sortir définitivement de la rue prend du temps. La nette différence entre le dehors et son apparent manque de contraintes et le retour à une vie où les normes et le contrôle de soi dominant n'aide en rien. Certains ont l'impression d'être enfermés, d'étouffer dans leurs logements et ont ainsi plus de mal à se les approprier. Des discours récurrents sur les plateaux

de télévision comme avec Anne Lorient qui expliquait qu'elle avait passé deux ans sous sa couette car elle ne voulait être ni dedans, ni dehors. Elle considérait son appartement simplement comme un point d'eau et elle a mis plusieurs mois à s'adapter et à se l'approprier par l'aménagement notamment. Dans une autre émission, Fiona raconte qu'elle a plein de tocs qui sont apparus quand elle a eu un logement comme, par exemple, laisser la télévision allumée la nuit pour avoir un fond sonore. En effet, en dormant à la rue, le bruit est omniprésent, il est alors facile d'imaginer que son absence soudaine puisse engendrer des angoisses.

Investir un lieu et le faire sien prend du temps. Cela passe par l'appropriation dont l'aménagement est la première étape. Appropriation du logement mais aussi des environs et du quartier. Appropriation qui amènera à des attachements que ce soit à des lieux ou des personnes. Ainsi, l'ancrage dans un territoire donné deviendra de plus en plus fort amenant la personne anciennement sans-abri à se sentir, finalement, bien en ce lieu, à se sentir chez elle.

Plus la personne se sentira bien dans son nouvel environnement, plus son corps et son esprit s'apaiseront. À la rue, le danger est partout et il est dur de ne pas être en alerte constante par peur de se faire voler ou agresser.

Retrouver un logement et une intimité, c'est aussi retrouver un usage du corps plus habituel. Le corps comme outil pour se déplacer, comme représentation de son style et de son identité, comme lieu de plaisirs pluriels et non plus comme carapace contre les potentiels risques inhérents à la vie dans la rue. Mais cela prend du temps car il a souffert, il s'est abîmé. Même si la rue ôte toute intimité, elle absorbe et dissimule notre propre identité, alors que l'habitation positionne chaque personne face à elle-même (Leroux, 2008). En parallèle de la prise de position dans un logement et son appropriation, il y a la réappropriation de son corps et de son esprit. Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, certaines femmes à la rue masculinisent leur apparence pour

éviter de se faire agresser sexuellement. Pour elles c'est donc souvent un retour à leur féminité qu'elles ne pouvaient plus assumer à la rue soit pour les risques que cela représentait, soit parce qu'elles n'en avaient ni le temps ni les moyens.

La partie du corps qui gardera le plus de traces de cette expérience reste le cerveau. D'une part, la vie à la rue est tellement angoissante et stressante que les personnes en sortant sont épuisées mentalement. C'est le cas de Béatrice qui m'expliquait qu'elle ne se voyait pas travailler à temps plein car elle ne se sentait pas assez forte mentalement. D'autre part, les événements traumatiques qu'elles ont pu subir laissent des traces. Parfois, la violence est telle que leur tête se déconnecte du corps pour ne pas ressentir la douleur et ne pas se souvenir des traumatismes. Les psychologues invités sur les émissions télévisées parlent de déconstruction psychique mais aussi de la difficulté à « effacer les traces de la rue car c'est une expérience d'inexistence totale et d'insécurité permanente. » (Samuel dans l'émission *Toute une histoire* « Elles ont réussi à quitter la rue »). Propos qui font écho à ceux de Claude que l'on peut suivre dans une vidéo sur la chaîne *YouTube* de *Brut* dans laquelle elle explique que « les blessures, on les aura toujours. Tout ça, tu ne l'effaceras pas de ta tête, t'apprendras à vivre avec mais tu ne l'effaceras pas. »

Tant de choses qui font que même une fois sorties de la rue, certaines femmes, si elles n'ont plus autant peur des dangers de l'espace public, craignent d'y retourner, de faire des mauvais choix qui les ramèneront à la case départ, dehors. Olga dans le documentaire *Les femmes dans la précarité* réalisé par Mireille Darc est très émue quand elle évoque la solitude et le manque d'affection auxquels elle fait face depuis qu'elle est sortie de la rue. Mais pour autant, elle n'arrive plus à faire confiance aux autres et, plus particulièrement, aux hommes car c'est sûrement à la suite d'une rupture amoureuse qu'elle s'est retrouvée dehors. Elle a trop peur de « retomber dans la galère » car ce serait trop pour elle de revivre cela.

Dans le deuxième chapitre de ce mémoire, on a pu voir que les personnes en situation de rue souffrent du regard des autres et surtout de leur indifférence. Cette invisibilité les relègue aux marges de la société, entre rejet et pitié. Le fait de retrouver un logement et

donc de « redevenir quelqu'un » (Audrey, psychologue invitée dans l'émission *Ça commence aujourd'hui* « Femmes SDF, elles ont réussi à s'en sortir ») n'est pas une étape facile et chacune la vit différemment.

Souvent, un sentiment d'avoir été laissée sur le bord de la route et que le reste du monde a continué de rouler se fait ressentir. Julie est arrivée dans une colocation de femmes dans l'association *Lazare* à Nantes et c'est grâce à cette place qu'elle est sortie de la rue. Le principe d'une colocation dans cette maison est de proposer un logement pour les personnes à la rue sans limite de temps. Un changement drastique par rapport au système assistanciel. Dans les appartements partagés, la moitié des personnes sont des personnes venant de la rue et l'autre moitié est constituée de volontaires qui se proposent pour les aider pendant deux ans renouvelables. Julie adore son logement et la cohabitation se passe bien mais cela reste difficile pour elle de voir des personnes du même âge qui suivent des « supers études » ou qui ont des « boulots géniaux ». Cependant, cela l'encourage à reprendre ses études tout en travaillant à côté pour payer son loyer car, ayant moins de 25 ans, elle ne peut pas bénéficier du RSA.

Un travail ou des études permettent aussi de se réinsérer dans la société et d'instaurer de nouvelles relations et un ancrage encore plus fort dans un territoire. En ce qui concerne Jeanne, le chemin est plus compliqué car elle doit attendre que sa demande d'asile soit acceptée pour espérer être engagée pour un contrat de plusieurs mois, années voire pour une durée indéterminée. Elle aimerait aussi faire homologuer le diplôme qu'elle avait obtenu au Gabon pour faire le même métier qu'elle exerçait en partant, c'est-à-dire conseillère dans les banques. Elle sait qu'avec un salaire cela lui permettrait d'économiser au moins pour assurer ses lendemains et éviter de revivre à la rue. L'état d'esprit de Jeanne est celui de beaucoup de jeunes vivant sans domicile fixe. Anne-Laure de l'association *Toit à moi* me racontait, lors de notre entrevue, que les personnes plus âgées étaient plus fatalistes car elles ont souvent l'impression d'avoir raté leurs vies et qu'il n'y a plus rien à faire. Trouver un travail ne se fait pas sans être hébergé dans un lieu de manière stable. Chrys, une ancienne femme à la rue invitée sur le plateau de *Toute une histoire* expliquait que c'était grâce à une personne qu'elle a rencontrée à l'église qu'elle s'en est sortie. Cette femme l'a accueillie pendant plus de quatre ans sur son canapé. Une période assez longue pour permettre à Chrys de reprendre ses études pour devenir agent de prévention et de sécurité et de trouver un emploi.

Le travail représente une certaine stabilité. Malheureusement, comme on a pu le voir, il est rare de conserver un emploi quand on vit à la rue. On manque de temps, on manque d'énergie et, au bout d'un moment, le rythme n'est plus tenable. Mais pour avoir un logement, il faut aussi de l'argent pour payer le loyer ce qui est très compliqué sans travail. Et même si l'argent mis de côté est suffisant, les propriétaires n'accepteront que très rarement de louer à quelqu'un sans emploi car il n'y a alors aucune garantie que le loyer soit versé chaque mois et ils ne voudront prendre aucun risque. Donc, finalement, le cercle est infernal et il faut souvent trouver des alternatives. Même si une aide extérieure comme un travailleur social ou des bénévoles est généralement nécessaire, les personnes en situation de rue doivent beaucoup s'impliquer dans leur parcours pour s'en sortir.

En effet, pour s'en sortir les personnes sans-abri sont fortement encouragées à développer leurs capacités et leurs compétences. Par conséquent, il sera plus aisé pour certains de rebondir et sortir de la rue tandis que d'autres auront plus de mal. Comme constaté lors de mon entretien avec Anne-Laure, il y a plusieurs facteurs qui doivent rentrer en compte comme l'âge, le genre mais aussi le temps passé à la rue et les ressources financières, sociales et personnelles. Elle me disait notamment qu'elle trouvait que les femmes avaient plus de facilités à se débrouiller toutes seules que les hommes et que les personnes âgées manquaient d'optimisme ce qui peut rendre le chemin vers la sortie un peu plus compliqué. Par exemple, Jeanne, que j'ai rencontrée à l'accueil de jour des *Restos du cœur*, aide beaucoup les femmes qu'elle fréquente là-bas avec l'informatique. Elle me disait qu'elle n'avait pas besoin d'une grande aide de la part de son assistante sociale car elle s'en sort assez bien toute seule pour faire ses démarches, chercher des petits boulots... Sortir de la rue est un long chemin mais pour les personnes qui y parviennent, c'est comme renaître. Il y a, dans la plupart des cas, une extrême reconnaissance envers les personnes qui les ont aidées. Par conséquent, beaucoup d'entre elles aident à leur tour au travers d'association comme Béatrice avec qui j'ai eu un entretien ou Olga dans le documentaire réalisé par Mireille Darc. Cette dernière s'occupe du linge des femmes en difficulté qu'elles soient en situation de rue ou dans un état de grande précarité.

Revenir à un mode d'habiter plus normé n'est pas aussi simple que de se retrouver à la rue. Le chemin pour s'en sortir est semé d'embûches et nécessite souvent l'aide d'un tiers que ce soit un professionnel ou une connaissance. Comme j'ai pu l'entendre dans différentes émissions ou à travers les témoignages, il est rare de réussir à sortir de la rue seul. Et quand l'étape de trouver un logement est achevée, la route est encore longue pour reprendre le contrôle de toutes les choses dont les personnes sans domicile fixe ont manqué. Cela commence par investir son logement et le faire sien en l'aménageant et en se l'appropriant selon ses besoins, ses loisirs et ses pratiques, ses manières. Une étape qui peut s'avérer compliquée car les personnes à la rue sont habituées à ne pas rester très longtemps dans un même lieu. En effet, elles ne les habitent que temporairement ce qui fait qu'aucun investissement n'est possible. C'est donc un tout nouveau processus qui doit s'opérer quand une personne sort de la rue et retrouve un logement qu'elle doit faire sien. En plus du lien à instaurer avec son nouveau « chez-soi », les personnes remettent leurs corps à l'endroit où il se doit d'être, c'est-à-dire protégé du dehors, des intempéries et des agressions. À l'abri, le corps peut alors arrêter d'être en souffrance constante et « se refaire une santé ». Un corps qui s'est abîmé, qui a vieilli, qui s'est parfois déféminisé pour échapper au risque d'agression et qui reprend soudainement vie. En parallèle de la place que retrouve le corps dans la vie de la personne, c'est aussi la personne qui regagne sa place dans la société. En ne subissant plus les regards plein de jugements des autres, les personnes se sentent à nouveau acceptées au

sein d'une société envers laquelle la rancune reste cependant tenace. Mais tous ces changements se produisant simultanément, il en résulte parfois une perte de repères conséquente pouvant entraîner des retours à la rue car il est toujours plus simple et instinctif de se tourner vers les choses qui nous sont familières que de se jeter dans l'inconnu.

« Un logement ne suffit pas, il faut un accompagnement. Ça prend quasiment autant de temps pour s'en sortir que celui passé à la rue. Ça a pris du temps de couper de la rue, de regarder devant. »

Julie (juillet 2021)

Habiter la rue. Non pas de manière très brève comme nous le faisons tous les jours mais de façon moins temporaire. Mettre en commun l'espace encore et toujours. Ne jamais pouvoir se soustraire au regard des autres. Ne pas disposer de territoires intimes dans lesquels exprimer ses souhaits, ses désirs et se sentir libre d'être qui nous sommes. Ne pas avoir le choix. Le choix de s'exprimer ou de se retenir, de s'en aller ou de rester, de sortir ou de rentrer, de partager ou de garder pour soi. Le logement est au cœur même de nos vies sans que l'on s'en rende vraiment compte. On en connaît l'importance sans faire vraiment attention à tout ce que cela représente, de posséder un logement. Et notamment, le fait qu'il nous offre la possibilité de construire un « chez-soi ». Un terme difficile à définir pour les personnes sans domicile fixe. Si l'on prend les quatre caractéristiques de la signification anthropologique que sont l'aménagement, l'appropriation, les attachements et l'ancrage, alors les personnes en situation de rue ne seront jamais chez elles avant de retrouver un logement. Même si tous sont possibles à des degrés différents suivant la situation dans laquelle la personne est, le « chez-soi » naît de la coexistence des quatre simultanément.

Les différentes alternatives pour se loger ne sont que des solutions très temporaires et, par conséquent, la tâche d'investir un lieu pour le faire sien devient moins facile. En effet, avec ce risque constant d'être expulsé ou bien de devoir partir parce que d'autres prennent notre place participe à cette éternelle peur du lendemain qui obstrue une vision encore plus lointaine cherchant un avenir, le ciel bleu derrière les nuages. Si notre logement nous apporte beaucoup au quotidien, de fait, son absence peut provoquer du stress et de l'angoisse. Effectivement, sans parler des nombreuses difficultés pour effectuer les tâches du quotidien sans disposer d'un logement, comment faire face chaque jour sans perdre pied ? Comment ne pas flancher ? Comment tenir et s'accrocher au peu qu'il nous reste ? Quelles sont les limites du vivre sans « chez-soi » ? Quelles en sont les conséquences ?

Plus on reste longtemps à la rue, plus les impacts engendrés par le manque de logement se font ressentir. En effet, sans « chez-soi », c'est de nouvelles habitudes, une autre routine qui se créent à travers la ville. C'est aussi une vie au jour le jour régulée par des horaires très précis parfois. En somme, un quotidien

vraiment en décalage de ce que nous pouvons vivre tous les jours. On peut donc facilement imaginer qu'une fois que les personnes retrouvent un logement, toute leur vie soit à nouveau chamboulée. Plus besoin de courir partout pour manger ou se laver, le soulagement. Mais ce n'est pas si facile de revenir à une vie plus normée, plus « normale ». Rentrer à nouveau dans les cases, reprendre possession de son corps, le réparer et refaire surface dans la société parce que le regard des autres n'est plus le même et, par conséquent, le nôtre non plus. S'accepter à nouveau est aussi une étape vers l'acceptation de sa nouvelle vie et son avenir.

Sortir de la rue est un processus quelque peu long et parfois laborieux. Le fait d'avoir été privé d'un logement pour une durée plus ou moins longue a des conséquences directes sur la manière d'appréhender le nouvel habitat. Le corps et le mental ne guérissent pas de tout ce qu'ils ont subi, la solitude se fait souvent ressentir quand on ne dépend plus des autres pour manger, se laver ou dormir. La possibilité de se projeter est enfin réalisable effrayant plus d'une personne. En effet, tout est à reconstruire pour façonner son avenir et surtout s'aménager des bases solides pour éviter de revivre ce traumatisme. Une épreuve compliquée à surmonter pour certains car elle prend du temps, du temps que les personnes à la rue n'ont pas. Il faut alors sacrifier autre chose. Le jeu en vaut sûrement la chandelle mais cela reste facile à dire tant que nous ne nous retrouvons pas dans une situation semblable à la leur. Peu importe où nous habitons nous essaierons toujours d'aménager les choses à notre façon pour s'y sentir bien parce que c'est le propre de l'Homme de s'aménager un espace dans lequel il peut être à l'aise avec son corps, ses pensées, ses désirs. À la rue, aucun lieu n'est assez privé pour que cela se produise. La société ne nous autorise pas à exprimer ce que l'on ressent en public. Alors que faire quand les seuls endroits que nous fréquentons sont en commun avec d'autres ? S'exprimer et afficher ses humeurs aux autres alors que l'on est déjà dans une complète transparence quant à notre situation précaire. Se retenir pour ménager les autres n'est pas toujours simple et le logement y aide car il forme un exutoire pour chacun, un lieu sans jugement et sans crainte, un lieu auquel les personnes en situation de rue n'ont pas accès.

Conclusion

Survivre la ville. Habiter le dehors. Vivre sans « chez-soi ». Ne compter que sur soi mais dépendre sans cesse des autres. Ne rien pouvoir choisir. Être relégué en marge de la société. Faire partie d'un groupe aux multiples stéréotypes et idées préconçues. Être sans domicile fixe peut arriver à tout le monde et pourtant personne n'est préparé à cela. Est-ce une défense ? S'imaginer que nous ne le vivrons jamais parce que cela nous fait peur et nous effraierait davantage si l'on pensait le contraire. Ne plus avoir de logement est une épreuve pour laquelle aucun adjectif n'est assez fort ou juste. Tout comme ces phrases précédemment énoncées qui ne sont qu'une partie, une sorte de résumé, des grandes problématiques auxquelles se heurtent les personnes en situation de rue. Elles n'en représentent évidemment pas la totalité.

Le mémoire s'est concentré sur les aspects de la vie des personnes sans domicile fixe liés à des questionnements architecturaux et urbains tels que leur place dans la ville, la manière qu'elles ont de l'habiter, de se déplacer, les lieux qu'elles fréquentent mais aussi la tentative de construction d'un « chez-soi » en étant à la rue et une fois qu'elles en sont sorties. Il traite aussi de questions plus sociales comme l'arrivée à la rue, le rapport à soi et aux autres et la place dans la société.

En premier lieu, nous avons abordé le commencement c'est-à-dire les raisons pour lesquelles certaines personnes se retrouvent à la rue, comment elles se débrouillent au quotidien et leur gestion du temps. Nous avons pu voir que sans parler du logement, c'est la perte de plusieurs supports primordiaux dans la vie, la famille, les amis, l'argent, la force et l'envie de se battre, qui amènent les personnes dans cette situation. Il faut alors se renseigner pour savoir où il est possible de manger ou de se laver, de déposer ses affaires, de faire parvenir son courrier... Des lieux-ressources généralement ouverts seulement la journée et avec des horaires à respecter. La gestion du temps est essentielle pour survivre à la rue car tout prend plus de temps, il faut se déplacer et attendre sans cesse. Mais le besoin ultime et pour lequel il est plus compliqué de trouver un lieu est le sommeil. En effet, il faut souvent passer par le 115 qui répertorie les places de libres dans les centres d'hébergements d'urgence à l'échelle du département et l'attente est longue sans promesse d'obtenir ce pour quoi l'on appelle. Le refus est très courant, il faut donc couramment trouver une autre solution.

La seconde partie s'intéressait plus en profondeur au fait de vivre dehors ayant des conséquences notamment sur le corps et vis-à-vis des autres et demandant aux femmes d'user de stratagèmes pour éviter d'être stigmatisées ou agressées. Le corps s'abîme plus rapidement à la rue, c'est un fait. Le vieillissement est précoce à cause d'une hygiène de vie qui n'est pas saine, un manque de soin et, parfois, la consommation de substances illicites ou d'alcool. Par conséquent, les personnes sans domicile fixe peuvent porter des chaussures et des vêtements abîmés ou sales ce qui ne fait qu'amplifier le rejet des passants et les regards condescendants. Le rapport au reste des habitants de la ville est parfois compliqué voire conflictuel allant même jusqu'à une peur des autres pour

certaines femmes. En effet, il n'est pas rare d'entendre dans les témoignages des histoires de violences qu'elles soient physiques ou sexuelles. Dans ce dernier cas, les femmes semblent plus concernées. Par conséquent, elles cherchent des techniques pour limiter les mauvaises rencontres que ce soit en étant accompagnées, en ne dormant pas pour ne pas perdre le contrôle ou bien encore, en se grimant pour ne pas susciter l'envie ou en essayant de se fondre dans le décor, de passer inaperçues.

Enfin, nous avons pu voir que tout ce qui avait été raconté avant n'était en réalité la conséquence que d'une chose : l'absence de logement et plus particulièrement de « chez-soi ». En effet, son manque affecte le quotidien en rendant chaque tâche plus difficile et en obligeant les personnes à habiter l'espace public d'une manière inhabituelle. La construction d'un espace à soi quand on ne possède aucun lieu est très compliquée. Le risque de se faire évacuer et de perdre ainsi le peu de choses mis en place dans le but de se sentir « chez-soi » est grand. Cela arrivera forcément un jour, balayant à la fois l'ancrage dans un territoire et le cocon aménagé. D'un côté, leur situation n'est supposément que temporaire et donc le manque de « chez-soi » seulement provisoire et trouvera à se réaliser une fois un logement retrouvé. Et d'un autre côté, au fil des mois et des années qui passent, ce manque se fait ressentir de plus en plus. Il faut alors quitter le système assistanciel qui ne permet en aucun cas la construction d'un « chez-soi » pour se diriger vers les solutions du squat ou de l'abri de fortune offrant plus de liberté d'appropriation mais au risque d'être expulsé. Enfin, même une fois sorties de la rue, les personnes anciennement sans-abri ont du mal à retrouver une domesticité en leur intérieur. Tout comme l'arrivée à la rue, en sortir est une étape en elle-même qui ne se franchit pas aussi facilement qu'on pourrait le penser.

Le fait d'être sans domicile fixe est l'épreuve ultime de l'habiter car elle doit se réaliser sans possibilités de construire un « chez-soi », sans territoires intimes, sans ancrages spatiaux forts et durables. Vivre sans repères, sans points fixes autour desquels organiser sa vie est difficile et stressant. Sans cesse dans une tension entre les activités de survie et celles visant à s'en sortir, les personnes en situation de rue ont du mal à se projeter. Cela demande du temps, de l'énergie, deux choses dont

elles manquent, et peut mener parfois à des déceptions qui ne feront qu'aggraver leur santé mentale. Habiter la rue, le dehors sans possibilité de « rentrer » met en lumière une autre façon d'habiter la ville, une manière différente de s'approprier des lieux, pour la plupart, publics.

Ainsi il est important d'envisager l'habiter sous tous ses aspects. En s'intéressant au plus précaires d'entre eux, on découvre de nouvelles problématiques notamment liées au genre, à l'espace public, au « chez-soi » ou encore au rapport au corps et aux autres. En architecture ou en urbanisme, ces questionnements sont au cœur de chaque projet.

En effet, l'équité des genres au sein de l'espace public et dans les endroits partagés est une nécessité. À aujourd'hui, le dehors est principalement dominé par les hommes rendant l'accès impossible à certaines femmes. Il y a sûrement plusieurs réponses qui pourraient être apportées pour tenter de combler cette inégalité d'accès afin de permettre à chacun d'habiter l'espace public comme il l'entend et surtout sans le craindre. Cela s'applique aussi bien pour les publics fragiles, comme les personnes sans domicile fixe, que les autres habitants de la ville devant trop souvent adapter leurs comportements au sein de l'espace public en fonction des risques qu'il comporte.

Cette appréhension est véritablement liée au rapport aux autres. Effectivement, l'espace public par définition est un lieu partagé par tous et dans lequel chacun devrait disposer des mêmes droits ce qui n'est malheureusement pas le cas. C'est une partie très compliquée à appréhender car on ne peut pas exiger de chacun qu'il se comporte

bien avec son prochain. Cependant, est-il possible de façonner des espaces publics de manière à éviter les mauvaises rencontres, les agressions ou tout acte pouvant être jugé contraire au respect d'autrui ?

Le rapport aux autres remet en perspective le rapport entretenu avec soi-même et son corps. Le fait de vivre dehors le met en confrontation directe avec les aléas climatiques mais le pire reste l'usure et les potentielles agressions subies. De fait, les personnes possédant un logement et à qui cela arrive peuvent mettre leur corps à l'abri pour récupérer et cicatriser. Malheureusement, pour les personnes sans-abri, cette opportunité n'existe pas et, en plus de cela, l'accès aux soins est plus compliqué comme nous avons pu le voir.

Le logement, la dichotomie entre l'espace privé et l'espace public sont au cœur des problématiques soulevées par ce mémoire et font aussi partie de celles qui demanderaient un approfondissement. En effet, on se rend compte que le logement est le point de départ de beaucoup de choses et permet notamment d'assainir les relations entretenues avec les autres et avec soi-même. Il suffit de le perdre pour prendre conscience de toutes les possibilités qu'il offre.

Pour tous les hommes et les femmes qui ont connu la rue ou qui y sont encore, les marques de cette expérience sont indélébiles. Ce fragment de leur vie en a bouleversé le cours. L'appréhension de l'avenir n'est plus la même quand on a découvert l'insécurité des lendemains. Mais certains font preuve d'un grand courage et d'une résilience à toute épreuve. Malgré les écueils, les déceptions et le désarroi, « il viendra des jours meilleurs » comme me disait Jeanne.

Postface

(Sur)vivre la ville

étude des dynamiques sociales et spatiales des femmes sans-abri

« Sentiment de malaise. Malaise face à notre impuissance, face à des inégalités sociales qui ne cessent d'augmenter. Malaise face à cette société où notre conscience de l'autre s'efface. Rester humain, échanger une parole, accorder un regard, c'est déjà agir. »

Mireille Darc dans le documentaire intitulé
« Les femmes dans la précarité » (2016)

L'élaboration de ce mémoire conjugué à l'expérience d'études à l'étranger m'a permis d'appréhender la vie, et notamment ma façon de voir le monde, différemment. De changer ma vision du monde, de l'urbain, de la ville et de l'architecture en m'intéressant à la chose la plus cruciale « l'habiter ». En effet, j'accorde désormais une place beaucoup plus conséquente au social qui devrait, à mon avis, être le fondement de chaque projet que ce soit en architecture ou dans d'autres domaines. Je pense que nous entrons dans une ère où il est important de comprendre que nous sommes tous égaux, que nous ne sommes que des humains après tout. Bien sûr, nous avons des différences dans nos compétences, nos capacités, nos façons de comprendre les choses, nos cultures nos ressources financières, sociales ou personnelles, nos vies plus simplement. Mais cela ne doit en aucun cas affecter la façon dont nous nous traitons les uns les autres. Chacun a sa propre histoire, son vécu, ses facultés, et il ne tient qu'à nous de les accepter. S'ouvrir aux autres sans idées préconçues ni jugements hâtifs est la première étape.

Marie Lucet - sous la direction d'Elise Roy - 2022

Bibliographie et médiagraphie

ARTICLES

JOUVE Elodie et PICHON Pascale

Le chez-soi, le soi, le soin. L'expérience limite des personnes sans domicile fixe comme modèle de compréhension de la vulnérabilité sanitaire

Les Annales de la Recherche Urbaine, no. 110, 2015, pp. 46-55.

URL : <http://www.annalesdelarechercheurbaine.fr/IMG/pdf/ARU110-Jouve.pdf>

L'article aborde les différentes dimensions du « chez-soi » pour en donner la signification anthropologique tout en l'adaptant aussi à la condition de la personne sans domicile fixe. Il traite aussi du rapport à soi et de la question de l'accès aux soins.

LANZARINI Corinne

Survivre à la rue. Violences faites aux femmes et relations aux institutions d'aide sociale

Cahiers du Genre, vol. 35, no. 2, 2003, pp. 95-115.

URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2003-2-page-95.htm>

Corinne Lanzarini nous fait part des différences dans la prise en charge des personnes en situation de rue, différences notamment liées au genre. Les femmes seraient davantage assignées à des rôles féminins et orientées vers des emplois dans le secteur du care par exemple. Elle nous renseigne également sur les violences psychologiques subies par les personnes sans-abri que ce soit par les institutions ou par leurs pairs. Il faut tout de même noter que cet ouvrage a été publié en 2003 et donc que la société a quelque peu évolué depuis même si elle reste encore inéquitable concernant la question de l'égalité des genres.

LEROUX Nadège

Qu'est-ce qu'habiter ? Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion

VST - Vie sociale et traitements, vol. 97, no. 1, 2008, pp. 14-25.

URL : <https://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2008-1-page-14.htm>

L'article propose une définition de « l'habiter » pour les personnes avec et sans domicile mais aussi les enjeux liés au logement et son rôle pour la réinsertion en traversant des thématiques comme le voisinage, l'intimité, l'appropriation ou encore le rapport aux autres.

LION Gaspard

Saisir l'habiter par ses marges précaires

Les Annales de la Recherche Urbaine, no. 110, 2015, pp. 108-117.

URL : <http://www.annalesdelarechercheurbaine.fr/IMG/pdf/ARU110-Lion.pdf>

Gaspard Lion offre un regard différent sur « l'habiter » en le saisissant par ses marges précaires et en l'analysant à travers plusieurs prismes comme l'intimité, l'appropriation ou encore le rapport au temps et l'espace.

MAURIN Marine

Femmes sans abri : vivre la ville la nuit - Représentations et pratiques

Les Annales de la Recherche Urbaine, no. 112, 2017, pp. 138-149.

URL : <http://www.annalesdelarechercheurbaine.fr/IMG/pdf/aru112-13.pdf>

L'article explore la nuit urbaine et comment elle est vécue, notamment, par les femmes sans-abri, plus vulnérables. Il retrace les différentes stratégies que ces dernières mettent en place afin d'éviter de se retrouver en danger.

SUZANNE Gilles et VASSORT Marine

Quand la pauvreté fabrique la ville. Errances à Marseille

Les Annales de la Recherche Urbaine, no. 93, 2003, pp. 117-121.

URL : http://www.annalesdelarechercheurbaine.fr/IMG/pdf/Suzanne-Vassort_ARU_93.pdf
Gilles Suzanne et Marine Vassort reviennent, avec cet article, sur ce que produit la personne sans domicile fixe sur l'espace et sur la ville. Ils abordent aussi la question de l'errance et de la sédentarisation en la mettant en corrélation avec le rapport aux autres et, plus particulièrement, au regard des autres et aux potentiels jugements.

MEMOIRE

MARCILLAT Audrey

Femmes sans-abri à Paris. Étude du sans-abrisme au prisme du genre

2014, 126 pages.

URL : <https://www.caf.fr/sites/default/files/cnaf/Documents/Dser/Dossier%20170%20-%20Femmes%20sans%20abri.pdf>

Le mémoire écrit par Audrey Marcillat repose sur ses lectures mais également son enquête de terrain auprès des personnes sans-abri. En effet, elle a travaillé en tant qu'écouterne pour le 115 et a également participé à des maraudes avec le Samusocial de Paris ce qui enrichit évidemment ses propos. L'auteure compose son ouvrage avec des thèmes primaires tels que les liens entre les personnes en situation de rue et les institutions, leur rapport au temps et à l'espace et la question de l'identité. Audrey Marcillat traverse chacune de ces grandes thématiques par le prisme du genre en s'intéressant à des problématiques plus ciblées comme les normes sociétales, les stéréotypes sexués, l'invisibilité des femmes sans-abri et le rapport entretenu avec leurs corps.

FILMS

DARC Mireille

Elles sont des dizaines de milliers sans abri, 2015.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=IFKqDE6nhv4>
Documentaire avec plusieurs témoignages de femmes en situation de rue rencontrées par Mireille Darc.

LAJEUNIE Claire

Femmes invisibles, survivre dans la rue, 2015.

Documentaire avec plusieurs témoignages de femmes en situation de rue rencontrées par Claire Lajeunie.

PETIT Louis-Julien

Les Invisibles, 2019.

URL : <https://youtu.be/0SveHSSE2M4>
Film racontant aussi bien le quotidien des femmes sans domicile fixe que celui des travailleuses sociales, elles aussi invisibles et qui se démènent chaque jour pour aider les autres.

EMISSIONS

TOUTE UNE HISTOIRE

Elles ont réussi à quitter la rue, 2016.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=9NZp-EDsbyA>

C A VOUS

Le combat des femmes invisibles, 2018.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=FMizuBTJhPQ>

CA COMMENCE AUJOURD'HUI

Femmes SDF, elles ont réussi à s'en sortir, 2019.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=UHeirsL9PYO>

VIDEOS

TED TALK

HOHLBEIN Rex, *Facing homelessness*, 2014.

URL : https://www.youtube.com/watch?v=_dpanM1yPbk&t=15s

LAJEUNIE Claire, *Regardons-les*, 2017.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=piExtXAKmAo&t=32s>

ALAMI Sadia, *La bagagerie pour SDF*, 2018.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=tJVWiQHLaAc&t=6s>

HALL Rachel, *Hidden Homelessness and What We Don't See*, 2018.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=FHT9n-R5QVY&t=73s>

BRUT

Lycéens SDF : Marie témoigne, 2017.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=iA2YbRaIDu8>

*26% des personnes sans domicile nées en France sont d'anciens
enfants placés*, 2019.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=lg9Sv6far30&t=11s>

*Mannequin en Iran, sans-abri en France : Negzzia raconte son
histoire*, 2020.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=mUiOljiZb4Q>

Catherine raconte sa vie de femme sans-abri, 2020.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=8Rz6W5LRjQo>

Femmes sans-abri, la double peine, 2019.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=Yx4RWPgyuIs&t=1s>

Sans-abri : une nuit dans le froid avec Graziela et Andrei, 2021.

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=97bB7U8x8WA>

(Sur)vivre la ville
étude des dynamiques sociales et spatiales
des femmes sans-abri

séminaire *Lieux et enjeux : la ville en commun* (2022)
sous la direction d'Elise Roy
Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nantes

Marie Lucet

Laissez-moi vous accompagner dans les rues de Nantes et dans certains lieux que vous ne connaissez sûrement pas. Un Nantes caché que nous n'avons pas l'habitude de voir ou que nous ne voulons pas voir puisque nous avons quelque peu honte de notre impuissance face à ce problème de logement qui persiste. Problème de logement amenant certains d'entre nous à se retrouver un jour sans toits, sans possibilité de rentrer « chez-eux ». Je vous emmène à la rencontre de la ville vue par des personnes sans domicile fixe et notamment des femmes qui ont connu la rue ou qui y sont encore. Une ville qui semble en être une autre mais qui est pourtant la même, celle que nous arpentons chaque jour.